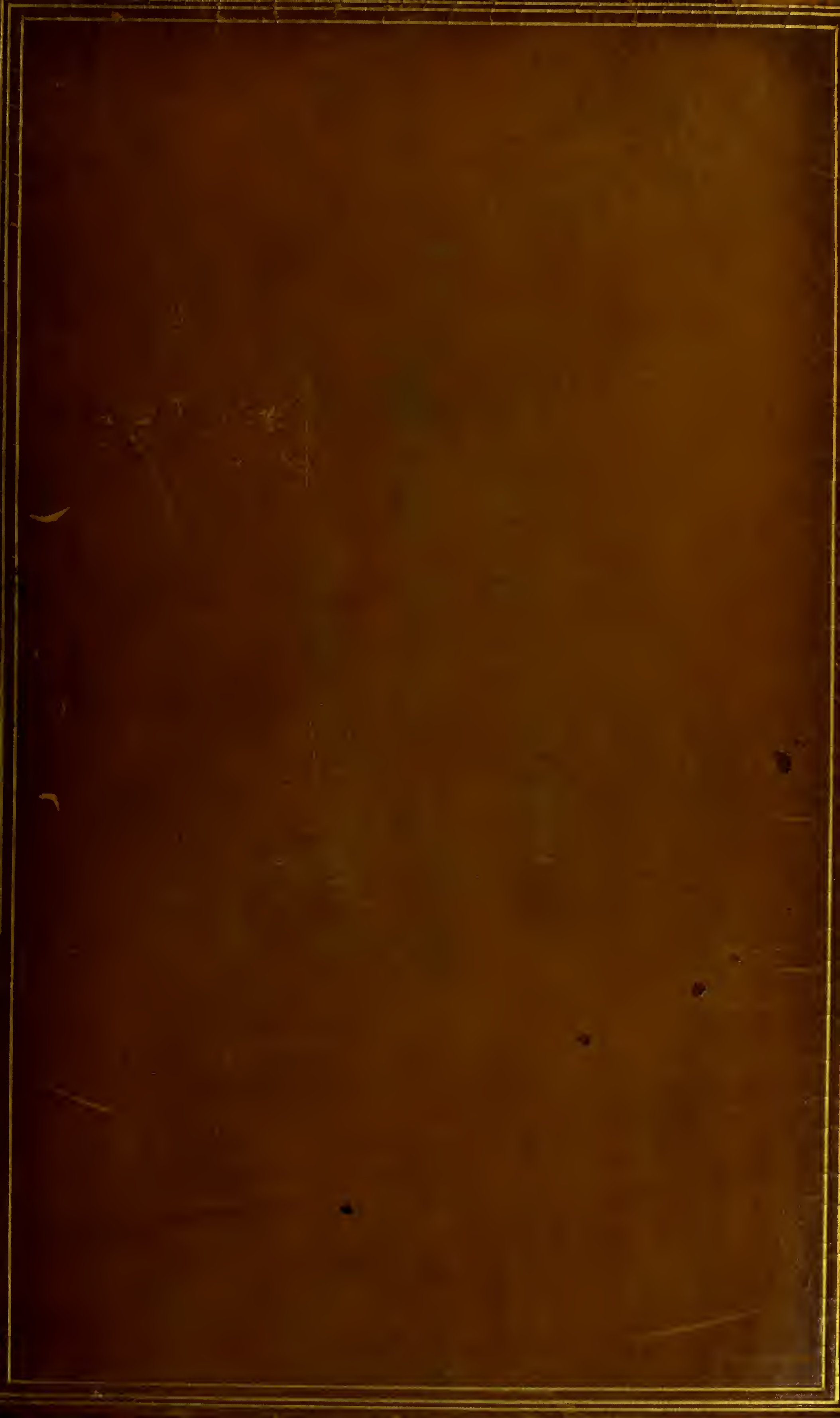
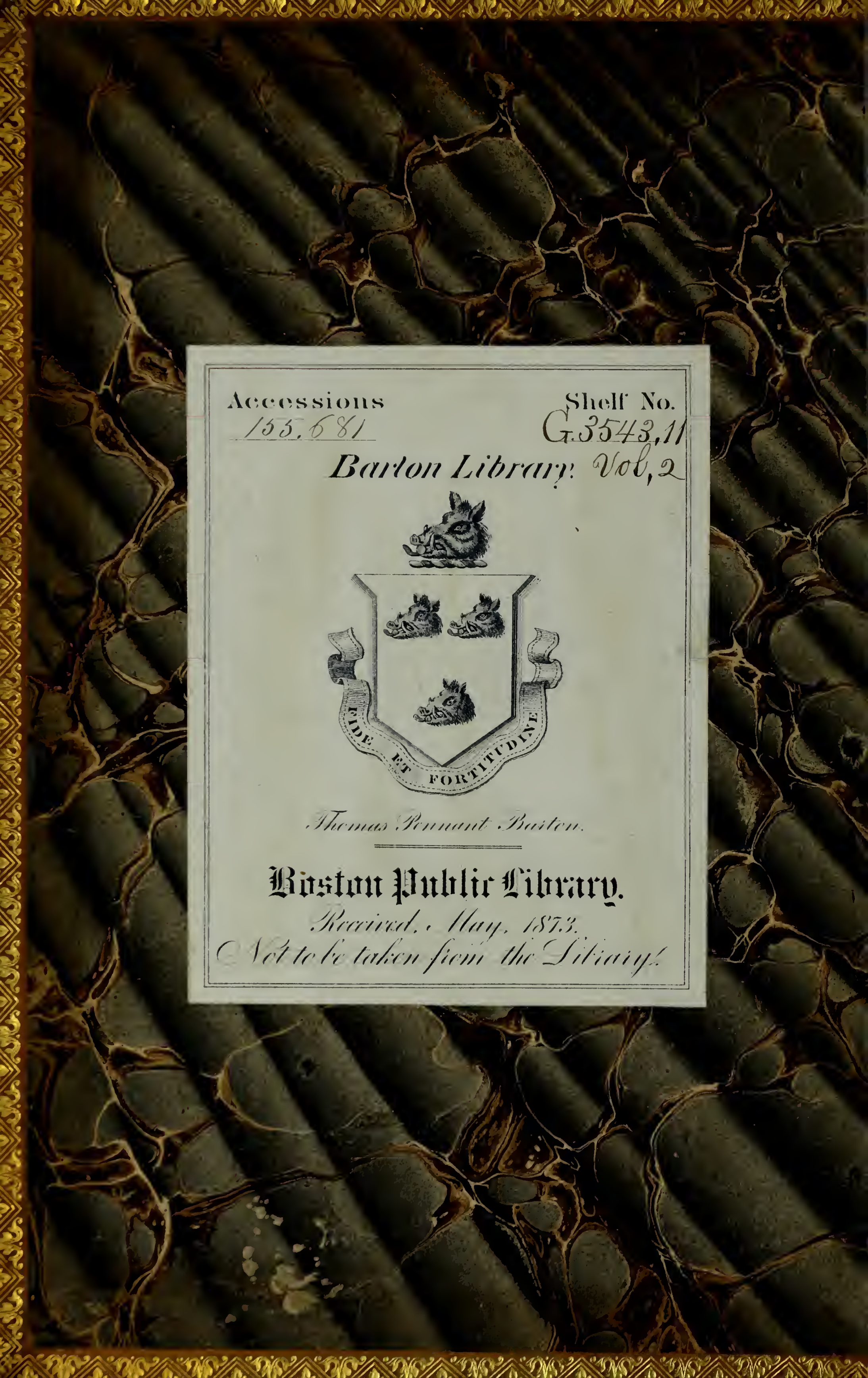



Accessions
155,681
Shelf No.
G.3543,11
Barton Library. Vol, 2
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library!



POÉSIES INÉDITES

DE

MARGUERITE-ÉLÉONORE

CLOTILDE

De Vallon et Chalys.

POÉSIES INÉDITES

DE

MARGUERITE-ÉLÉONORE

CLOTILDE

De Vallon et Chalys,

Depuis,

MADAME DE SURVILLE,

Poëte Français du 15e siècle,

PUBLIÉES

Par Mrs de Roujoux et Ch. Nodier;

ORNÉES DE GRAVURES DANS LE GENRE GOTHIQUE, D'APRÈS LES DESSINS DE COLIN, ÉLÈVE DE M. GIRODET.



Paris,

NEPVEU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

M DCCC XXVII.

AVIS DU LIBRAIRE.

Ce fut en 1810 que j'annonçai pour la première fois au public, dans un catalogue imprimé, le deuxième recueil des *Poésies de Clotilde*. J'étois alors, et je suis encore, propriétaire du manuscrit autographe de M. de Surville. Trois éditions du premier recueil, publiées par M. Henrichs en 1804, et trois autres publiées par moi en 1824, m'ont fait, en quelque sorte, un devoir de ne pas laisser plus longtemps inédites, des poésies qui ne sont point inférieures à celles du premier recueil.

Il est évident que les pièces de ce deuxième recueil, comme celles du premier, ont subi plus d'une amélioration dans les expressions des vers, et que ces changements sont dus à M. de Surville; mais (ainsi qu'on l'a dit dans un journal estimé), qu'importe le siècle où vécut Clotilde et les corrections que ses ouvrages ont pu subir, si, en les lisant, nos lecteurs y trouvent une mère tendre, une épouse embrasée des feux d'un chaste amour, poëte par sentiment bien plus que par le désir de la gloire, et restent convaincus que l'imitateur froid d'une langue surannée n'a pu écrire ces morceaux pleins de chaleur et de vérité, et d'une énergie de tendresse conjugale et maternelle qui défieroient la comparaison avec les plus beaux passages d'*Andromaque*?

A. NEPVEU.



Les poésies de Clotilde de Surville, née de Vallon et Chalys, ont obtenu le plus éclatant succès parmi les gens de goût. Elles ont mérité un succès plus certain encore et aussi durable, parmi les âmes tendres qui se laissent entraîner au charme d'un sentiment toujours affectueux et touchant, exprimé en vers souvent sublimes et brillants de poésie. La réputation de Clotilde est écrite en caractères de feu dans le cœur de toutes les jeunes mères qui ont lu, ou plutôt qui ont retrouvé ce qu'elles avoient déjà ressenti, dans les « verselets à mon premier né. » Tous les hommes qui aiment les belles pensées noblement exprimées, lui rendent la même justice : et, sans la controverse qui s'est élevée sur la réalité de l'existence de Clotilde, et l'époque de la création de ses poésies, si étrangères de savoir, de rythme et d'harmonie, au

temps où elle a vécu, cette réputation traverseroit les siècles, égale à la renommée de nos plus grands poëtes, appuyée sur une élégance continue, un talent et une prévision qui ont dévancé les âges, et des formes poétiques qui auroient servi de modèles à tout ce qui lui a succédé.

La destinée des poésies de cette femme célèbre est vraiment extraordinaire. Née, disent les notes dont nous donnons connoissance au public, en 1400, et selon M. de Vanderbourg, ingénieux éditeur, et commentateur du premier recueil, en 1405, elle vit les règnes de Charles VI, de Charles VII, de Louis XI, de Charles VIII, et mourut, sous Louis XII, plus que centenaire. Les mémoires du temps n'en font aucune mention; et cependant elle fut connue et appréciée de plusieurs rois de France, d'une nombreuse classe de femmes poëtes, qui sembloient reconnoître son étendard, et de la reine Marguerite d'Écosse, épouse de Louis XI, moins célèbre par le baiser dont elle gratifia Alain-Chartier, que par le soin qu'elle prit d'attirer à sa cour tous les talents remarquables de cette époque. Quelques unes des poésies que Clotilde

lui adressa ont été imprimées dans le premier recueil; mais Clotilde refusa toujours de se fixer auprès d'elle.

Les premiers morceaux de Clotilde que l'on ait publiés, ont paru en 1797 dans un journal de Lausanne, alors rédigé par Mme de Polier; et, en 1802, une feuille périodique, nommée *la Décade philosophique,* fit connoître à Paris ses chants d'amour, au printemps, en été, en automne et en hiver. A cette apparition, tout ce qui aime les beaux vers jeta des cris d'admiration: c'est le mot; et ces vers charmants le méritoient. Un an ou deux après, M. de Vanderbourg publia le recueil qui, depuis, a été si recherché; et il y joignit une vie de Clotilde, ou du moins quelques détails sur sa vie, avec un commentaire dont les gens de lettres, comme les admirateurs de Clotilde, lui ont su un gré infini.

Ce recueil d'une partie des poésies de Clotilde, frappa l'opinion plus encore que les morceaux qui avoient préparé les esprits à l'apparition de ce phénomène. De ce moment, la réputation de l'auteur, quel qu'il fût, se trouva classée et devint immuable. Une élégance soutenue, le charme d'une naïveté qui prend

sa source dans la simplicité de la pensée, comme dans les formes heureuses du dialecte qui la reproduit, de brillantes images dont le choix est toujours de bon goût, une élévation de caractère qui ne le cède qu'à la plus profonde sensibilité, tout concourut à placer Clotilde au rang des premiers poëtes françois, au premier rang des femmes qui ont revêtu les inspirations de leur âme des couleurs de la poésie. Nul ne contesta le talent de l'auteur; mais on éleva des doutes nombreux sur l'existence réelle de Clotilde, et le bruit s'accrédita promptement que ces poésies étoient supposées.

Nous ne rentrerons pas ici dans la dissertation de M. de Vanderbourg, remarquable par beaucoup de goût et de sagacité. Il ne pouvoit représenter les manuscrits originaux. Il ne se dissimuloit pas les objections qu'on alloit lui faire : il les posa lui-même, et les aborda franchement.

La principale concernoit le rythme et la correction même de ces poésies. Il démontra qu'il existoit de nombreux exemples de l'usage de ces rythmes élégants, antérieurement à Clotilde; qu'elle n'avoit eu que le

mérite de s'en servir constamment, de s'en faire une règle indispensable; et qu'on ne pouvoit arguer contre elle de l'oubli où les auroient laissés des poëtes médiocres, venus quelques années après. La seconde difficulté provenoit du savoir même de Clotilde; et l'on mettoit en doute la possibilité de l'avoir acquis à cette époque. M. de Vanderbourg, sans se dissimuler la force de l'objection, s'en référa aux fragments qui nous restent des mémoires de Clotilde; il prouva, par eux, que l'éducation de cette femme célèbre avoit été aussi extraordinaire que son talent, et qu'indépendamment de ses relations avec les premiers littérateurs de l'Italie, elle avoit eu à sa disposition tous les manuscrits grecs et latins de la belle bibliothèque de Gaston-Phœbus. Il ajouta que les mémoires de Clotilde faisoient mention, dans le plus grand détail, d'une école de femmes poëtes qui, depuis Héloïse, avoient entretenu le feu sacré, éteint parmi les hommes les plus renommés de cette époque; que Clotilde avoit conservé des fragments nombreux écrits par chacune d'elles, et que ces morceaux offroient tous la même régularité rythmique, bien qu'ils différassent entre eux par

le genre, et le plus ou le moins de perfection du langage.

Cela ne suffisoit pas, sans doute. Il fallut donc en revenir aux travaux d'une descendante de Clotilde, par alliance, Jeanne de Vallon, qui, au milieu du 17e siècle, se seroit occupée de revoir les manuscrits de son aïeule, dont elle vouloit procurer au public la précieuse jouissance ; et, après elle, à ceux de M. Joseph-Étienne de Surville, descendant direct de Clotilde, et l'une des victimes de la révolution. Le coup affreux qui le priva de la vie en 1798, a plongé dans la même tombe ses secrets sur Clotilde, et détruit tout espoir de les connoître un jour. M. de Surville, qui continuoit avec une patience infatigable, les recherches et les corrections commencées par son aïeule, avoit formé le projet de publier en totalité les poésies et les mémoires de Clotilde. Il y songeoit encore au moment suprême. On n'a pu retrouver le dépositaire de ses manuscrits. Il n'en reste que des fragments et des titres d'ouvrages.

Mais le sujet même de la plupart de ces poésies, les allusions personnelles, tout à fait étrangères à notre

siècle, que l'on y retrouve si souvent, et qui se produisent comme si elles étoient l'expression d'un sentiment inspiré par une circonstance du moment, les anecdotes sans intérêt aujourd'hui, relatives à des événements de cette époque, une foule de mots, de phrases, d'observations toutes naturelles qui tiennent aux occupations et aux mœurs d'un autre temps, tout porte avec soi un caractère remarquable d'authenticité, et, en admettant les corrections de Jeanne de Vallon et de M. de Surville, il restera peu de doutes sur la source dont ces poésies tirent leur origine.

Toutefois, en arrivant après M. de Vanderbourg, dont le beau travail sur M. de Surville et les poésies de son aïeule eût été sans doute plus complet, s'il eût connu les manuscrits où nous avons puisé, nous sommes forcés d'avouer que, si l'on ne veut admettre comme documents authentiques d'autres pièces que les originaux mêmes écrits par Clotilde, il nous est impossible, comme à lui, de satisfaire l'exigence du public. En vain appellerions-nous en témoignage la spirituelle Mme de Polier, qui rédigeoit, en 1798, le journal de Lausanne, et qui imprimoit des fragments

de Clotilde sur les originaux eux-mêmes ; en vain supplierions-nous les amis de M. de Surville qui existent encore, de rompre le silence ; en vain pourrions-nous attester toute la sagacité de l'estimable et savant M. Weiss, bibliothécaire de Besançon, qui eut jadis connoissance de ces manuscrits, et, en citant ce nom honorable, nous croyons parler à toute l'Europe : le sort des œuvres de Clotilde est de se trouver environnées de mystère. Les témoignages, les opinions, les souvenirs de l'amitié, ne vaudroient pas la moindre feuille originale ; et, à l'exception des manuscrits de M. de Surville, copiés par lui sur ceux de son aïeule, avec tout l'art du calligraphe, nous sommes réduits, comme les lecteurs, à chercher des preuves de l'existence de Clotilde dans les singuliers mémoires dont nous n'avons que des fragments. Un hasard, qu'il seroit trop long de raconter, nous en avoit, l'un et l'autre, rendus possesseurs, avant même la première publication de M. de Vanderbourg. Nous nous aimions alors. Plus de vingt années, et toutes les vicissitudes humaines, sembloient nous avoir séparés pour toujours, lorsque nous nous sommes retrouvés, tous deux oc-

cupés de Clotilde; et si la lecture des beaux vers de Mme de Surville nous avoit jadis attirés l'un vers l'autre, nous devons à leur publication, la certitude qu'il est des cœurs où l'amitié ne s'éteint jamais.

Clotilde s'étoit occupée d'un poëme de la Phélyppéïde; Philippe-Auguste en étoit le héros. La bataille de Bouvines en formoit le dénouement. Le sujet, du moins nous le pensons, étoit la restauration du jeune Arthur, duc de Bretagne, neveu de Richard Cœur-de-Lion, désigné pour lui succéder au trône d'Angleterre, et si lâchement assassiné par l'infâme Jean-Sans-Terre, ou Lackland. Les machines de ce poëme étoient immenses. M. de Vanderbourg a publié qu'il n'en *restoit pas le moindre fragment;* nous sommes assez heureux pour en offrir un chant presque entier à nos lecteurs. Ce chant, brillant de poésie et d'imagination, est consacré à décrire la destruction de l'Atlantide. La race de Mérovée régnoit, suivant Clotilde, sur cette douteuse partie du monde; Lygdamir, l'héritier du trône des Atlantes, après avoir chassé un usurpateur de la Pologne, mais s'être laissé vaincre par les charmes de sa fille, revient, comblé de gloire et tourmenté

d'un amour sans espoir, près de son père. L'antique auteur de sa race lui apparoît, et lui annonce les désastres qui se préparent; le héros se réveille à la lueur des flammes surnaturelles qui dévorent sa patrie; un char miraculeux le soustrait au danger et le transporte près de Philippe-Auguste, auquel il sauve la vie dans un combat. C'est alors que Lygdamir lui fait le récit des désastres de l'Atlantide, récit plein d'énergie et de vers touchants. Nous voulions citer ici la réponse noble et généreuse de Philippe-Auguste au prince infortuné, et nous ne résistons qu'avec peine au plaisir de la détacher du morceau dont elle fait un des principaux ornements; mais nous devons en laisser au lecteur toute la fraîcheur et la nouveauté.

Si l'on en croit M. de Surville, dans le peu de notes qu'il nous a laissées, son aïeule s'occupoit encore, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, à corriger un poëme de la Nature, dont, selon M. de Vanderbourg, il ne restoit plus rien. Ce poëme, qui paroît avoir été terminé, étoit intitulé: *de la Nature et de l'Univers*. Certes, l'idée étoit grande et belle, mais si grande et si vaste, que c'est là précisément que les doutes sur l'authenticité des

poésies de Clotilde et sur leur date, se reproduisent dans toute leur force. On peut aujourd'hui fixer son opinion à cet égard, puisque nous publions également un chant complet de ce poëme *de la Nature et de l'Univers*. La singulière imagination, nous dirions presque la bizarrerie des idées qui dominent dans cet étonnant ouvrage, seroit une preuve irrécusable de leur date antique, si quelques vers, que nous trouvons d'ailleurs fort beaux, et qui seront appréciés de tous les lecteurs, jetés comme par hasard dans une série de suppositions qui peuvent appartenir à tous les âges, ne venoient accuser une origine plus moderne. Il est inutile de les citer ici ; nous avons fait connoître notre opinion à cet égard dans quelques ouvrages qui n'admettoient rien de douteux, et depuis long-temps imprimés. Mais, en faisant la part de ces vers, qui ne se trouvent d'ailleurs que dans l'introduction de ce chant, et que, sans nuire au reste, on pourroit attribuer à Jeanne de Vallon, ou même à M. de Surville, qui pourroit, en le lisant, douter que la plus grande partie de ce chant extraordinaire ait été écrit dans le quinzième siècle ? Ce sont les idées du temps reproduites sous des formes plus

régulières, sans doute, que la plupart de celles que les auteurs qui nous restent ont affectées dans leurs vers; mais où est l'impossible? Il existoit certainement alors des auteurs très spirituels, des imaginations très vives. Si les facultés de l'homme se sont développées par l'accroissement de la science, s'ils ont cueilli les fruits de la raison dans le vaste champ des découvertes, n'avoient-ils pas alors la jouissance de ces mêmes facultés, le germe des idées devenues si communes? Mais elles naissoient et mouroient inaperçues : il étoit presque impossible de se faire remarquer : les provinces, dans leurs nombreuses divisions, n'avoient aucune communication, aucune relation entre elles : les mœurs, les dialectes, les lois, en différoient étrangement. Les rapports sociaux de château à château, et, à plus forte raison, de ville à château, se bornoient à certaines époques de l'année; et les fêtes qui en réunissoient les habitants, ne laissoient dans les esprits que des souvenirs bientôt évanouis. L'imprimerie, dans son enfance, ne multiplioit encore que les saintes écritures. Toutefois, les livres des anciens, qui ont tant facilité l'essor des sciences modernes, qui ont nourri la litté-

rature françoise jusqu'au moment où elle a osé s'élancer d'elle-même, ces livres étoient découverts ; l'Italie en jouissoit ; quelques villes de France en possédoient des copies. Le palais d'Orthès, celui de Gaston-Phœbus, les réunissoient tous, quand ils manquoient même à la bibliothèque des rois de France. Les Mémoires de Clotilde fournissoient la preuve que ces trésors avoient été à sa disposition, qu'elle en avoit fait son étude favorite ; et l'on sait qu'elle possédoit le grec et le latin comme la langue de son pays. Les mêmes Mémoires racontoient ses liaisons avec les auteurs les plus célèbres de l'Italie, avec les femmes les plus spirituelles de ce beau pays. Puisse un heureux hasard, semblable à celui qui nous permet de publier aujourd'hui une partie nouvelle des chefs-d'œuvre de Clotilde, nous rendre ces intéressants Mémoires, et nous donner des notions plus certaines sur son existence.

M. de Surville, afin d'apporter toutes les preuves en sa puissance, de l'authenticité des œuvres de son aïeule, avoit recueilli de ses Mémoires de nombreux morceaux de poésie, attribués à une école de femmes célèbres de

cette époque, ou même antérieures à Clotilde[1]; et tous les vers qu'il se proposoit d'en publier, avoient pour but de prouver que les formes régulières, affectées dans ses vers par cette femme spirituelle, étoient connues avant elle. C'étoit sans doute arracher un beau fleuron de sa couronne; mais la nécessité de convaincre les incrédules, lui imposoit l'obligation de sacrifier, en ce point, une partie, quelque brillante qu'elle fût, de la gloire de son aïeule. La plupart des morceaux que M. de Vanderbourg en a publiés sont charmants; mais tous n'ont pas été mis au jour. Il paroît que le recueil étoit volumineux; et plus on admire ce qui a échappé à la destruction, plus on doit regretter ce qui s'est perdu. Nous offrons au public quelques-unes de ces poésies inédites de Béatrix de Savoie, comtesse de Provence, de Doëte de Troyes, de Marie de France, de Flore de Rose, l'une des jeunes élèves de Barbe de Verrue : elle en avoit trois, Rose de Créquy, Rose d'Estrées, Flore de Rose, qu'elle nommoit ses trois Roses. Sans Clotilde, nous ne connoîtrions pas ce trio

[1] Nous avons placé à la fin du volume des notices extrêmement curieuses sur chacune d'elles.

charmant. Un des morceaux de Barbe de Verrue, que nous publions, est cité par M. de Vanderbourg; mais il n'en avoit vu que les deux premiers vers :

L'aigle, ez hault cieux, oït doulce colombe,
Cy bas, en paix, rouccoulant seyz amours.....

Nos lecteurs jugeront du reste, ou du moins de ce qui reste, car le temps n'en a épargné que deux couplets.

La réputation de Clotilde est devenue populaire; mais elle règne surtout dans le cœur des femmes. C'est à elles encore que nous offrons, que nous recommandons ce nouveau recueil. C'est à elles à défendre la gloire du sexe contre toute la science orgueilleuse des hommes. Il n'est pas vrai que l'on fasse du sentiment avec de l'esprit; et si l'esprit le plus vif brille dans les poésies de Clotilde, il n'y paroît que comme accessoire du sentiment. Un homme qui eût enfanté des vers aussi touchants se seroit bien gardé de s'en dérober le mérite. Il est si rare d'unir à l'éclat du talent tout le charme de la sensibilité la plus naturelle! Ces deux moyens réunis ont trop de succès dans le monde pour en faire le sacrifice absolu, et bien inutile, à un

FRAGMENTS

DES

TROUVERESSES

QUI ONT PRÉCÉDÉ CLOTILDE DANS LA CARRIÈRE POÉTIQUE

Et qui sont citées dans le premier Recueil.

MARIE DE FRANCE.

Vers 2. Tout n'est-il pas, Amour, en ton pouvoir?

3. N'es-tu pas le maître des dieux et des hommes?

4 *et* 5. Qui donc a respiré, aux cieux, sur la terre, dans l'onde, en l'abîme, et sur les bords du fleuve noir, exempt de ta puissance?

6. Parle; et changeant sa marche accoutumée, la nature entière, féconde en miracles, te prouvera que celui qui, depuis tant de mille ans, a charmé tous les ennuis du monde, peut charmer un seul jour celui d'un foible enfant.

MARIE DE FRANCE

Née en 1200, morte en 1268.

Cette trouveresse étoit de la race des Carlovingiens, quoique plusieurs auteurs aient paru en douter. Elle a laissé beaucoup de poésies légères et des fables charmantes que M. Le Grand d'Aussy a rapportées dans son recueil de Fabliaux. Le premier volume des poésies de Clotilde cite une de ses fables, et les vers qui les dédioient au comte Guillaume.

Il nous reste encore d'elle une réminiscence curieuse de l'aventure de Psyché. Psyché, dit-elle, s'ennuira seulette en ce palais, tant beau soit-il :

Eh! comment, dites, vous en prye?
Tot n'est-il maiz, Amor, en ton povoir?
Sur homz et Diex n'haz-tu maistrie?
Ez cielx, terre, onde, abysme et bords du flume noir,
Quoy respira, franc de ta seygnorie?
Parole; et, muant sien arroy,
Nature engtière, à l'esdict de son roy,
T'yra prouvant, en miracles féconde,
Que peut charmer, ung jour, l'ennuict d'ung foible enfanz
Cil qui, depuis tant de mil ans,
Charma tous leiz ennuicts du monde.

DOETE DE TROYES.

Vers 1. L'aigle, du haut des cieux, entendit une...

3. ... L'oiseau-Dieu...

4. ... planer dans les cours célestes.

5. ... la terre me plaît, me convient...

7. Et m'y laissez leur annoncer...

DOËTE DE TROYES

Née en 1220, morte en 1265.

Elle étoit de la ville dont elle portoit le nom. Elle accompagna son frère Thierri le Vaillant au couronnement de l'empereur Conrad à Mayence, où elle fut généralement admirée à cause de son esprit et de sa grande beauté. Elle chanta des couplets à l'une des fêtes de l'empereur; il en existe un au premier recueil des poésies de Clotilde :

Quand revient la seyzon que l'herbe reverdoie, etc.

Doëte attira l'attention de l'empereur. Ce prince lui fit des propositions que sa vertu repoussa. Mais, par reconnoissance, elle lui exprima, dans les vers suivans, le prix qu'elle attachoit à ses faveurs, même en les refusant. Les deux premiers ont été insérés au précédent recueil des poésies de Clotilde. On croyoit le reste totalement perdu.

L'aigle, ez haultz cieulx, oït dolce colombe,
Cy bas, en paix, rouccoulant seyz amours:
Viens-ça, dict l'oyzel-dieu, viens, fidèle palombe,
Soubs mon esle, plasner en leyz célestes cours.
Non, roy deyz airs, respond; me duict la terre;
Aux mortels portez le tonnerre,
Et m'y layssez leur noncier leyz beaux jours.

Vers 10. O vous, dirai-je... (élire, choisir).

11. ... le fils du Roi des arts tient le sceptre romain.

12. Ni crainte ni honte ne vous suivront dans son armée,

13 *et* 14. Et le blanc ramier d'Amathonte peut nicher encore dans les casques de Mars.

. . . .

Tant qu'à ma voix accorderay ma lyre,
Iray chantant le plus beau deyz Cæzars.
Vous, diray-je, ô beautés qu'Apollon daingne élire,
Courez ; sceptre romain tient filz du roy deyz arts.
Mesme en sien ost, ne vous suye peur ne honte,
Et puet, blanc ramier d'Amathonte
Nicter encor dans leyz casques de Mars.

. . . .

BÉATRIX DE SAVOIE.

Vers 1. Je sais qu'il existe un feu...

2. Feu qu'aucun homme ne peut étouffer...

3. Qui change le bonheur en souci et les plaisirs en peine,

4. Et qui, pourtant, fait que nos cœurs se plaisent dans leurs tourments.

5. Pour vous...

BÉATRIX DE SAVOIE,

COMTESSE DE PROVENCE,

Née en 1176, morte en 1269.

Béatrix naquit à Montpellier. Elle épousa Raymond Berenger, comte de Provence, et fit de la cour de ce prince aimable l'asile des lettres et des sciences. C'est elle, et non pas une comtesse Marguerite de Flandres, que Richard-Cœur-de-Lion invoquoit dans ses indignes fers. Nulle princesse n'étoit alors si digne de ce glorieux hommage. Il reste de cette trouveresse quelques lays d'amour, fabliaux et ouvrages à stances irrégulières. M. de Surville a prétendu que Voltaire en avoit rajeuni quelques-uns, en se les appropriant. Il ne les a point cités.

Voici deux couplets à son amant Richard, qui peuvent faire juger de son style.

Sçay qu'est ung feu, courant de veyne en veyne;
Feu que nuz hom puet n'estraindre ne fuir;
Qu'heur en soulcy torne, et déduicts en peine,
Et, sy, nos cuers ez torments faict se duyr.
Por vos aimer, très vaillant syre,
D'ung tel amors,
Mon cuer, et ma voix et ma lyre
Sont en discors.

Vers 9. Mais si vous vouliez de votre servante et dame,
10. Amener le cœur tendre à des feux plus doux,
11. Dont la gloire rend la flamme plus pure en l'attisant,
12. Et trouve en elle-même une noble et digne récompense :
13. Pour vous aimer ainsi...

16. Sont déjà d'accord.

....

Mais si voliez de votre ancelle et dame,
Ez feux plus dolz, le cuer tendre ployer,
Dont, l'attyzant, gloire apurit la flamme,
Et treuve, en soy, digne et noble loyer :
 Por sy vous aimer, vous le dire
  Jusqu'à la mors,
 Mon cuer, et ma voix et ma lyre
  Sont jà d'accors.

SAINTE DES PRÉS.

Vers 1. Le beau Guillebert, au sourire tendre et enchanteur,

2. Ne m'a-t-il donc pas priée d'amour?

3. Qu'ai-je répondu à la plainte de son triste cœur...

4. ... que je t'aimois, et que tu me donnes la mort.

5. Viens m'arracher aux sons de sa voix flatteuse,

6. A la flamme éloquente de...

7. ... pour celle qui t'a vue, ô source d'amoureuse ivresse,

8. Cupidon n'a plus désormais ni flèches ni flambeau.

SAINTE DES PRÉS,

Élève d'Agnès de Bragelongne.

Le premier recueil ne cite aucun fragment de cette trouveresse. Elle avoit donné son cœur à un gentilhomme anglais du nom de Seymours; mais elle fut vivement recherchée par Guillebert d'Erneville que l'on nommoit le beau Guillebert. C'étoit un chansonnier en réputation; Sainte des Prez refusa de l'épouser. Elle mourut à 22 ans.

Guillebert venoit de la prier d'amour quand elle adressa les stances suivantes à Seymours.

Biau Guillebert, au riz tendre et perdélittable,
Ne m'ha-t-il donc, cruel, requiz d'amors?
Qu'ay sçu respondre au plainct de son cuer lamentable?
Las! que t'amoye... et que me dointz la mors!

Vien me ravyr ez sons de sa voix flatteresse,
Ez feu disert de seiz touchants regartz.
Mais non! por qui t'ha veu, font d'amorose yvresse,
N'ha Cupido plus onc ny feulx ni dartz.

STANCES A AGNÈS DE BRAGELONGNE.

Vers 1. ...si du fond du royaume sombre,

2. Tu élèves ton doux regard jusqu'à moi,

3. En voyant celui qui a reçu ma foi,

4 *et* 5. Dis, que me manque-t-il, ou que me faudroit-il de plus si ce n'est d'aimer aussi bien que toi ?

6. Quand Seymours dédaignoit...

7. Enfant, devois-je m'attendre aux feux de son âge mur?

8, 9 *et* 10. Ils m'enivrent tant, aujourd'hui, que je regarde comme plus certain de manquer à ce bonheur, que de le voir m'échapper.

STANCES

à Agnès de Bragelongne.

Sainte des Prez étoit devenue amoureuse de Seymours dès l'âge de douze ans. Seymours en avoit trente alors, et dédaigna les feux d'une enfant. Il l'épousa dix ans plus tard, mais il la perdit peu de temps après. On sait qu'Agnès de Bragelongne étoit morte avant elle.

Agnez, s'ez fond deiz reigne sombre,
Tien dolz regard vaz levant jusqu'à moy,
Veyant cil qu'ha receu ma foy,
Dis, quoy me fault, quoy plus me fault, chière ombre,
Se n'est d'amer si bien que toy?

Quand Seymours desprizoit ma flamme,
Spéroy-je, enfant, feulx de son aige meur?
Ors m'yvrent tant que tiens plus seur
Tel heur à moy n'onc faillir, ô belle âme,
Que moy n'onc faillir à tel heur.

FLORE DE ROSE.

Vers 2. Quand on envie le sort d'autrui...

3. L'esprit épouse bientôt les querelles du cœur.

5. Mais il n'alla pas...

6. Arracher leur voile...

7 *et* 8. Ses écarts n'ont jamais fait rougir Vénus d'avoir...

9. A son aiguillon, loin qu'il nous fasse souffrir,

10. Le cœur sourit, si la bouche ne l'ose;

11. Et les fleurs de la rose, arrêtent

12. Le sang que l'épine fit...

FLORE DE ROSE,



On a dit dans le premier recueil qu'il ne restoit de cette trouveresse que quatre vers à la louange de Guillaume de Lorris. Ceux que nous publions faisoient partie d'une pièce intitulée : *Conseils à Jean de Meung* (Clopinel), le continuateur de Lorris.

Guillaume de Lorris ne fut pas toujours juste, dit Flore, car

Peut-on l'estre quand on se plainct?
Quand sort d'autruy, sans espoyr, on jalouse,
L'esprit, du cuer, brief, querelles espouse...
Puyz, ung amant croit ce qu'il craint.
Mais n'alla poinct, en vray satyre,
Tout voyle embler aux amors ingénus;
Seiz vains escarts, ormais, n'ont faict Vénus
Rougir d'avoir monté sa lyre.
Sien dard, loing nous fasse douler,
Cuer luy soubrit, se bouche n'oze;
Et flours, estanchent, de la roze,
Sang que l'espine feist couler.

ÉPIGRAMME SUR JEAN DE MEUNG.

Vers 2. ... le sommeil de...

4. Endort si innocemment tout le monde.

ÉPIGRAMME



SUR JEAN DE MEUNG,

CONTINUATEUR DU ROMAN DE LA ROSE.

Il avoit été inhumé aux Jacobins de Paris; mais on s'avisa de trouver, dans ses vers ennuyeux, des propositions mal sonnantes, et les Jacobins le firent exhumer.

Quoy, mesme à ta cendre, on envie,
Clopinel, somme de la mort!
Toy, dont l'esprit, comme en ta vie,
Si loyaument tretouz endort!

Poésies

DE CLOTILDE.

RONDEL SUR ROSE DE MONTENDRE.

Vers 4. Les cœurs si constants...











RONDEL

Sur Rose de Montendre,

Qui devoit épouser Guy de Royan, auteur de la nouvelle intitulée *Le Flume d'Or.* (Ce fleuve d'or fertilisoit les rivages les plus arides.)

Tout ce qu'à Rose ont voulu refuzer
Les Dieulx, jaloux du chief d'œubvre deiz grâces,
C'est de l'esprit, c'est le don d'amuzer
Cœurs, si constants à voler sur seiz traces;
Car la plus belle ha besoing d'en uzer.

7. ... attendriroit jusqu'aux...

8. ... si l'on voyoit encore pour...

10. ... dont nous permettons que l'on soit jaloux,

11. Ne rendroient pas esclaves les Ovides ni les Horaces,

12. Et pourtant Royan...

13 *et* 14. Il s'estime donc, entre les races mortelles, le fleuve d'or...

Sa bousche ardente appelle le bayzer;[1]
Son doulx regard molliroit jusqu'aux Thraces.
Ah! s'on veyoit encor, por embraizer,
Tout ce qu'ha Rose!

Or, tant d'appas, que laissons jalouzer,
Serfs ne rendroient Ovides ne Horaces,
Et sy, Royan veult, dict-on, l'espouzer;
Donc, il s'estime, entre mortelles races,
Le flume d'or, prompt à fertilizer
Tout ce qu'arrose.

RONDEL SUR OLYMPE DE ROCHEFORT.

Vers 3. Elle abandonne les jeux...

4. ...frémit aux bords...

6. Quand un souffle, étranger à celui...

8 *et* 9. Ne diroit-on pas que l'olympe s'ouvre à ses yeux...

RONDEL

Sur Olympe de Rochefort,

Accusée d'insensibilité par ses nombreux adorateurs.

Olympe s'ouvre à de vagues dézirs,
Avec son cœur, tout bas, soubrit et jase;
Jeulx, laysse au loing, qui charmoient seiz loisirs.
Sa bousche, enfin, frestille ez bords du vase
Où doit s'yvrer, à longs traits, de playzirs.

Quand soufle, estrange au soufle deiz zéphyrs,
De son beau seyn faict onduler la gaze,
Diroit on pas qu'à seiz yeulx de saphyrs
Olympe s'ouvre?

Laissez, amants, dont leiz bruslants soupirs
N'ont triomphé d'un froid qui vous escrase,
Mieulx fermenter seiz tendres soubvenirs.
Fault bien que cède aux feulx dont elle embraze,
Fault bien, pour ung, que, sur tant de martyrs,
Olympe s'ouvre.

RONDEL A MIEN EPOULX.

Vers 1. ... comme avant la première...

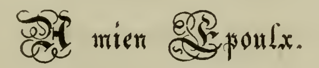
3. ... A pleine amphore, à grands flots.

5. ... le brasier qui...

8. Des sources d'amour jaillissent, de quelque part qu'un baiser...

12. Ah ! si vous devez...

RONDEL



Sans cesse m'en vay décœuvrant en luy nouvelles sources d'amour.

1424.

Sources d'amour! comme avant prime Aurore
D'ung tendre hymen qu'appella maint souspir,
Quoi! vos torrents coulent à pleine amphore!
Arrestez vous : layssez donc s'assoupir,
Ung seul moment, brayzier qui me dévore.

Entre leiz braz du mortel que j'adore,
La volupté devance le dézir....
Jaillent, d'où soict qu'ung bayzer nous colore,
Sources d'amour.

Por m'espargner, tant plus que vous implore,
Tant plus me sens et brusler et transir :
Ah! se devez, dèz l'aube prèz d'esclore,
Me replonger en tels flots de playzir,
Viens, doulx sommeil! teiz pavots sont encore
Sources d'amour.

RONDEL A MON AMIE.

Qui se moquoit...... des paroles d'une...

Vers 3. Tu crois gagner par une plainte languissante,

4. Le temps dont tu devois user...

5. ... de l'archer trompeur.

7. N'ai-je point tari la source de ses philtres?

8. Je suis toute à lui... à moins qu'il ne croie trouver à prendre,

10. Ah! je prédis bien, quoique je ne sois...

12. Et même, après mille ans que la parque m'aura fait descendre au tombeau,

13 *et* 14. Si l'on remuoit ma cendre, elle brilleroit de feux brûlants d'amour.

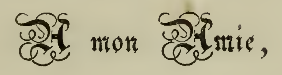
Cette dernière image paroît avoir été affectionnée par Clotilde; elle l'a souvent reproduite. On la retrouve dans le conte des *Trois plaids d'or*, aux vers suivants :

> Se ton flambeau s'estainct, Amour, seiche tes pleurs;
> Pourras le rallumer aux feulx dont, soubz la cendre,
> Scintilleront encor les restes de nos cœurs.

et dans une chanson languedocienne

> S'après ma mort, boulégavon meï cendre,
> L'y trovarien des belougos de fio!...

RONDEL



Qui se gaboit, disant que meiz prédictions étoient dires d'ugne Cassandra.

1422.

Peut-êstre encor, colombe vive et tendre,
Te débattant soubs l'ongle du vaultour,
Cuydes gaigner, par dolente clamour,
Tamz, dont uzer debvoys à te défendre
Du piège adroit de l'archerost patour!

Que m'ha servi dilayer à me rendre?
Des Phyltres siens n'ai je tari l'essour?
Suyz toute à luy... ne croye treuver à prendre
        Peut-êstre encor.

Ah! bien prédys, ne soye ugne Cassandre,
Qu'enflammera jusqu'à mon dernier jour.
Voire à mille ans, que m'aura faict descendre
Parque au tombeau,... de feulx bruslants d'amour,
S'on la movoit, scintilleroit ma cendre,
        Peut-êstre encor.

FRAGMENT ATTRIBUÉ A HÉLOÏSE DE FULBERT.

Vers 2. De l'aurore au couchant...

3 *et* 4. Entendre la voix du sage dont le savoir répand des flots de lumière.

5 *et* 6. S'il n'existoit plus, il me seroit du moins permis de le suivre dans la tombe, sans remords. (Leist, de *licitum.*)

7. Il ne vouloit vivre que pour moi,

8. C'est pour moi qu'il se trouve au rang des morts.

FRAGMENT

ATTRIBUÉ PAR CLOTILDE

à Héloïse de Fulbert.

Ce fragment étoit inséré dans un dialogue intitulé *Clotilde et l'Avenir;* cet ouvrage est perdu.

De mon époulx jouit la terre engtière;
D'Aure à Vesper, leyz peuples et leyz roys
Vont, accourant, du saige ouir la voix
Dont le sçavoir espand flots de lumière.

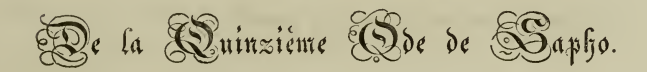
Se n'estoit plus, ha! du moings, sans remords,
Leist me seroit, en la tombe, le suybvre!
Rien que por moy n'avoit soulcy de vivre,
Rien que por moy ne gist au rang deyz morts!

IMITATION DE LA QUINZIÈME ODE DE SAPHO.

Vers 2. Pourquoi me rendre à...

5. N'est-il donc pas...

IMITATION



Il n'est personne qui ne connoisse la traduction que Boileau a donnée de la quinzième ode de Sapho, insérée dans le Traité du sublime de Longin :

Heureuse, auprès de toi, qui pour toi seul soupire, etc.

Clotilde a laissé une imitation de la même ode. M. de Vanderbourg, dans le premier recueil, en a cité trois strophes, mais les autres ne lui ont pas été connues ; on nous saura gré de les publier. Nous ne répèterons pas les premières qui font partie de la préface de M. de Vanderbourg.

.... je palpite, l'haleine
Me manque, je me meurs.

Où suyz je? Affreux réveil! O déesse ennemye!
Porquoy me vaz rendant à d'impuissants dézirs?
Quand, sur la mer d'amor, en tels flots de playzirs
Je nageoye endormie? 4

Il me fuyt! N'est il, donc, maistre en tout de mon sort?
Il me fuyt, et je vis! Trop chier tyran, arrêste!

Vers 7. Si je...

9. ... pour qui n'a plus...

10. N'est-ce donc pas un bonheur que de...

14. Rends ta victime aussi belle que celui qui est ton image,

Sy je t'adore en vain, frappe, me voyla prêste;
Ou ton cuer ou la mort!

Mais, por qui n'ha d'espoyr, il n'est aussy de crainte.
Ah! n'est ce donc bonheur que t'aymer sans espoyr,
S'immoler toute engtière au charme de te veoyr,
Et brusler sanz contrainte?

Dieulx, revien!... Tendre amour, dont j'espuysai les traicts,
Rends belle ta victime au pair de ton ymaige,
Ou mon vainqueur ardent, comme ardent est l'hommaige
Que j'offre à seyz attraicts!

IMITATION DE LA SEIZIÈME ODE DE SAPHO.

Vers 1 et 2. N'en sache gré qu'à toi seul qui n'a d'égal que l'amour, si ta Clotilde ne peut rien trouver qui te ressemble,

3 *et* 4. Elle ne trouveroit pas mieux dans les contrées favorisées...

6. ... te regarder...

IMITATION



De la Seizième Ode de Sapho.

L'éditeur du premier recueil de Clotilde pensoit que cette femme célèbre n'avoit laissé qu'une seule traduction, celle de la quinzième ode de Sapho : il nous est démontré qu'elle en avoit fait beaucoup d'autres. L'ode qui suit a eu du succès dans la traduction françoise de M. de Sauvigny qui commence par ces mots :

Placez-vous devant moi, cher amant, je le veux, etc.

Ses stances sont en vers libres ; mais Clotilde a voulu se rapprocher du rhythme original. « En adressant cette pièce à son amant, l'avant-veille « de son mariage, dit M. de Surville, dans une note, et pour lui déclarer « qu'elle n'auroit pas voulu d'un autre époux, elle est forcée de s'écarter « quelquefois de Sapho, qui cherchoit à guérir Phaon de sa jalousie contre « Alcée. »

Gré n'en saiche qu'à toy, pair du seul tendre amor,
Se ne t'en peult treuver ta Clotilde adorée,
Qui, mieulx, n'en treuveroit en terre surdorée
Par l'œil bruslant du jor. 4

C'est, de trop vains soubçonz, oultraigier ton amante.
Vienz, en face de moy, te myrer dans mes yeulx.

10. Puiser les divins rayons dont je m'enflamme de plus en plus...
11. Source intarissable de l'Océan...
12. Où je me sens...

13. ... attaché à mes pas.

15. ... n'as-tu donc pas la ceinture...

17. ... n'ont-elles pas adopté ce front...
18. Et tes joues de lis, où les fleurs éclosent sans cesse,
19. Et ta bouche de pourpre...

21 ... partage ma brûlante ivresse. Le mot *partz* est l'impératif du verbe *partyr*; du latin *partiri*.

Parle! à quelle beaulté comparer, soubz leyz cieulx,
Ta figure charmante?

Ah! laysse, laysse moi, dans ce double foyer,
Puyzer rayons divins dont, plus en plus, m'enflâme;
Intarissable essour de l'Océyan de flâme
Où que me senz noyer.

Et tu crainz des rivaulx!... Encharmé sur meyz traces,
Ung Grand* oze, il est vray, te disputer mon cœur.
Insensé! n'ez tu, donc, ceinct du tissu vainqueur
De Vénus et deyz Grâces?

Quoy! n'ont elles ce front, pour leur trosne, adopté,
Et teyz gènes de lys, à flours sanz cesse escloses,
Et ta bousche pourprine, où sur un lict de roses
Fresmit la volupté?

Tienz, respire meyz feulx, partz ma bruslante yvresse;
Jouys de meyz transports, livre moy tant d'appas
Espuysons du bonheur, dans l'oubly du trespas,
La coupe enchanteresse.

* Le comte Aymar de Poitiers.

Vers 25. Je sais qu'aussi ton choix m'a fait...

26. Et pourtant je ne veux....

Sçay qu'aussy m'ha ton choix faict cent et cent jaloux:
Sy, ne veulx, toujours plus idolastrant teyz charmes,
Qu'à force de playzir estouffer meyz alarmes
Aux braz de mon espoulx. 28

BALLADE AUX ZÉPHIRS.

Afin de les exciter... le teint... surtout une tache que j'ai brûlée de mes baisers.

Vers 1 *et* 2. ... non... ceux que l'aurore voit... agiter ses pleurs.

3 *et* 4. Mais vous qui, plus doux, par vos baisers rendez la vie aux fleurs que Phœbus dévore.

5 *et* 6. Je vous demande ici vos faveurs pour une, telle, que l'abeille hors de sa ruche, n'en caresse pas de semblable.

7. Vous n'y trouverez peut-être pas...

8 *et* 9. Mais apprenez qu'à nos yeux trompeurs...

10 *et* 11. Vous verrez celui qui unit aux traits vainqueurs du vaniteux Paris...

BALLADE



A ce de les inciter à rafraischir le tayn du bel amy, tache surtout qu'ay de bayzers bruslée.

1421.

Jeunes zéphyrs, non ceulx là que seyz pleurs,
Chasque matin, veoit agiter l'aurore;
Vous qui, benins, quand Phœbus les dévore,
Par vôs bayzers, rasserenez leyz fleurs:
Pour ugne, icy, demande vos faveurs,
Comme n'en pompe abeille, hors de la rousche;
N'y treuverez, se peult, mesmes doulceurs:
Ainz, sachiez donc qu'à nos yeulx abuseurs,
Beau n'est seul beau, voire est beau ça qui tousche.

Cestuy, voyrez, qu'ugnit aux traicts vainqueurs
Du vain Pâris et des fils de Pandore,
Tous leyz présents de Vénus et de Flore;
Soubz ugne joue, aux contours enchanteurs,

Vers 14. ... s'épanouissent ses...

15. Il s'embellit, là...

19 *et* 20. ... quand mon bel ami, pour qui je vous implore, fuira les ardeurs du soleil...

21 *et* 22. Quand l'ombrage épais des cheveux qui ornent la tête que j'adore développera de douces odeurs...

25. Vite... n'épargnez point vos faveurs...

26. Vous direz après, jolis petits...

28. Pour celui que j'aime, par ces plaintes...

29. Je pensois prier les zéphirs...

30. Quand il parut...

Où, mollement, s'espandyssent couleurs,
Là, s'embellit des appas d'ugne mousche,
Que, caressant mille fois, je me meurs,
Yvre d'amour!... Pour amants rediseurs,
Beau n'est seul beau, voire est beau ça qui tousche.

Or, du lyon quand fuyra les ardeurs
Mon bel amy, pour qui je vous implore;
Quand deyz cheveulx, ornant chief que j'adore,
Ombrage espoiz flayra doulces odeurs:
Au grain charmant, source de meyz langueurs,
Qu'ha tant bruslé mon amoureuse bousche,
Suz, n'espargnez, meyz mignons, vos faveurs:
Direz emprez, jolis petiots bayzeurs,
Beau n'est seul beau, voire est beau ça qui touche.

Envoy.

Pour mien soulcy, par ceyz tendres clameurs
Cuydoy-je orer, en solitaire couche;
Lorsqu'apparust*: s'entendirent nos cœurs;
Incontinent, sentys à meyz fureurs**
Que n'est vray beau, tant beau que ça qui touche.

* Clotilde avertit dans ses mémoires que son époux étoit parti de grand matin pour la chasse, et qu'elle ne l'attendoit qu'à la nuit.
(*Cette note est de M. de Surville.*)

** Agnès de Navarre a pris aussi ce mot dans le sens que Clotilde lui donne. (*Note de M. de Surville.*)

VERS DE CLOTILDE SUR AGNÈS DE BRAGELONGNE.

Vers 1. Tant de grâce et de...

2. De tant d'esprit et de...... ses vers.

3. ... ravie au...

4. L'harmonie la conçut...

VERS

Sur Agnès de Bragelongne.

Tant et grâce et beaulté divinisoient seyz charmes,
Tant d'esprit et de flamme estincelloient seyz carmes,
Qu'on disoit : Oui, ravie ez char bruslant du jour,
Rougissant de pudeur et palpitant d'amour,
En seyz flancs virginaulx la conçeut harmonie,
Soubz leyz traicts de Vénus, dans leyz braz du génie.

BALLADE QUI PRÉCÉDOIT LE ROMAN DU CHASTEL D'AMOUR.

Vers 5. Faisoient oublier les Césars et le Soudan,

6. Que ne suis-je née alors plutôt...

7 *et* 8. Alors que l'honneur vouloit s'attacher à la beauté, comme...

10. Non que je peigne un fou...

11. ... comme on l'a dit de Roland.

12. Ni un personnage qui à lui seul...

13. Et qui grimpe d'un élan...

14. Je veux...

BALLADE

QUI PRÉCÉDOIT

Le Roman du Chastel d'Amour.

Ans, trop heureulx, où les chants du Trouverre
Pleins deyz haults faicts d'Yvain et de Tristan,
De pallaiz d'or, plus transparents que verre,
D'aislés coursiers plus vistes que l'Autan,
Frappoient d'oubly Cézars mesme et Soudan,
Que n'ay je esclos lors, plustost que n'aguere,
Lorsqu'à Vénus, sy que fer à l'aymant,
Voloit s'ugnir l'honneur en tout roman!
Roman d'amour ne peult aller sans guerre.

Non peigne ung fol, dont poings et cimeterre
Brizent rochiers, comme a-t-on faict Roland;
N'ung qu'à luy seul fasse trembler la terre,
Ny monts et tours aggrimpe d'ung élan;
Veulx mon héroz, tendre, aymable et galant,

Vers 15. ... il n'en...

16. Qu'il ait la force...

19. Je veux qu'il soit plus fier d'aimer que de...

20. Qu'il ait..., fût-il Anglais...

21. Qu'il ait soin d'acquérir des amis plus que de...

22. Qu'il mêle...

24. Qu'il affronte également...

25. ... et fée...

28. ... si tu es...

29. Tu sais trop, toi, le modèle de...

30. S'il te fallut beaucoup ou peu de combats, pour...

Qu'aymé du Ciel n'en brave le tonnerre,
Qu'ayt force, esclat, poli du diamant;
Maiz franc guerrier, sanz quoy plus de roman :
Roman d'amour ne peult aller sans guerre.

Veulx soyt d'aymer plus fier que de conquierre;
Qu'ayt l'air François, fust il Angle ou Toscan,
Ayt soing d'amyz plus que de gloire acquerre,
Mesle, en son cœur, à flammes de volcan
Candeur deyz lys, bonté du pélican;
Qu'affronte, au pair, roys, fortune et vulguerre,
Gryffon et faye, ogres et talysman;
Puyz, qu'en vainqueur couronne le roman:
Roman d'amour ne peult aller sans guerre.

Envoy.

Jeune guerrier, s'ez roy danz mon parterre,
Sçays trop, modèle à mon héroz amant,
Sy, de combats, te cousta molt ou guere,
Pour, au tryomphe, amener ton roman!
Roman d'amour ne peult aller sans guerre.



CHASTEL D'AMOUR.

Cet ouvrage étoit un roman comme on les faisoit au moyen âge, où l'on confondoit les mœurs de tous les peuples. On les rapportoit toutes à la féodalité et à la chevalerie, sans s'embarrasser aucunement de gouvernement, de religion, ni même de géographie. Les distances n'étoient jamais des obstacles à la réunion des amants. Les croisades avoient fait connoître, mais imparfaitement, la Palestine, la Grèce, l'Asie mineure : des aventuriers étoient devenus Comtes, Rois, Empereurs : on le savoit; mais on ignoroit complètement les usages, les lois, les mœurs de leurs nouveaux sujets, ou le peu que l'on en récitoit étoit étrangement défiguré par l'exagération des voyageurs et la crédulité de leurs auditeurs. Le roman de Parthenopex de Blois est un modèle en ce genre : on y trouve l'Océan près de Saumur, et la Méditerranée dans la forêt des Ardennes : la fille de l'empereur de Constantinople est une fée; et les bords de la Propontide sont témoins d'un tournoi où combattent en foule des princes françois, qui rompent des lances en l'honneur de cette belle avec les soudans d'Égypte et d'Afrique, et le roi de Perse.

Clotilde n'avoit regardé son roman du Chastel d'Amour que comme un cadre, où elle avoit placé une partie de ses poésies détachées : et, bien que, dans ce petit ouvrage, elle n'eût pas évité les fautes que l'on remarque dans tous ceux de cette époque, elle

lui avoit donné un intérêt qu'ils n'ont pas, et ce charme séducteur qui embellit toutes ses productions.

Nous en avons recueilli quelques notes. Réunies, elles font connoître seulement le sujet du Chastel d'Amour. On nous saura peu de gré, sans doute, des peines que ce travail nous a coûtées, et cependant nous avons laborieusement imité ces savants utiles qui rassemblent des débris où l'on retrouve, comme par réminiscence, les êtres, jadis animés, dont les révolutions des âges ont anéanti les races; mais par malheur ce ne sont que des débris.

















Le Chastel d'Amour.

« Sur la platte forme d'ung roschier qui domine le « cours du Rosne, entre Roche-Maure et Viviers, il s'ap- « perçoit quelques débriz informes que nomme-l'on leyz « Ruynes du Chastel d'Amour. »

Clotilde, un jour, et sa belle amie Rocca, suivies d'Ar-

thur, leur vieux serviteur, s'étoient acheminées vers ce gothique manoir. Les sentiers étoient glissants; leurs coursiers tomboient de fatigue; et ce ne fut qu'à la nuit que ces jeunes filles arrivèrent au pied du château. Les ténèbres étoient profondes. Arthur grondoit, Clotilde et Rocca rioient aux éclats; et l'écho répondoit aux gémissements d'Arthur, comme à la gaîté de ses jeunes maîtresses.

On venoit de célébrer les fêtes du Puy. De braves chevaliers y avoient déployé toutes leurs grâces, toute la finesse de leur galanterie. Clotilde et Rocca en avoient fait le plus bel ornement. Le fidèle Berenger avoit vu le noble front de Clotilde se couvrir de rougeur, au moment où elle lui avoit posé sur la tête une couronne de myrte; et l'aimable Rocca, divinisée par les vers de Clotilde, avoit reçu le prix de la beauté.

Les deux belles retournoient au château de Vallon-Chalys. Les chevaliers s'étoient disputé l'honneur de les accompagner. Mais, avant l'aube du jour, pour échapper à trop d'empressement, elles étoient parties sous la conduite d'Arthur, et s'étant égarées dans des routes peu fréquentées, elles alloient demander un asile au Châtel d'Amour.

Les fossés du château étoient comblés. Le pont-levis, abattu, ne se relevoit plus depuis long-temps; ses chaînes

étoient brisées. Des sculptures mutilées, des pierres immenses, enfouies dans de hautes herbes, embarrassoient des cours qui ne retentissoient plus sous les pas sonores des chevaliers couverts d'armures. Quelquefois, un vif éclair dessinoit, sur un sombre nuage, une suite d'arcades élégantes, où l'œil retrouvoit encore des formes gracieuses ou les sévères emblêmes consacrés par la foi.

Une seule tour s'élevoit encore intacte, et comme un témoin mélancolique de la splendeur éteinte du manoir abandonné.

Clotilde et Rocca se rapprochèrent émues, et le silence succéda aux accents de leur joie. Une lumière brilla dans les ais, mal joints, qui fermoient la porte de la tour. Arthur descendit de cheval; il frappa. Deux voix cassées répondirent en même temps, et interrogèrent ensuite, tour à tour, les voyageurs.

Enfin la porte s'ouvrit. Clotilde et Rocca furent reçues par Philémon et Baucis : leurs hôtes en avoient la vieillesse; ils en montrèrent l'hospitalité.

Le lendemain les sentiers étoient brisés, les ponts emportés, les torrents gonflés : le Rhône débordé frappoit le pied de la montagne, et l'orage grondoit encore dans le lointain.

« Ha ! » dit Clotilde au vieux concierge qui, pour lui

abréger le temps, lui montroit les débris des salles et des portiques du château, « qui donc nomma cestuy, « Chastel d'Amour? Icy fust la demeure d'où, jadis, pala-« dins orgueilloux adfyoient nobles guerriers d'en hault « leurs rudes cresneaulx; d'où chastelains altiers et « hommes félons ourdyssoient noires trames, à ce d'oc-« cire villains et contraindre à fuyr bergerosts gentils. « Sanz foy ne pitié, quierrant butin, et agissant à grand « meschief, chasque jour, oyoit on nouveaulx brigan-« datz. Ores, soubz espoiz débriz de marbres mutilés, de « fleurons délabrés, de gravatz entassés, dorment tous ces « intrépides heroz. Herbaiges maulvaiz y pregnent ra-« cine, et ululements d'orfraye appellent trémeur et fris-« sonnement, où que dames de hault parage souspiroient « chansons doulcettes et mélodieuses. »

« Nenny, Damoyselle, reprinst le concierge; icy est « Chastel d'Amour. D'amour fust jadis demeure et héri-« taige, ainz d'amour loyal, tendre et fidèle, et à tout « despuiz, sy est cheu et desmoli, est pour ce qu'amour « loyal se est à toujours esvolé. Et j'y estoye. »

« Voire, se prinst à dire Rocca : ez yeulx de la bonne « mère qui son lict nous départit, ycelle nuict terrible, « dont pour sa courtoysie feray neufvaine à la sainte « Nostre Dame du Puy en Velay, ay veu ne sçay quoy « de scintillant, et me vinst lorz en la pensée que

« amour avoist là, jadis, porté quelque peu de sa « fayerie. »

« Croyez gaber, gente Damoyselle, reprinst le « concierge. Las! cœur de povret ha secrest d'amour « miex que prince et roy. Adonc vous le diray, sy « voulez sçavoir qu'est ce Chastel d'Amour. »

« Chastel d'amour, dist Rocca en souspirant! et le « long deyz virevoultes, porges et portiques, l'écho s'en « alloit encore qui redisoit amour. »

Il est fâcheux qu'on n'ait pas conservé dans ce langage naïf le récit du concierge. Nous n'en retrouvons qu'un petit nombre de pages; le reste n'est qu'une simple analyse.

Corydon, dit le vieillard, étoit un jeune berger renommé pour l'extrême beauté de ses traits, sa force extraordinaire, son esprit et son adresse. On ignoroit ses parents. Il conduisoit dans la vallée les troupeaux du métayer Ulric.

Rosalyre étoit la fille chérie d'Ulric; elle aimoit les moutons, et surtout ceux qui paissoient auprès de Corydon: c'étoient les plus beaux du troupeau. Corydon leur apprenoit à aimer Rosalyre.

Ulric avoit d'autres vues. Sa fortune étoit grande, et des chevaliers même sollicitoient la main de la fille du vavasseur. La dame du château voisin, veuve d'un banneret, se chargea de l'éducation de Rosalyre.

Rosalyre, formée par son aimable institutrice, devint un chef-d'œuvre de grâces et d'esprit. Elle faisoit des vers charmants ; elle composoit toutes les ballades, tous les tençons, syrventes, lays et virelays que l'on chantoit dans les fêtes, ou à la gloire des vainqueurs aux tournois. Beaucoup de chevaliers se firent un honneur de porter ses livrées. Mais comme elle avoit une mémoire infinie et un excellent cœur, elle soupiroit quelquefois en songeant aux moutons de son père.

Archibald, qui possédoit un grand château fort, et qui se moquoit des moutons, même en les croquant, enleva un beau jour Rosalyre.

Corydon chantoit aussi les jolis vers de sa Rosalyre; mais, triste et délaissé, il pleuroit après les avoir chantés. « Et sy pourtant, dit Clotilde, il rechantoit encore, « et disoit nombre de foys les mesmes mots que sa Rosa- « lyre avoit pensés, tant qu'à la parfin son cœur se bri- « soit, et ne sonnoit plus. »

Par un beau matin où l'aurore pointoit à peine, il aperçut une litière fermée, conduite par des chevaliers qui ne montroient que leur visage de fer. Ses rêveries lui étoient trop chères pour qu'il les abandonnât ainsi. Mais son chien, un chien que lui avoit donné Rosalyre, et qui rêvoit, gémissoit et se réjouissoit avec son maître, ce pauvre chien courut après la litière; et Corydon,

pour surcroît de douleur, se vit abandonné de son compagnon.

Bientôt les cris d'Ulric, la douleur de la dame châtelaine, l'empressement obligé de ses serviteurs, apprirent à l'amoureux Corydon la perte irréparable qu'ils avoient faite. Bientôt, aussi, le chien fidèle, qui avoit deviné Rosalyre dans la litière, et qui l'avoit suivie jusqu'au château d'Archibald, vint s'offrir pour y conduire son malheureux maître.

Découvrir le château, s'y introduire, enlever Rosalyre, la ramener à son père, ce fut, sans doute, pour Corydon une entreprise difficile; mais il l'accomplit avec courage et bonheur. On le remercia beaucoup; mais on ne lui donna pas Rosalyre; et Archibald, qui, après avoir longuement réfléchi, avoit fini par se douter que Corydon étoit un rival aimé, le fit saisir, et l'envoya... en Palestine.

Corydon, à ce qu'il paroît, prit une route un peu détournée, pour se rendre à la destination que lui avoit donnée Archibald. On le revit, quelque temps après, à Constantinople; et Baudouin, comte de Flandres, le créa marquis de Trébizonde.

Mais un jour que, sur la rive du Pont-Euxin, il assistoit à une fête que lui donnoient ses soldats, un groupe de jeunes filles attira son attention. Elles dansoient. Une

vieille femme, qui sembloit les conduire, chanta les couplets suivans :

(Les couplets chantés par la vieille étoient les stances de Barbe de Verrue, insérées au premier recueil.)

Veoid sien hyvert venir ly saiges
Comme al fins biaux jours belles nuicts;
Scet que sont Rozes por toz eages
Si por toz eages sont ennuicts, etc.

La vieille cessa de chanter; les guerriers et le peuple se prirent à l'applaudir : c'étoit le bon temps alors; tous les Turcs et les Grecs parloient françois. La vieille étoit Bohémienne; elle s'approcha de Corydon, lui prit la main pour la baiser, et s'écria d'un ton de Sybille: « Malheur sur le trosne! Bonheur au désert! Mort dans « leyz ondes! »

On ignore ce que pensa Corydon de cette prophétie; mais il se hâta de se dérober aux honneurs de son marquisat de Trébizonde; et, reprenant l'armure de chevalier, sa hache d'armes et sa bonne lance, il alla encore pourfendre des infidèles. Il portoit à ses adversaires des coups épouvantables. Mais hélas! « tant soict la valeur « deyz preux toujours mesme et sans égale, ne peut incessamment flecter l'yrasconde deyz astres. Corydon va « baillant son fer esmoulu sur les assaillans, ainz, plus en « meurtrissoit, tant plus se pressoient à flotz, comme

« loups rapalx. Povre Corydon, déjà cheu dans la pous-
« sière et souillé de sang, quiers la morz que semble s'es-
« chapper : la vouldroiz, mais ne vient ! Et grégeois bar-
« bares, atout leurs désastreuses phalanges, entraisnent
« inhumainement le chevalier, et le veulent vendre, sans
« vergogne. »

Corydon, en effet, étoit tombé dans les mains d'un parti de Grecs qui s'étoient rendus Turcs. On le livre à une horde de barbares sortie du Kurdistan. Bientôt, il est jeté comme esclave sur une galère. Les flots de la Mer Noire se courroucent ; une tempête affreuse brise le vaisseau sur les côtes de Scythie. Corydon n'a fait que changer de fers.

La Scythie se trouvoit dans un désordre effroyable, à cette époque. Le roi venoit de mourir. La belle Ernelinde, sa fille, lui succédoit. Mais il lui falloit un époux, et les Scythes les plus renommés déployoient toute leur science pour s'en faire aimer ; ils appeloient cela, rendre un grand service à l'état.

Ernelinde promit sa main à celui qui seroit vainqueur dans un tournoi. Elle étoit si belle, qu'aucun des guerriers qui combattirent ne voulut la céder à un autre, et qu'ils périrent tous, jusqu'au dernier.

Le capitaine des gardes scythes n'avoit pas combattu ; il n'étoit pas d'assez haut rang pour oser y prétendre.

Mais, tous les grands étant morts, ou peu s'en faut, il se trouva, selon son opinion, le premier de l'empire; et, dédaignant de soumettre son nouveau titre à l'examen des sages, il entra dans l'enceinte, suivi de ses troupes, égorgea les chevaliers qui respiroient encore, et s'empara de la reine.

Ernelinde avoit vu, sans effroi, le sort cruel de tous ses prétendants; elle ne tint pas à ce dernier trait, et s'évanouit sur son trône.

Cet évanouissement devint la source de son bonheur. Tandis que le Scythe s'occupoit à lui rendre la parole, afin qu'elle le nommât son époux, le second capitaine songea que ses droits valoient bien ceux de son chef, et il se mit à le combattre, avec ses hommes d'armes.

La bataille prit un nouveau caractère. Il devenoit à craindre que les villains ne suivissent l'exemple des nobles, et que la Scythie ne se trouvât absolument privée de défenseurs, quand il se fit un grand mouvement près du trône de la princesse. Le premier capitaine se précipitoit sur elle l'épée à la main; le second suivoit le premier, en le menaçant. Mais Corydon, qui se trouvoit là, par bonheur, saisit le glaive royal au milieu du trophée qui couronnoit le trône, et en frappa les deux traîtres. Ses sages exhortations, son aspect terrible, et les

grands coups qu'il portoit, convainquirent les révoltés, et les engagèrent à cacher leur front dans la poussière. Aux cris de guerre succédèrent des cris d'amour, qui élevoient la belle Ernelinde au troisième ciel.

Ernelinde ne jeta qu'un seul regard sur son libérateur, mais elle rougit; et, par une inspiration soudaine, s'avançant près de la balustrade, elle s'écria : « Peuples, « ci veez cestui qui, à mon réalme, ha rendu service sans « pair. Ne vous esbayssez : le prends pour mon seigneur « et époulx. Le veulx... ne veulx que lui ! Adonc, clamez « qu'il vive... à toujours! »

Au même instant, Corydon vit à ses pieds la charmante princesse qui lui rendoit un premier hommage. Il se voulut refuser à tant d'honneurs, il gémit, il se plaignit du sort; mais il se laissa couronner.

« Et, sur ce trosne si brillant, ne sentoit rien que la « chaisne dont jadis amour l'avoist asservy. En terre es- « trange estoient toujours seyz doulx pensers. Enmieu la « nuict sombre, venoient cruelles ymaiges, dont le sang « luy figeoit en sa veyne. Voloist entonner chants d'a- « mour, ou lays joyeulx, por solacier sa belle compagne, « et ne se remémoroit mye, sinon chansonnettes à guider « brebis en la prée, ez bords des fustayes, et ballades « trémoreuses, où plane mort vengeresse et torments, « sur chevaliers félons et trompeurs damoysels. »

Corydon, devenu monarque des Scythes, fit de si belles ordonnances, que l'on accouroit de tous pays, afin de jouir du bonheur qu'il procuroit à ses peuples. Il décora sa capitale de monumens superbes, et la nomma Nymphée.

Mais la félicité dont il combloit l'empire, étoit loin de son cœur. Ernelinde faisoit de vains efforts pour l'arracher à sa mélancolie.

« Ors n'estoit bruict, en la cour de Nymphée, ainsy « qu'en la ville où sizoit, que d'ugne jeusne et belle « trouveresse, qu'en tout languaige alloit chantant. La « voloist entendre le roy, qui, par sien confident discret, « s'en fist tracer la pourtraicture. Ne pust, dèz lors, « quazy doubter que ce ne fust sa Rosalyre; ainz, por « s'en faire pluz certain, l'amy fist appareoir ycelle, en « prime enceincte du palayz. Ne l'eust pas plustot ap« perçue, à travers un grillage espoiz, que, dez l'abord, se « pensa descoubvrir. Enfin, résolu d'esprouver la gente « et doulce pucelette, emprès s'estre le cuer, bravement, « presmugni contre les siens propres transports, manda « que fust elle introduicte en salle magnifique, où debvoit « on l'ouir, ung soir que bailloit aux magnats, repas de « joyeuse advenue. »

Le festin avoit été précédé de jeux et tours d'adresse. Lorsque l'on eut apporté les confitures et les épices (le

dessert et les vins de liqueur), des jongleurs se présentèrent, et jouèrent, devant la cour, une sottie merveilleuse, dont nous ne pouvons guères indiquer que le sujet. Elle s'appeloit l'Amour aux Enfers.

« L'Amour avoit été chassé du ciel. Cybèle ne lui pardonnoit pas de l'avoir enflammée pour Atys, et Vénus même lui gardoit rancune, depuis le triomphe de Psyché. Elle conseilla à son fils, on ne sait si ce fut dans l'espoir d'être vengée, de faire un nouveau voyage aux Enfers. »

« Bien des dangers menacent le pauvre enfant, dans le ténébreux empire; mais Proserpine le protége. « Heureuse, lui dit-elle,

Heureuse enfin, je ne peulx t'en vouloir;
Royne, à toi seul je doibs trosne et puissance.
Jaçoit m'ha dointz espoulx si noir,
Il m'aime, et, dans seyz braz, plus me duict sien manoir
Que terre et cieulx, ez braz d'indifférence.

« L'Amour visite successivement les parques et les furies; il en reçoit un assez mauvais accueil. « Ah! je vois bien, s'écrie-t-il,

Que sont trop vieilles et trop laydes,
Por n'enraigier contre l'amour.

« Des cris plaintifs l'appellent dans les bosquets où gémissent les ombres infortunées des femmes, dont il a causé

le malheur. A peine en est-il aperçu, qu'elles se rassemblent, autour de lui, comme un essaim d'abeilles; elles sont furieuses; leurs beaux yeux lancent des étincelles.»

« Progné veut l'immoler avec le poignard qui déchira le flanc du jeune Itys; Procrys avec le javelot dont la perça le malheureux Céphale; Didon avec l'épée de son perfide: Scylla veut se servir des ciseaux qui coupèrent le cheveu fatal de Nysus; Myrrha du glaive sanglant de Cynire; Eriphyle, Atalante, Philomèle, Callirhoé, Dejanire, Euridice, toutes les victimes de l'amour et de la fatalité, se disputent, avec une joie cruelle, la gloire de fournir l'instrument de son supplice, ou d'inventer un tourment nouveau. »

« Cythérée, cependant, n'étoit pas sans remords. Elle entend les gémissements de son fils; elle accourt; elle demande grâce à ces amantes égarées; et, ne pouvant l'obtenir, elle verse des pleurs, en leur disant :

Que ce barbare amour, l'appuy de sien autel,
Amour, que tant veulent occire,
Amour, hélaz! n'est que trop immortel!

« Cette belle découverte interdit les ombres irritées; mais elles ne renoncent pas à la vengeance. Elles arrachent, sur les rives du Phlégéton, des joncs à feuilles aiguës et tranchantes, et se préparent à en frapper l'A-

mour, et même sa mère. Vénus, effrayée, le livre aux armes vengeresses de ses ennemies.»

« Mais alors l'Amour, élevant la voix, leur dit : Je puis terminer vos peines. Non loin de ces lieux, sont les flots glacés que, seuls, peuvent aborder les fortunés habitants de l'Olympe et de l'Élysée. Venez, sous mes divins auspices, puiser, dans les ondes du Léthé, l'entier oubli de mes bienfaits et de vos tourments, de mes rigueurs et de vos plaisirs. »

« Un morne silence succède à ces paroles. Mais Procrys, après avoir consulté l'assemblée, lui rend la liberté, en disant :

Non, non, divin amour, plustot briser teyz chaisnes
Que perdre, icy, nos tendres souvenirs.
Trop charmaz jusqu'à nos souspirs,
Pour que volions nous vengier de teyz peines,
Au prilx fatal d'oublier teyz playsirs !

A peine ce drame (*a*) étoit-il terminé, que l'on annonça la charmante étrangère. « Firent, leyz escuyers d'hon« neur, ainsy comme avoist dict le prince ; et, si tost que « parust l'adorable chanterre, fust ung cry, non suspect, « de surprinse et d'amour. Elle, que ne comptoit tou« chier au moment fortuné de s'entr'ugnir, de neuf, au « bel amy que tant avoit ploré, elle, qu'avoist désespéré « de le retreuver sur la terre, entra d'un air modeste et

« gracieulx ; et, sans lever sien doulx regard sur l'éblouis-
« sant appareil qui, le monarque, environnoit, droict au
« pied de son trosne alla, s'agenouillant. Sus, luy tendit
« la main le noble Corydon. Ainsy, tant et si bien, lui
« mesme il sçeut se maintenir, qu'eust on dict, le voyant,
« qu'ycelle oncques d'ycel n'avoist été cogneue.

« Pour qu'est de Rosalyre, ha ! n'avoist peu sentir ugne
« doulcette main que, tant de foys, pressa plus qu'amou-
« reusement la sienne, sanz allever seyz beaux yeulx vairs
« jusqu'à cestui qui la tendoist. Ne sçet, lors, se doibt
« s'eslancer au col de l'idole chérie, ne sçet se doibt
« tomber encore à seyz genouils, pour yceulx arrouser de
« seyz larmes bruslantes ; ainsin, ensemble, de liesse, d'es-
« moy, d'amour et de respect, d'espoyr à la fois et de
« crainte, de forces et de voix se sentit défaillir. Ce que
« voyant le prince énamouré, commanda le signal que
« feust, sur un sédile, et fasce à fasce luy, ceste belle posée,
« où, petiot à petiot, se remettant leyz sens, se vist en
« estat de se rendre aux dézirs croissants d'une cour, ne
« souspirant qu'après l'entendre.

« De prime abord, dict, en tartare, maints et maints
« tendres coupletons ; ainz craingnoit on qu'ung luth
« d'argent, où pourmenoit seyz doigts vermeils, n'eschap-
« past à seyz mains tremblantes. Emprès, de mesme, chan-
« ta-t-elle deux ou trois lays, en rime sclave ; et puis, s'in-

« terrompist par doloureux sanglots, dont nulz presents « témoings ne devinoient la source. Enfin, de plus en « plus se retenant le roy, voulust elle au cruel bailler « le coup de grace, et s'y va commençant en romane « françoise, que seul, léans, pouvoit ouïr :

Corydon, qu'az faict de la foy
Qu'au mien ton cœur avoit jurée?
Laz ! n'est donc soubvenyr en toy,
Soubz ugne togette empourprée?
Qu'az faict de teyz premiers serments?
Qu'az faict de ta flamme première,
Se voidz, estrange à mes torments,
Les plours qu'inondent ma paupière?

Grâce, seigneur, grâce au soulcy
D'une bergerotte insensée,
Se cuydois retreuver icy
Ung qu'est tousjours dans sa pensée!
N'est luy : trop cler m'en apperçoy,
L'auroy faict changier de vizaige...
Tiens! quand fuz Corydon, je croy...
Me revenoiz bien davantaige! etc.

(Ces stances sont insérées au premier recueil; nous ne les copierons pas en entier.)

La charmante trouveresse s'évanouit, en achevant sa chanson. Corydon, ému, se précipitoit à ses pieds, quand un regard de la reine de Scythie l'arrêta sur le trône.

Elle témoigna un tendre intérêt à Rosalyre, et la renvoya comblée de superbes présents.

Le lendemain... Corydon cherchoit en vain sa bergère dans les chaumières ou les palais de Nymphée.

Ernelinde ne savoit pas la langue romane; mais ses yeux devinoient celle de l'amour. Elle avoit surpris un regard; et Rosalyre étoit la victime de sa jalouse passion.

Le bon roi des Scythes en pensa mourir. Ernelinde en mourut réellement. Ses obsèques furent magnifiques. Corydon, las de la royauté, comme il l'avoit été de son marquisat, trouva facilement un successeur, dont la générosité ne lui laissa manquer d'or ni de diamants.

Mais, que sont les richesses pour un cœur bien épris? Corydon parcourut le monde en cherchant Rosalyre; il revint, désespéré, au manoir hospitalier qui avoit accueilli son heureuse enfance. Hélas! le manoir étoit détruit; le château même d'Archibald ne présentoit que des ruines. Il soupira, en revoyant la prairie où il cueilloit des fleurs pour Rosalyre; il soupira, en retrouvant l'ormeau sur lequel il avoit gravé le nom de Rosalyre; il soupira, en se mirant dans la fontaine qui avoit si souvent répété les jolis traits de Rosalyre. Mais, que devint-il? quand il aperçut, près d'un ermitage, dans une grotte, sanctifiée quelques fois par les prières du bon ermite, une pierre où il put lire ces mots:

Reviens, amy, qu'appelle, en vayn,
Ta languissante colombelle!
Reviens : n'y seray plus demain.
Reviens, amy qu'appelle en vayn!
Ceste qu'en toy mit son destin,
Te voye, ou nòn, mourra fidèle.
Reviens, amy, qu'appelle, en vayn,
Ta languissante colombelle!

Ces vers sont faits par Rosalyre; ils sont tracés de sa main; mais depuis quand? et le triste sort qu'ils annoncent, n'a-t-il pas, pour toujours, enlevé à la terre la douce créature que le ciel, sans doute, a trouvée trop parfaite pour l'y laisser. Corydon, dans l'excès de sa douleur, perd l'usage de ses sens.

Enfin, il revient à la vie. Une larme brûlante est tombée sur sa joue. Il cherche à rappeler ses souvenirs. Près de lui, l'ermite, agenouillé sur une pierre couverte de mousse, lui parle avec onction, l'encourage, le console, et l'engage à lui dévoiler toute sa pensée. Ce bon ermite possède un cœur sensible; il tremble, en écoutant la confession de Corydon.

Mais lorsque Corydon lui dépeint ses longues souffrances, sa douleur, son désespoir, son amour, cet amour immortel, qui veut, et sans délai, aller rejoindre, dans un monde meilleur, l'immortel amour de Rosalyre: « Eussiez veu pasleur de mort ombroyer le vizaige de

« l'ermite; son âme, par souspirs inégaulx, s'exhaler en « paroles entrecoupées; une même soubvenance l'allan- « guir, tout ainsi que Corydon; et, à la parfin, sanz y « davantaige résister, tomber aux pieds de cil dont Rosa- « lyre estoit, à tousjours, unique soubveraine. Ce dict « ermite estoit Rosalyre elle mesme; et cy est le merveil- « leux, que n'obstant barbe espoisse et cheveulx trom- « peurs, Corydon devina, soubz la bure, ung cœur qui « battoit quand et quand le sien.

« Ores, furent Corydon et Rosalyre espoulz, treuve- « rent heur et félicité au dezert, tout ainsy comme dict « avoist la Bohémienne de Trébizonde, achaptèrent « manoirs d'Archibald défunct, et bastirent Chastel d'A- « mour. » (*b*)

Mais qui peut s'assurer d'un bonheur durable? Corydon et Rosalyre étoient adorés de leurs vassaux; ils se sacrifièrent pour eux. Un jour, un jour affreux, semblable à celui qui retenoit Clotilde et Rocca aux ruines du Chastel d'Amour, et mille fois plus terrible, les jeunes époux se hasardèrent, dans la plus frèle des barques, sur le Rhône débordé. Ils parvinrent à sauver des infortunés; mais la barque s'engloutit, et, avec elle, périt le couple charmant. On les retrouva deux jours après. Ils se tenoient embrassés. Un même tombeau reçut leur dépouille mortelle.

« Cy est lame soubz quoy gissent ils, » dict le concierge, en terminant son récit ; « guerre qui menaceoit « France de se dissouldre, point n'espargna Chastel d'A- « mour. Valeur altière, icy, vint entasser comblements « et ruines ; et jeulx et playzirs plus n'y doibvent azyle « reprendre. Ainz, tamz s'esvole, et dolour trop cuisante « s'amortist. Lors, povrets, revinmes nous à ces lieux, et « dismes patenostres sur tombeau que n'avions peu dé- « fendre. Laz ! se n'en puis mettre en oubly la poignante « blessure, pourtant ay croyance que sont esbanoyéz « fins cœurs cy enfouis, quand oyent gémir pucellette au « doulz parler, espandissant pleurs brillants comme fines « perles, à la remembrance de leurs amours. Toutes fois, « jeunes filles, ne fault Bohêmiennes escouter. »

NOTES

Sur le Roman

Du Chastel d'Amour.

(*a*) Le drame de l'Amour aux enfers n'est point de Clotilde, mais d'Amélie de Montendre, trouveresse lyonnaise qui avoit donné des leçons à Justine de Lévis, bisayeule de Clotilde. Clotilde, en l'insérant dans sa pastorale du Chastel d'Amour, l'a sauvé de l'oubli, et le peu de vers que nous en citons fait regretter ce qui s'est perdu. Il paroît qu'Amélie de Montendre a souvent écrit en italien; mais qu'indignée des larcins commis par les *Geais italiens* sur les écrivains françois, elle avoit, par quelques écrits piquants, déterminé ses contemporains à cultiver leur langue naissante. On doit à ses conseils les vers de Justine de Lévis, et aux bons avis comme à l'exemple de cette trouveresse, les poésies de Clotilde. M. de Surville disoit en parlant du drame de l'Amour aux enfers :

« C'est le modèle le plus ancien que nous connoissions du genre « charmant de l'*Oracle* et *des Grâces*. Si Clotilde l'a surpassée (Amélie) « éminemment en vers; si Louise Labé, dite la belle Cordière (M. de « Surville la nomme Louise Charly *), l'a pour le moins égalée en « prose, dans sa petite comédie de la Folie et l'Amour; si Louisa « Thiébault, entremêlant les deux manières, a spécialement frayé « cette route nouvelle à l'ingénieux M. de Sainte-Foix, certes, ni les « unes, ni les autres, n'éclipsèrent Montendre, qu'après s'être embellies « de ses propres attraits. »

(*b*) Nous avons passé sous silence les aventures de Rosalyre. Dans le roman de Clotilde, elle les racontoit à Corydon, au milieu d'une fête

* Véritable nom du père de cette muse du seizième siècle, dont Labé n'étoit que le surnom. Son mari s'appeloit Ennemond Perrin.

6

donnée au Chastel d'Amour ; mais il n'en reste que des phrases presque sans suite et sans liaison. On y voyoit, cependant, que la dame Châtelaine s'étoit mise à la recherche de son époux, et qu'elle avoit emmené dans ses voyages la gémissante Rosalyre, à qui je ne sais quoi disoit qu'elle retrouveroit un jour son amant. De Constantinople, où elle avoit porté ses pas, elle se rendit chez les Scythes, puis à la cour de Nymphée. Elle avoit charmé les grands de Scythie, et reconnu son amant ; elle avoit deviné ce qui se passoit dans son ame, et elle espéroit encore le bonheur, lorsque, dans la nuit, les satellites d'Ernelinde l'enlevèrent et la vendirent au chef des Eunuques du Soudan de Samarkande. On ne sait comment elle s'échappa, ni comment, suivant le cours du Phase, traversant la mer Caspienne, devenue guerrière en Georgie et reine chez les Tartares du Kouban, elle revint de ces contrées lointaines aux lieux où la retrouva Corydon, sous le déguisement d'un ermite. Son récit étoit éminemment dramatique ; Clotilde y avoit mis tout son talent, et l'avoit semé de morceaux de poésies dont il ne reste que des débris. Les triolets imprimés au premier recueil et qui commencent ainsi :

Tant au loing du roy de mon cœur
C'est trop long-temps languir seulette, etc.,

exprimoient la douleur de Rosalyre séparée de son amant. M. de Vanderbourg a vu, dans le manuscrit primitif, un couplet de cette jolie pièce, qu'il lui a été, dit-il, impossible d'entendre. Nous sommes plus heureux, et nous pouvons ajouter ce couplet à ceux qu'il a publiés. Le voici :

Quand je voys seyz beaulx yeulx s'ouvrir,
Tout rist aux miens dans la nature.
De feulx d'amour me sens mourir,
Quand je voys seyz beaulx yeulx s'ouvrir.
Par doulx baysers vouldroys couvrir
Chascun deyz lys de sa figure !
Quand je voys seyz beaulx yeulx s'ouvrir,
Tout rist aux miens dans la nature.

QUATRIÈME CHANT

du Poëme

De la Nature et de l'Univers.

Nous apprenons par les notes qui nous sont parvenues que Clotilde étoit née en 1400. Le recueil, publié par M. de Vanderbourg, la fait naître vers 1405. Nous ne possédons aucun document assez certain pour dissiper les doutes sur ces dates; si, cependant, nous osions avoir un avis, nous pencherions pour l'année 1400. Clotilde s'est mariée en 1421 : elle auroit eu, à cette époque, vingt ans, et non quinze à seize, au plus, que lui assigneroit M. de Vanderbourg : et, quoique l'on dise qu'à douze ans, elle faisoit déjà des vers étincelants de poésie (expression de M. de Surville), nous pensons qu'elle étoit alors trop jeune pour avoir donné à quelques morceaux, que l'on attribue à cette époque de sa vie, l'expression passionnée que son âme ardente pressentoit sans doute, mais que la pudeur et l'innocence lui interdisoient de déployer. A vingt ans, au contraire, tout se classe et s'explique. Elle n'avoit que dix-sept ans lorsqu'elle commença deux poëmes. « Le premier étoit une épopée, en quinze chants, intitulée *La « Phélyppeïde*. Philippe-Auguste en est le héros ; la guerre en- « tre la France et l'Angleterre, déclarée en faveur du jeune Ar- « thur, neveu du roi Jean-sans-Terre, et légitime héritier du « trône d'Albion, en forme le sujet, et la bataille de Bouvines le « dénouement. L'autre poëme, intitulé *De la Nature et de l'Uni- « vers*, est philosophique et didactique. L'énergie de Lucrèce, « la naïveté d'Héloïse et le coloris de Virgile, caractérisent à la

« fois, malgré de nombreuses traces de barbarie, les sept chants « dont il est composé. Dans le quatrième chant, qui fut écrit, à ce « qu'il paroît, pour servir d'éclaircissement aux machines de son « épopée de la Phélyppeïde, elle s'élève aux plus audacieuses « conceptions de l'astronomie, et décrit, avec les plus chaudes « couleurs, sa magnifique hypothèse sur le système de la créa- « tion. » (Ces lignes guillemettées sont de M. de Surville.)

Nous n'en avons retrouvé qu'un fragment.













QUATRIÈME CHANT

du Poëme

De la Nature et de l'Univers.

Que sçavent leyz humains, que m'ont apprins leyz saiges,
Ung moment apparus sur l'oceyan deyz aiges,
Deyz loiz par qui se meult l'œubvre deyz six grands jours?
Sommes-nous donc réduicts à l'ignorer toujours?

Vers 5. Je sais trop que plusieurs d'entr'eux...

6. Mais qui,... osa déchirer...

11. Essayèrent de pénétrer...

12. ...ont-ils connu les limites?

13. A peine, actuellement, croit-on en avoir fait le tour.

15. ...après toi,

18. ...renferme,

19 *et* 20. ...le droit d'en faire converger l'orbite autour d'eux.

25. ... plus éloignés dans ce fluide bleuâtre,

26. Que l'on nommoit jadis le néant.

27. N'ont-ils pas des titres suffisans...

28. ...à Cérès (la Terre)... un si puissant auxiliaire?

Sçay trop que maints d'iceulx leivent ung coing du voyle;
Mais quel, de l'univers oza scindre la toyle?
Quoy qu'en pense l'erreur, je l'advance à regrest,
Jusqu'icy la nature ha gardé son secrest...
Vaynement Archytas, Thalès, Apollodore,
Tant d'aultres, plus reicents, du maistre que j'implore
Tentèrent pénétrer leyz adorables fins;
De leur demeure, hélaz, ont-ils sçeu leyz confins?
Ore, à peyne en croit on la route consommée.

Non, je ne croiray point, orguilloux Ptolémée,
Que l'atosme fangeux, où rampons emprèz toy,
Soyt le centre d'ung tout, plus estrangier por moy
Que por l'astre esclatant dont tu fays ton esclave.
Et, combien d'aultres corps, que ton système enclave,
Mieulx que la Terre, enfin, peuvent-ils s'arroger
Droict d'en faire, entour d'eulx, l'orbite converger?
Ton vaste Jupiter, et ton loingtain Saturne
Dont sept globules nayns traynent le char nocturne;
Ta Vénus elle-mesme, aux regards enflammez;
Et ceulx là, non cogneus, moins encor dénommez,
Nageant, plus à l'escàrt, dans ce perse fluide
Qu'apella-l-on, jadiz, le neyant ou le vuide;
N'ont-ils tiltres bastans, de force et de grosseur,
Pour ravir à Cérès tel puyssant vavasseur?

Vers 29. ... ils n'ont pas plus que la terre...

30. ... ils sont aussi...

31. Et, sans doute, ils parcourent par milliers...

34. ... je m'écarte trop du but que je...

35. Mais pourquoi ne pas anticiper sur l'avenir?

36. Pourquoi n'oserois-je...

37. Les nuages répandus...

39. ... fermé aux Grecs ainsi qu'aux Romains,

45. ... du séjour de l'oubli,

47. Trouve au sein... qu'il aura...

49. ... cette immense...

50. Ce sera assez pour moi...

52. Préparent l'œil à suivre...

Va ! plus n'ont que Cérès si pompeulx privileige,
Du flambeau, qui nous luict, sont aussi le corteige :
Et, sans doubte, à milliers, vont croyzant leyz déserts
Que dispute à la nuict cet œil de l'univers.

Maiz... luy seul, danz le calme, est-ce donc qu'il repose?
Ah ! trop vay divaguant du but que me porpose.
Sur leyz aisles deyz tamz pourquoy n'anticiper?
Et d'où vient n'oseroye, à mes yeulx, dissiper
Nuaiges, espandus sur la foule vulguere?
C'est l'instant de mieulx voir; jour ne tardera guère
Où le Ciel, aux Grégeois, cloz ainsy qu'aux Romains,
François, yra s'oubvrant soubz vos savantes mains.
Il naistra, parmy vous, l'intrépide génie
Qui, des mondes créés démonstrant l'harmonie,
Aux mobiles accords doit tout assujetir.
Digne organe deyz loiz que j'osay pressentir,
Qu'affranchy deyz liens du séjour lethifère,
Son esprit glorieulx, volant de sphère en sphère,
Treuve, ez seyn du Trèz-Hault, qu'aura tant honoré,
Ce repoz absolu, dans l'espace ignoré !
Sans frayer, à seyz pas, telle immense carrière,
Prou sera-ce por moy, qu'entrouvrant la barrière,
Je luy monstre la voye, et que mes jeulx d'enfants,
L'œil, presparent, à suyr seyz coursiers tryomphants !

Vers 56. ... qui partage ses flammes

59. Au milieu, dirai-je enfin...

60. Où le glaive...

61. ... se distingue

62. Mais, par portions diverses, tantôt vive, tantôt...

63. Par ses périodes indéterminées...

64. Décèle un globe supérieur aux...

65 *et* 66. Centre de la constellation d'Orion... ; il l'est aussi de tous les feux qu'atteignent...

67. ... s'il ne luit par lui-même...

70. De rayons bien qu'éloignés...

72. Il suit une route connue...

Au centre deyz soleils qu'estoyles on dénomme,
(J'entends ceulx là, sans plus, qu'apperçoit œil de l'homme,
Ore, à peyne, en voyt-il la cent millième part;)
Loing du foible soleil qui seyz flames despart,
Tant aux corps inégaulx deyz tornantes planètes,
Qu'aux flancs impétueulx des bruslantes comètes,
Enmy, diray-je enfin, la région deyz cieulx,
Où glaifve d'Oryon estincelle à nos yeulx,
Ugne estrange lueur, en tout tamz, se discerne;
Ainz, à segments divers, ores vive, ores terne,
Par deyz phazes confuz, son immense contour
Décèle ung globe, roy deyz globes d'alentour.
Centre de l'Oryon dont leyz clartéz le ceignent,
Ne l'est moins de tous feulx que nos regards atteignent;
Et s'il ne luict par soy, qu'en a-t-il donc besoing,
Quand tous, de l'esclayrer, se disputent le soing?
Le brillant Syrius, le blond Phæbus luy-mesme,
De rayz, bien que loingtainz, frappent le diadesme
Soubz lequel, à pas lents, sans oncques s'arrester,
Il suyt ung fil cogneu dans leyz chamz de l'Éther;
Chaque estoyle y respond, telle en soyt la distance.

Mais de ce corps géant qui dira la substance?
Chef superbe, et soustien de nostre firmament,
Qu'est son roc vif, si non qu'opale et diamant;

Vers 77. ... un duvet...

78. Aux sources qu'il en jaillit...

83. ... eh, peut-être que l'or...

93. Quoique l'affreuse mort...

94. Cependant...

97. ... comparant leur demeure au point que nous habitons...

100. Ils n'ont rien à redouter...

Sa terre, qu'un dumet de lys, d'ambre et de roze?
Aux sources qu'en jaillit, à l'onde qui l'arroze,
Quels perlets, quels saphyrs peuvent se comparer?
Quels doulx parfums à l'air qu'on y doit respirer?
Quels myrthes, orangers, aux bois qui le couronnent?
Quels fluydes crystaulx aux mers qui l'environnent?
Quels métaulx?... maiz que dis-je? eh! possible que l'or
Por germer en seyz flancs, trop vil seroit encor.

C'est là, qu'au gré du Roy des sphères infinies,
Veille, sur nos destins, ung peuple de génies.
Non de ces immortels, non de ces purs esprits
Qu'aux yeulx seuls de la foy peignent leyz saints escripts:
Quels abysmes sanz fond, divines créatures,
Séparent de ceulx-ci vos sublimes natures!
Bien plus prez deyz humains qu'ils ne le sont de vouz,
Ugne fin, tour à tour, leyz attend comme nouz,
Jaçoit qu'affreuze mort n'y tiègne son empire.
Ainz, plus tost ou plus tard, de quiconque y respire
Leyz jours, soubz froids pavots, en veynes respanduz,
Aux portes du neyant s'arrestent, suspenduz.
Du reste, à cestuy point comparant leur demeure,
Cent de nos siècles pleins, por eulx, ne sont qu'ugne heure,
Le siècle ugne minute, et l'année ung instant.
Rien n'ont à redoubter, ni du sort inconstant,

Vers 102. Jamais ne siffla...

103. ... émus par aucune crainte, ils n'éprouvent de désirs

104. Qu'autant qu'il leur en faut pour, au mieux...

105. ... l'intelligence de l'ange,

106. Et sans nous, le bonheur...

107. ... que pouvons-nous, réellement,

111. ... est chargé de veiller sur les divisions,

112. Des millions de corps épars...

114 *et* 115. ... les terres éclairées par les astres sans nombre...

116. Par eux, tel peuple domine ici bas...

118. Ou tombant sous son poids, se divise...

119. Mais, on vit...

123. Et se diviser entr'eux, quand ils devroient...

Ni deyz nombreux fléaux qui ravagent la terre ;
Onc ne siffla contre eulx noir daimon de la guerre ;
Ne sont par crainte esmeuz, voire en proye aux dézirs,
Qu'il ne fault pour, au mielx, savourer leyz playzirs ;
Brief, de l'homme ont leyz sens, l'intellecte de l'ange,
Et l'heur mesme, sanz nous, y seroit sanz meslange.

Quoy ! sanz nous, dira-t-on? Que pouvons, en effect,
Sur ung estre, en tout poinct, si grand et si parfaict?
Ha ! rien est-il parfaict qu'en l'azyle céleste ?
Oui, certe, à ces humains nostre essence est funeste.
Chascung d'eulx est commis à veiller sur leyz partz
Des millions de corps, dans leur grand'sphère espartz ;
Chascung tient, à luy seul, le fil des destinées
De tout peuple, habitant terres illuminées
Des astres innombrés dont leur globe est le cœur.
Par eulx, tel règne icy, tel, par eulx, est vainqueur,
Ou bien cède à son tour, ou reprend advantaige,
Ou cheyant soubz son poids, en divers se partaige.
Ainz, on vist, trop soubvent, ces dieulx des nations,
De leur auguste appuy, flatter nos passions ;
Deyz mortels, au prilx d'eulx, insectes effémères,
Espouser leyz desbatz, caresser leyz chymères,
Et s'entr'eulx diviser, quand debvroient nous ugnir.

Vers 124. Mais l'Éternel, alors, appelle...

126. Qui ont la direction suprême de leurs états.

(Les vers suivants sont perdus; la brillante imagination de Clotilde eût donné, sans doute, aux fils de l'Ether, les formes élégantes et l'éclat qui les devoient faire paroître autant au dessus de ses premiers génies, que ceux-ci au dessus des humains.)

127. ... tout est lié...

128. ... qui, dans nos lunes (nos planètes)...

129. ... éclos, né, créé;...

130. Où se mêle l'azur des lambris divins,

131. ... que je découvre la première,

133. Cent mille, inégaux en pesanteur...

134. ... autour de...

136 *et* 137. ... que les invincibles lois du moteur primitif enchaînent à leurs orbites.

138. Par dixaines à la fois, de même...

139. De cent globes plus grands...

141. ... dont un pouvoir inconnu

142 *et* 143. Oblige leurs grands disques à se mouvoir sur un seul cercle, et à décrire un même cours sans jamais s'atteindre.

144. ... ils ont...

Mais sitost, l'esternel mande, pour leyz pugnir,
D'aultres fils de l'Éther, haultes intelligences,
Qui, des estats d'iceulx, ont suprêmes régences....
....

....
Ainsy tout est loyé, tout s'en suyt et s'ordonne ;
Depuis l'estre sanz nom, qu'en nos lunes bourdonne,
Jusqu'à l'archange, escloz soubz l'oryzon si pur,
Où, deyz lambryz divins, va s'immisçant l'azur.

Or donc, ce beau séjour, première que descœubvre,
De la création fut loing d'estre chief-d'œubvre.
Cent mille, en poids disparz, mais en forme pareils,
Roulent, de mesme, entour mille énormes soleils,
Qui, dans leur cours esgal, séparément entraisnent
Et mondes, et foyers, qu'à leurs orbes enchaisnent
Du moteur primitif leyz invincibles lois :
Tels, ces mille soleils, par dizains à la fois,
De cent globes majeurs leyz orbites parcourent ;
Tandis que, de ceulx-ci, leyz dix cercles entourent
Dix astres plus centraulx, dont incogneu pouvoir
Faict, sur ung cercle seul, grands disques se mouvoir,
Descrire ung mesme cours, et sans oncques s'atteindre...
Maiz, laz! ont commencé ; le tamz doibt leyz esteindre !

Vers 145. ... loin par delà les lieux d'où...

147. ... Si elle n'est inspirée par ta voix.

150. ... se répandent...

151. Où des anneaux radieux...

158. ... au milieu de sa gloire...

161. ... où nageoient...

163. Alors, sur la portion (quint) choisie des...

167. ... aux soins...

Enfin, loing par dela qu'ils lancent deyz rayons,
(Dieu, pardonne! Hé! qu'attend de seyz foibles crayons
Ugne Muse, à ta voix se ne marche inspirée?)
S'ouvrent leyz chamz voysins du superbe empyrée;
Ce centre du grand tout, ce ciel deyz cieulx errants,
Où deyz sources du beau s'espandent leyz torrents;
Où qu'anneaulx radieulx, par milliards de zônes,
Se croizent, en tout sens, sur le trosne des trosnes;
Immuable oryzon, gloire à triple unité,
Du marche-pied, sans pair, de la divinité.

Sur ce trosne, Orient de la clarté première,
Qu'inonde, avant le tamz, ugne mer de lumière,
L'Éternel, à nos yeulx dévoilé par la foy,
Plasnoit enmy sa gloire et reposoit en soy :
Quand, fidèle aux décrests de sa toute-puissance,
Il dict : et du neyant, soubdain, tout prist naissance.
L'espace, où que nageoient tant de germes divers,
Sentist, au seyn deyz nuicts, esclore l'univers.
Lors, sur le quint choisy deyz globes qu'il recèle,
Du foyer créateur jaillist vifve esteincelle;
Et soleils esclatants, aussitost qu'alluméz,
Toujours bruslants, despuiz, sans estre consuméz,
Confiéz, par Dieu mesme, ez soins d'esprits sublimes,
Ministres esprouvéz de seyz ordres intimes,

Vers 169. Tous, placés au même rang que leur chef...

173. Ainsi que du centre incréé...

174. Jaillissent... les flots...

175. Ainsi, dans les lieux où finit la sphère immense des sphères,

177. ...ombragés,

178. ...où tombèrent...

181. ...que lancent les...

182. Auprès de ceux blafards, aigus...

183. Dont... de tous les points de leur foyer obscur,

184. ...sans éclairer, la flamme...

185. Et dont la source... ne doit jamais tarir?

187. Il y existe... comme aux champs...

188. Mais, comme en ces bas lieux...

192. ... aux éternelles ténèbres

Tous, au rang de leur chief, guide immatériel,
S'advancent, rayonnants, dans leyz plaines du Ciel;
Noyant, de leur esclat, leyz millions de mondes
Qu'ont, du maistre commun, peuplez leyz mains fécondes.

Sy qu'ez centre increé de l'immortel séjour,
Saillent, éblouissants, flots deyz sources du jour;
De mesme, où que finit deyz sphères sphère immense,
De l'éternelle nuict le reigne affreulx commence.
Transparente est la nuict dont sommes ombroyéz
Près du noir océyan où cheûrent, foudroyéz,
En deyz gouffres, sans fond, d'horreur et de supplices,
De l'antique Dragon leyz forcenéz complices.
Que sont leyz feulx follets qu'éjaillissent volcans
Au prilx d'yceulx, blafards, aguiséz, suffoquants,
Dont orbes du chaos, ez tous poincts de leur âtre,
Vomyssent, n'esclayrant, flamme espaisse et jaunâtre,
Et dont, oncques, tarir ne doibt l'essour fatal?
Car, bien qu'icy la mort plasne, en son air natal,
Y sont globes nombreux, comme ez chamz de la vie.
Mais, sy qu'en ces bas lieux l'espérance est ravie,
Nulle progression, nul ordre, nulz accords,
N'entretiegnent en paix tant d'effroyables corps.
De sinistres lueurs frappent d'esclats funèbres
Leurs hostes, condamnéz aux perennes ténèbres,

Vers 195. On dit, et pour croire à Toustaing... (voyageur qui, selon M. de Surville, parcourut l'Océan indien un demi-siècle avant Vasco de Gama.)

196. ...que les Alains me le permettent. (On sait que Clotilde étoit en guerre ouverte avec Alain Chartier et Alain de Lille. Quelques rondeaux qu'elle écrivit contre l'un d'eux ont été publiés.)

197. ...qui regarde...

199. ...où les voûtes éthérées

200. ...des routes étoilées.

201. Où d'un vide éloigné...

208. ...et quant à la grandeur...

211. Si ce phénomène existe, qu'est-il donc en effet?

212, 213 *et* 214. N'est-ce pas un affreux contraste de celui, qu'au rapport des Grecs, le fils d'Alcmène ou le beau Memnon firent écouler des mamelles... (La voie Lactée.)

S'effroyant à l'envy, par leyz monstres hydeux,
Qui, sans cesse, en fureur, vont sifflant entour d'eux.

On dict (et, pour bailler à Toustaing ma fiance,
N'attends vueillent Alains et leur toute science,)
Qu'en cette part du ciel, aspectant leyz climatz
Où luict, quand le perdons, le vainqueur deyz frimatz,
Il est ung long espace, où voultes éthérées
Semblent fuyr, horz deyz plans deyz routes sydérées;
Où, d'ung vuyde escarté, leyz déserts, sans splendeur,
Creusent du firmament la vaste profondeur.
Là, trois nuaiges noirs, taches indélébiles,
Offrent, mesme en la nuict, leurs masses immobiles;
Et, bravant de Phœbus leyz traicts leyz plus ardents,
De tout astre loingtain flottent indépendants.
Flottent, dis-je, il n'est rien de fixe en la nature;
Je le repète encor... et quant à la stature,
Si rien n'est long ni brief près de l'éternité,
Rien de moindre ou majeur n'est dans l'infinité.

S'il existe, en effect, qu'est donc ce phœnomène?
N'est-ce ung contraste affreulx de cil que fils d'Alcmène
Fist, au rapport deyz Gregs, ou bien le beau Memnon,
Ez mammes s'escouler d'Aurore, ou de Junon?
Ah! loing, loing pour ung tamz, doulz resves de la Grèce,

Vers 223. ... le chien de Procris (la Canicule)...

224. ... aux antres du Nord,

225. Diviser en deux portions...

226. Laissant une clarté éloignée qui entoure par masses,

229. Qui me cachent, ailleurs...

232. Également, si je vois...

233. Que l'absence de ces feux...

234. Je dirois que ce sont...

237. ... aux débordements...

Voudroyt mon Apollon, sur leyz pas de Lucrèce,
Au palais d'Uranie, où vous l'avez surpris,
Soubz vos riches couleurs dont fut toujours épris,
Transférer d'Hélicon le riant labyrinthe :
Ainz, à tous n'est permis d'aborder à Corynthe.

Ouy, lorsque j'aperçoy ceste immense blancheur,
Sans cesse esgale en forme, en esclat, en fraischeur,
Soyt que chien de Procris viègne tarir nos sources,
Soyt qu'eschappe l'hyver aux antres deyz deulx ourses,
De l'éther, en deux partz, scindre leyz régions,
Laissant, arrière, feu qu'enceinct par légions
Leyz plans, si nuds au prilz, de nos rares estoiles;
M'est adviz, qu'en ce lieu, sont déchiréz leyz voiles
Qu'ailleurs me vont célant le séjour fortuné,
Promiz à l'homme ingrat, mesme avant qu'il fust né,
Où l'œil, onc, deyz soleils ne comptera le nombre.

A l'esgard, si voyoie ugne atmosphère sombre,
Que l'absence d'yceulx tend de crespes si noirs,
Diroys que sont fragments de ténébreulx manoirs,
De ceyz plages de mort, de ceyz mouvants abymes,
Où que, d'ung fol orgueil, rugissent leyz victimes;
Qu'opposent aux desbords d'ugne mer de tourments,
Blasphêmes enraigés, furieux grincements;

Vers 241. ... où désormais enfin...

Où le remord vengeur poursuit, de gouffre en gouffre,
Soubz deyz rocs embrayzés, soubz deyz torrents de soufre;
Où le temps n'ha point d'aile, où qu'enfin, déshormaiz,
Leyz meschants seront seuls, et n'aimeront jamaiz.

DESCRIPTION D'UN ORAGE.

Vers 2. Au milieu des cieux que...
3. ... nous les voyons bientôt.

7. ... de cris éclatants...

9. Tandis que les mers..., les sombres feuillages,
10. ... s'entre répondant...

DESCRIPTION D'UN ORAGE.

Extrait du premier Chant du Poëme de la Nature et de l'Univers.

........................Et plus soubvent encore,
Parmy cieulx que Phœbus brusle autant qu'il décore,
D'immenses amas d'eau s'enflent : tost leyz veyons,
En crespes de vapeurs dévorer seyz rayons :
Et l'abysme, entre tamz, vague à vague, en tourmente,
S'esmouvoir, se gonfler, se combattre, escumante.
Lors, dé crys fragoreulx tous monts de résonner :
D'ugne subite horreur tous bois de frissonner :
Sy, que mers en courroulx, rochiers, sombres ramures,
Triplent, s'entr'épondant, leurs sinistres murmures.
Soubz ung air espaissi, méphytique et soufreulx,
Des Typhons déchaisnés le sifflement affreulx,
En bruict sourd et loingtain, se prolonge; et la poudre
S'élève en tourbillons, jusqu'ez flancs où la foudre

Vers 20. ... les lits profonds et étroits,

30. Ou les monts Pyrénées...

32. ... comme nous des tempêtes,

Fermente, mugissant. Tout à coup appayzé
Le vent cesse : l'éther fond soubdain, embrayzé,
Se dissoult en torrents, et de rapides ondes
Razant costeaulx vineulx, noyant plaines fécondes,
Engorge leyz ravins, et grossit de seyz flots
Fleuves dont vont, croissants, litz profonds et goulotz.
A coups précipités, l'esclair luict : du tonnerre,
Jà, d'échos en échos, le fracas sur la terre
A retenti. La mort plasne au seyn de la nuyct.
L'animal, esperdu, loin des antres s'enfuict.
Et le remord vengeur, qui de l'enfer s'eslance,
Gronde au cuer des mortels, ou redouble, en silence,
Le dueil de l'univers consterné!... vain effroy!
L'Eternel qui pugnit en père, et non en roy,
De foudres, en esclats, qu'ont deschiré leyz nues,
Frappe en traicts flamboyants, ou les Alpes chenues,
Ou Pyrènes altiers, ou cismes du mont d'Or;
Puis, escharpant leyz cieulx d'ung arc septicolor,
Dans l'oubli deyz forfaicts, sy que nous deyz tempestes,
Faict luyre ung doulx soleil sur nos coupables testes.

NEUVIÈME CHANT

du Poëme

De la Phelyppéide.

Ce morceau n'est qu'une partie du neuvième chant : le reste ne nous est point parvenu. Le sujet du poëme n'est pas parfaitement connu, mais il devoit être assez analogue à celui du bel ouvrage de l'estimable M. Parseval. Philippe-Auguste en étoit probablement le héros, la bataille de Bouvines le dénouement, et la défense du jeune Arthur, neveu de Richard-cœur-de-Lion, héritier présomptif du trône d'Albion, assassiné par Jean-sans-Terre, l'action principale; mais ces données sont fort incertaines. Dans le neuvième chant, Lygdamir, que Clotilde fait descendre des Mérovingiens, raconte à Philippe-Auguste le désastre de l'Atlantide, et les prodiges qui l'ont préservé, dans la destruction totale du royaume de ses ancêtres. Avant cette époque, il avoit fait un voyage en France, et, n'y trouvant pas le roi, qui combattoit alors en Palestine, il s'étoit rendu en Pologne, que dévoroit la guerre civile. Lygdamir avoit tué un usurpateur, et replacé sur le trône le souverain légitime. Mais il avoit sauvé la fille de l'usurpateur, la princesse Artémise, et il en étoit devenu amoureux. Il l'avoit laissée en France, à l'époque de son retour dans l'Atlantide, parce que les lois de cette contrée lui défendoient de s'allier à une princesse qui ne fût pas du sang royal des Atlantes (*Voyez* à la fin du poëme, les notes de M. de Surville).

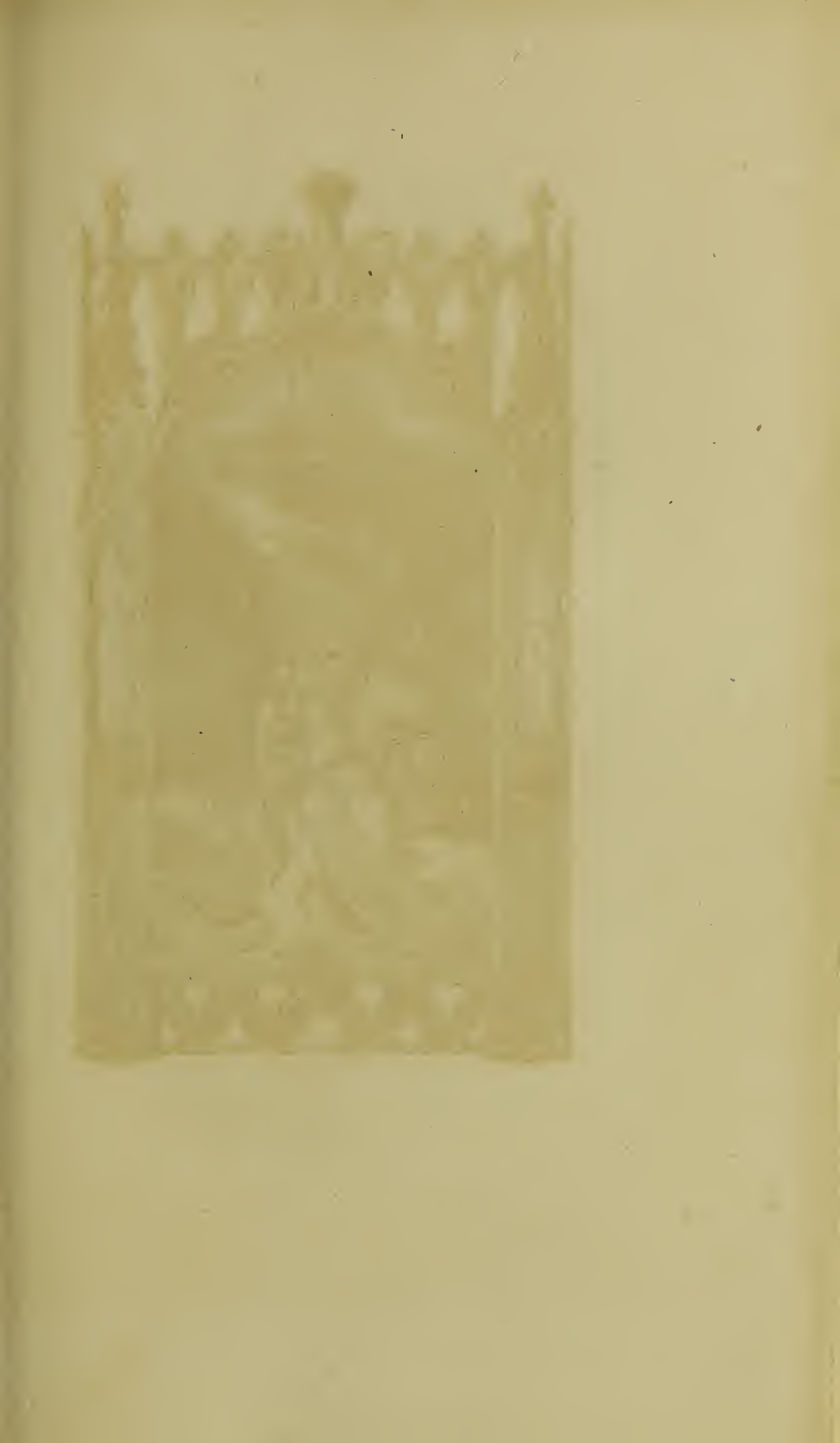
FRAGMENT DU NEUVIÈME CHANT DE LA PHELYPPÉIDE.

Vers 1. ... concourir...

3 *et* 4. ... que jamais l'éclat de leur couronne n'en put répartir, entre les vingt-quatre rois...













FRAGMENT

du 9e Chant

De la Phelyppéide.

Tout sembloit, hors ung point, concourre à mon bonheur.
Deyz bords européans, me suibvoit plus d'honneur
Qu'à ceyz vingt-quatre roys, dont m'attendoit le trosne,
Onc, n'en put despartir l'esclat de leur couronne.

Vers 9. Un seul soin...

10. ... récompensât...

11. Dont elle avoit été...

14. Le mot *ocieux* est charmant, il est fâcheux que la langue ne l'ait pas conservé. *Ombrés d'ugne teincte d'ennuycts,* est aussi une expression délicieuse.

23. Qui divisoient, avant lui...

25. ... en un tableau...

26. Un tribut qui ne soit pas...

Je retrouvoye encor, plus que jamaiz heureulx,
Ugne mère adorée, ung père généreulx,
Pleins de santé, de gloyre et surtout de tendresse.
Maiz ores, loing de moy, languyssoit ma maistresse! (*a*)
Rien qu'ung soing m'occupoit; cettuy, seul, que nos loiz
Souffrissent que sa main compensast deyz exploitz,
Dont feust elle, d'abors, la victime première.

Jà, pluz n'alloist troublant importune lumière
Meyz doulx pensiers, ombrés d'ugne teincte d'ennuycts.
Sur mon lict ocieux, bientost crespe deyz nuycts
Me livroit, du repoz, au fidèle ministre.
Seyz pavots m'accabloient : quand, à clarté sinistre
D'ung jour, que, sans effroy, ne soustinrent meyz yeulx,
J'aperçeu le pluz grand de meyz royaulx ayeulx;
Le filz du prince, auteur de nostre auguste tige;
Le grand Théodebert, en qui tout feust prodige, (*b*)
Heur, vaillance, talens; et que cent vingt hyvers
Ont veu reigner, en paix, sur leyz peuples divers
Partissant, avant luy, l'Atlantide ignorée.
A sa mémoire, hélaz! jadis tant honorée,
Doibs-je payer, trop tard, en ung tabel précis,
Tribut, non étrangier à meyz tristes récits!

Soubz ce reigne immortel, unique en nos annales,

Vers 28. Dès que les haleines virginales de Thémis (la Justice)...

29. Eurent rendu la vie à ce qui détruisit la torche...

31. Les chefs-d'œuvre traduits...

33. Et dont nul n'égala...

34. Bientôt...

35. ... s'élança...

36. ... même des rochers...

43 *et* 44. Et l'on vit cent palais, pareils à ceux dont Créquy admire les...

(Les croisades avoient eu pour résultat de faire connoître à nos preux les beaux monuments de l'Asie. Quelques uns en rapportèrent le goût des arts et des sciences. Créquy avoit-il écrit quelque chose sur ce sujet?)

45. Mais qui attesta plus la...

46. De l'état qui lui dut...?

47. Ce sont ces vaisseaux...

49 *et* 50. Soit vers les lieux où le rang oblique des maisons solaires, brise l'arc... (l'Afrique, située sous le point ou l'équateur coupe l'écliptique.)

Dez qu'eurent de Thémis haleines virginales
Ravivé, qu'ammortit torche impure de Mars,
Ez tous lieulx s'alluma flambeau sacré deyz arts.
Chiefs d'œuvre, translatés de Grèce et d'Auzonie,
En ung languaige esclos deyz flancs de l'harmonie,
Et dont nuz esgala leyz célestes accords,
Brief, l'eurent enrischi deyz pluz rares thrésors.
Maint héros, respirant, saillist du tronc deyz arbres,
Deyz mines de l'arrhain, voire ez rochiers de marbres.
On vist, soubz leyz peinceaulx, s'animer leyz couleurs.
Leyz accents de la joye et le cri deyz douleurs,
Sur mesmes instrumens, encharmèrent oreilles.
Colonnes, aux palmiers en structure pareilles,
Soubz ceinctres, à la foiz, solides et légiers,
Parurent, eslevant jardins, temples, vergiers :
Et furent cent pallayz, pairs à cils dont admyre
Créquy, fragmens espars aux déserts de Palmyre.

Ainz, quoy pluz attesta colossale grandeur
De l'estat qu'à cettuy dut si haulte faveur?
Ce sont nefs, ez touts ports de l'empire, eslancées,
Soict, vers le pôle, enceinct de montagnes glacées;
Soict, où l'oblique rang des solaires maisons
Brise l'arc enflammé du cercle deyz seysons;
Soict, enfin, dans ceyz mers, libres sans doubte encore,

Vers 52. ... sous les climats qui touchent à l'aurore,

54. Prirent naissance, sous nos mains, en de noires forêts,

56. Les présents qu'à ses habitans fait une autre Pomone. (Il s'agit de l'Inde.)

59. Je viens chercher, loin des débris...

61. Ah ! qu'ils ignorent... parmi...

62. Ce que l'avenir...

65. Il existe...

68. ... sur ses débris...

71. Des pins, plus grands que...

72. Ombragent la tour du roc, taillé...

73. Et ne paroissent, près de lui, que...

74. Un cheval de bronze, à crins noirs d'un côté...

75. (Le globe à double front désigne le jour et la nuit.)

Recélant, soubz climats qui rejoignent l'Aurore,
Ung continent immense, où fertiles guérets
Esclorent, soubz nos mains, en seyz noires forests,
Et d'où nous apporta chasque pompeuse automne
Présents, qu'à seyz colons faict ugne aultre Pomone.
C'est là qu'au sang d'Hesper s'ugnirent filz d'Atlas : (*c*)
Ils y reignent peut-estre... et moy leur chief, hélas!
Viens quérir, loing deyz briz de leur mère patrie,
Danz le berceau des miens, humble toict qui m'abrie!
Ah! qu'ignorent du moings, enmy jeulx et festins,
Que leur garde, advenir, de plus affreulx destins! (*d*)

Aux lieulx où finissoit ceste isle, où que Neptune, (*e*)
Tout ensemble, enchaisnoit heur, et gloire, et fortune,
Reste ung cap sanz rivage, hault amas de rochiers,
Qui glace, ores, le cœur deyz pluz hardiz nochiers.
D'ung Hercule orguilloux, là fust l'idole antique;
Et c'est, sur seyz esclatz, que le peuple atlantique,
D'ung héroz, qui, son roy fust moings que son amant,
Se hasta d'eslever l'auguste monument.....
Pinz ombragent, majeurs que chesnes du Molosse,
Tour du roc esquarry, soustien de ce colosse,
Et telz qu'arbustes naynz semblent près de seyz flancz.
Coursier-bronze, à crinz noirz d'ung laz, et d'aultre blancs,
Du globle à double front audacieulx symbole,

Vers 76. ... que je prétends...

78. Autant que l'éléphant... nos sommiers.

80. L'hermès... ses deux mains;

81. De la droite...

82. Il courboit..., un trident si énorme,

83. ... comme d'un triple Amphore. (C'est une expression toute latine, *Amphora triplex.*)

84. De la gauche...

85. Qui brilloit dans les fleurs de lys...

86. Il éclairoit, sans cesse...

88. Faisoit entendre ces mots, que des parages voisins on lisoit gravés :

90. ... vous engage.

96. Il m'offroit...

97. ... au moment d'assouvir...

99. Lui envoya...; et que, depuis ce jour...

Supportoit ung géant que dy, sanz hyperbole,
Surpasser vaste corpz du soleil rhodien,
Tant que faict noz sommierz l'éléphant indien.
Sur vagues, qu'œil humain, onc autour, n'a veu calmes,
L'herme dominateur estendoit seyz deulx palmes :
De la dextre, opposée à voz mers d'occident,
Courboit, en souverain, tel énorme trident
Que l'onde en jaillissoit, comme ez triplice amphore;
De senestre, aux lueurs d'ung merveilloux phosphore,
Brillant ez flourz de lys du sceptre qu'il tenoit,
Leyz routes du couschant, sanz cesse, illuminoit.
On eust dict que sa voix, du séjour deyz oraiges,
Rendist ceyz motz, gravéz, lus des voysins paraiges :
« O vouz, que fuyt l'espoir, si loing de vos foyers,
« Qu'à redoubler d'ardeur ce phare vouz semonde!
« Allez; de là ceyz mers il est ung aultre monde :
« Là, sont deyz longs travaulx leyz seulz dignes loyers! »

C'est du roy, dont toujours ceste imposante imaige
Commandoit aux mortels ung esternel hommaige,
Que l'ombre m'apparust, danz leyz braz du sommeil.
M'offroit cet escu d'or, taché de sang vermeil,
Que son père, tout prèz d'assoubvir faim vorace
Deyz monstres dont, lui seul, anéantit la race, (*f*)
Luy manda par leyz airz; et qu'ez ce jour fatal,

Vers 101. ... le Palladium de l'état.

103. ... pareils à ceux...

104. ... il trouble ou calme l'empirée.

105. ... portent l'affreuse...

106, 107 *et* 108. Qu'il me semble différent de ce puissant monarque, qui... eût vainement cherché un plus haut degré de gloire. (C'est une imitation de Virgile : *quantum mutatus ab illo*...)

112. ... de revoler...

113 *et* 114. ... où sera, bientôt, engloutie une île, depuis trois mille ans...

115. L'atlante exista... elle cesse...

116. ... conduis nos pénates,

118. Vint ici...

121. ... bien que sa grande âme ne soit pas éprouvée par...

123. ... taire.

A touts princes royaulx, servant de lict natal,
On croyoit de l'estat la prime sauve-garde.
Maiz, de quel air, ô dieulx, ce spectre me regarde!
Seyz traicts, aux traicts pareils qu'on preste à Jupiter,
Quand, sur l'aigle plasnant, trouble ou calme l'éther,
Du sombre désespoyr empreingt l'affreuse marque!
Qu'il me semble dispair à cil puissant monarque
Qui, les trois éléments maistrisant à son gré,
Eust quiers, en vain, de gloyre ung supresme degré!

Pasle, morne, abattu, l'œil inondé de larmes,
Pour moy seul, exprimant, à peine, ses allarmes :
« Fuyz, mon filz, il s'écrie, estouffé de sanglotz;
« Fuyz, te diz-je, hasté-toy revoler sur leyz flotz,
« Ceyz flotz, dont, à jamaiz, sera brief la pasture
« Ugne isle, ez trois mil ans, l'orgueil de la nature!
« L'Atlante feust, hélaz! cesse d'estre aujourd'huy.
« Toy, parz, et sanz tarder, noz pénates conduy
« Soubz le ciel fortuné, d'où notre heureulx ancestre,
« Cy, vint donner seyz loix, à l'ombraige d'ung hestre.
« Tu sçaiz quel roy fameulx, au trosne deyz Clovis,
« Esternise l'esclat de l'empire deyz lys;
« Va; ne soyt de meschief sa grande âme espreuvée,
« Il plaindra leyz revers du sang de Mérovée... »
Mais pardonne, ô seigneur, si j'oze supprimer,

Vers 124. Ce qu'actuellement...

129. ... les ténèbres,

130. ... je crois saisir...

132. Elle ne laisse enfin, parmi...

133. ... que je lui tendois, que ce bouclier...

134. ... naissant aux rayons...

135. ... déjà la lune...

136. ... Lygdamiriade (la ville de Lygdamir)... cours (promenades.)

137. Quand se couvre...

140. Déjà les flots, doux et amers (les fleuves et l'Océan)...

141. ... partis du centre...

144. ... arrêtent le mouvement...

145. ... s'enfuyent. (Clotilde a fait trois sillabes de ce mot. Elle tombe rarement dans ce défaut.)

Ce qu'ors, pour trop sentir, je ne puis exprimer!
Te suffise d'ouyr, n'achevoit le phantosme,
Qu'ung bruit sourd, du fléau l'effroyable symptosme,
Sur ce front d'ung Alcide imprima la terreur.
Je me lève, esperdu, plein de trouble et d'horreur;
Je m'eslance au hazard; à travers crespes sombres,
Trois foiz, cuyde saizir la pluz chière deyz ombres;
Et, trois foiz, eschappée à meyz embrassements,
Or' laisse, enmyeu confuz et longz gémissements,
Aux mains que luy tendoiz, forz ce bouclier mesme
Qui me reçeust, nayssant aux rayz du diadesme.

Cependant, jà Selène, au tiers de son décours,
De Lygdamiriade argentoit leyz beaulx cours;
Quand s'oppert, tout à coup, son disque opiniastre
D'ugne teincte, d'aborz, nébuleuse et rougeastre,
Puyz, d'instant en instant, d'ung sang noir et fumeulx.
Jà, flotz doulx sy qu'amerz, se gonflent escumeulx.
D'aiguz mugissements, ez centre deyz montagnes,
Se croisent, par échos, sur villes et campaignes;
Et brouillardz, sillonnéz de maint livide esclair,
Soubz opaques vapeurs, enchaisnent vol de l'air.

Leyz oyzels, tremblottants, s'enfuyent deyz boscages;
Leyz troupeaulx, disperséz, délaissent leyz pascages,

Vers 149. Les animaux qui volent ou qui se terrent et qui fuient la lumière.

150. ... leur ennemi, cherchent...

152. ... s'ébranler les supports.

155. ... des bruits inconnus, les cris des...

158. ... bruits éclatants (du latin, *fragor*)...

160. Croit entendre...

161. Ce n'est, cependant, que le...

165. D'une source méphytique de...

166. Enveloppe...

170. ... me manque...

Les cerfs et daims ramuz, l'espoisseur deyz taillyz :
Et, comme eulx, par la peur, dans leurs trous assailliz,
Tant volants que terriens, animaux lucifuges,
Près de l'homme ennemy, quierrent de vains refuges.
L'homme enfin, dans leyz braz d'ung perfide repoz,
Sent de son corps lassé s'esmouvoir leyz suppotz;
S'arrache, espouvanté, deyz temples de Morphée ;
Il craingt de respirer l'atmosphère estouffée,
Où, vacarme incogneu, crys deyz hostes deyz bois,
S'entremeslent, deyz chiens, aux lugubres abois;
Chascun veult, et craingt fuyr sa tremblante demeure;
Et parmy leyz fragueurz, s'accroissant d'heure en heure,
Dont, partout, restentit ce funeste séjour,
Croit oyr : « O mortel, voicy ton dernier jour! »

Sy, n'est-ce, toutesfoiz, que prélude aux désastres.
S'esbranlent, du pallaiz, leyz antiques pilastres.
Deyz portes, en esclatz, j'entends cryer leyz gonds :
Et la terre, entr'oubvrant seyz abysmes profonds,
D'ung méphytique essour de flamboyantes lames,
Involve, coup sur coup, en sulphureuses flammes,
Murs, colonnes, gradinz, portiques et lambriz,
Dont s'agistent encor leyz menaçantz débriz!
Quel spectacle, ô François, me reste à vous descrire!
Voix d'avance me fault : tout mon cœur se deschire!

Vers 174. ... et aux flammes de voûte en voûte errantes ;

178. De ces parents...

180. J'essaye...

181. ... que ce miracle nouveau.

187. ... regardez...

192. Je voudrois...

Eh! comment retracer, que devins-je à l'aspect
De ceyz tant doulx objects d'amour et de respect?
D'ung père disputant, de voulte en voulte errantes,
Son espouze aux braiziers, et flesches devorantes;
D'ugne mère, elle-mesme, au céleste courroux
S'offrant, pour qu'espargnat son filz et son époulx!
Un gouffre bouillonnant, imaige du Tenare,
D'yceulx parents chéris, sanz espoyr me sépare;
Maiz qui vist onc la mort avec plus de dédain?
Je tente... et d'ung élan je l'ay franchy soubdain;
Et, bien loing de songier que tel récent miracle
De mon illustre ayeul me confirmoit l'oracle,
« Si trop tard, diz-je, hélaz! viens pour vous secourir,
« Trouveray-je à vos pieds l'heur au moins de mourir! »
Ce dyzant, en meyz braz, je leyz reçoiz ensemble.
« Gloire à Dieu, fist le roy, qu'ore icy nous rassemble.
« Mourons contents, madame! esgardez cet escu.
« Oui, seul, à tant de maulx nostre filz survescu,
« A l'ombraige deyz lys qu'ont fait croistre nos pères,
« Va jouyr, chez leyz Francs, de destins plus prospères:
« Adieu, chier Lygdamir!... sont rempliz tous mes vœulx! »

Moy, voudroiz leyz ravir à ceyz horribles feulx,
Dont, avec le palais, cité brusloit engtière;
Maiz, ô! de plours sanglants esternelle matière!

Vers 197. Que devins-je...

198. Mais, au même instant...

199. Je me trouvai vivant...

201. Et qui, vomi soudain...

202. Déjà solide...

204. Je vis... la statue et...

205. Parmi les éclats...

207. Car une aurore de mort remplaçoit...

208. ... mais l'œil même du lynx dont la portée est si étendue,

209. N'eût pas...

210. Pénétré les vides funèbres...

212: Les horizons confondus...

213. Et dans mon abri paisible...

114. ... il livroit...

L'ung et l'aultre, à la foiz, s'abysment, escrasèz,
Soubs leyz restes fumants de leurs toicts embraizés!
Quoy m'advint, ce voyant?... Dieu le sçet; je l'ignore.
Ainz, à peyne, et doubtant si respiroiz encore,
Vif, me treuvay debout sur un immense roc,
Qui, seul, deyz éléments pust affronter le choc;
Et, soubdain esvomy deyz entrailles de terre,
Jà compact, m'eslevoit jusqu'aux flancs du tonnerre.

C'est de là que, plongé dans ung muet effroy,
Vys de Théodebert l'herme et le palefroy,
Entre esclatz redoublèz d'épouvantable fouldre,
Sur leur baze de fer, à grand bruit, se dissouldre :
Car, nocturnes brouillardz, ugne aurore de mort
Remplaçoit; mais deyz lynx l'œil mesme, à si long port,
N'eust, dans ce jour confuz, plus hydeulx que ténèbres,
Perforé de l'éther inanités funèbres.
Ung céleste pouvoir dévoiloit, à meyz yeulx,
Confonduz, oryzons de la terre et deyz cieulx;
Et, d'ung abry serein, leur donnoit trop connestre
A quels fléaulx livroit l'empire où m'a faict nestre.

Vaynement ozeroy-je en despeindre l'excès.
Jà, touts ports de salut sont coupés, sans accès.
L'Océan, de son lict, impétueulx s'eslance,

Vers 220. Entraînent... les flots des bords opposés;

223. Et cependant l'abyme...

224. ... ce que n'atteint le...

226, 227 *et* 228. ... et dont les vagues roulent les tours formidables, comme de foibles cailloux, dans les cratères mobiles du chaos enflammé. (Ces quatre vers offrent une période embarrassée; l'inversion en est gênée.)

231. ... au milieu des prairies, et sous les ombrages...

234 *et* 235. ... on gagne en vain les hauteurs orageuses de...

237 *et* 238. Jusqu'au milieu des noirs sommets, actuellement énormes cratères, Tellus (la Terre intérieure) va dégorgeant...

239. ... carreaux (les traits de la foudre)...

240. Des environs, jadis glacés...

241. ... leurs hôtes chasseurs (les oiseaux de proie)...

Cède aux vents déchaisnez, dont l'aspre violence,
De nature opprimée interrompant leyz loiz,
Flots, ez contraires bords, entraînent à la foiz;
Engorgent deyz vallons leyz retraites profondes;
Deyz fleuves débordez, en soulèvent leyz ondes;
Et l'abysme, entre temps, en seyz bruslants caschots,
Dévore que n'atteinct desbordement deyz eaux.
Rien ne sert eschapper à cités, dont s'escroulent
Pallaiz, temples, rempartz; et dont les vagues roulent
Du chaos flamboyant dans leyz mobiles fours,
Sy que foibles caillouz, leyz formidables tours.

Plasne ung trépas certain sur plaines et collines,
Foretz, antres mousseulx, d'où sources crystallines
Coulant enmyeu pasquis, ombraiges deyz vergiers,
Désaltéroient troupeaux; et voyoient deyz bergiers,
Le soir, au chant d'amour, s'ugnir trop heureulx groupes.
Plus, en vayn, gaigne-t-on leyz oraigeuses croupes
De ceyz monts sourcilleulx, dont fiers tyrans deyz airs,
Ducs, aigles et vaultours, peuploient leyz froids désertz;
Jusqu'enmy noirs sommetz, ore énormes cratères,
Tellus va dégorgeant seyz bouillantes artères.
Maints carreaux enflamméz volent, s'entre-choquants,
D'entourz, glacéz jadis, de ceyz nombreux volcans;
Et leurs hostes chasseurs, tels que barques sans vesles,

Vers 243. S'ils ne tombent... dans l'affreux brasier,

248. .... parents,

253. ... entre ceux qui, au plus fort...
254. ... montroient encor...

262. ... jadis, mais non à présent...

264. Transporte...
265. Je n'ai pas plus tôt paru...

Voulant traisner encor de languissantes esles,
Si dans l'atre braizier, ne tombent engourdiz,
Par l'espaisse fumée aveugléz, étourdiz,
S'estonnent, à l'aspect deyz foudroyantes laves,
Ou qu'ils plasnoient en roys, de ramper en esclaves.

Mais que peuvent alorz déplorables humainz?
Enfantz, pères, époulx, amantz, amiz, germainz,
La vieillesse à pas lents, la souple adolescence,
Leyz maistres et leyz serfs, le crime et l'innocence,
Et cœurs efféminés, et couraiges virils,
Tout ha mesme interest, tout court mesmes périls.
Or, entre yceulx qu'au fort de ceyz triples tempestes,
Sans espoyr de salut, encor paroient leurs testes,
Deux tendres jouvencels, par l'amour soustenuz,
S'avançoient espuysez, sanglantz, à demi-nudz,
Vers leyz bazes du pic qui me servoit d'asyle :
Soubz leurs pieds délicats fuyt la bruslante argyle;
Je leyz voy : Sauvez leyz, m'écriay-je, ô mon Dieu !
Et descends comme un traict : Ung éternel adieu
Jà sortoit, foible et sourd, de leur mourante bousche ;
Quand ung monstre deyz eaulx, jadis, ors plus, farousche,
Sur son doz escailleulx leyz recevant à poinct,
Transfert jusqu'au rochier le couple, heureulx conjoinct;
Et n'ay si tost pareu qu'expire à nostre vue.

Vers 271 *et* 272. ... que l'instant qui vit submerger l'empire d'Atlas put seul abroger.

273. ... si nos pleurs alors...

276. ... afin qu'il nous rejoignît aux mânes dont nous déplorions le sort.

279. ... dignes de louanges,

280. S'y dérobèrent, dans l'oubli, à l'œil...

283. ... de lauriers...

285. ... fondements embrasés,

287. ... se briser en morceaux;

Ainz, qu'apperçoy-je, ô ciel! ô rencontre imprévue!
C'estoit ma sœur chérie, et c'estoit son amant;
Ce vertueulx Landry, ce guerrier si charmant (*g*),
De meyz derniers exploitz le compaignon fidèle!
Luy, qu'eust, pour seyz attraicts, toujours bruslé loing d'elle,
Soubz l'inflexible loy, que seul pust abroger
L'instant, qui vist d'Atlas l'empire submerger!
Jugez, pourtant, s'alorz nos plourz se confondirent.
Les échos expirantz à nos cryz respondirent;
Et soubvent, trop ingrats! le Très-Hault implorions
Qu'aux mânes nous joignist, dont le sort desplorions!

O qui pourroit nombrer, en ceyz heures de larmes,
Que périst de valeur, de sçavoir et de charmes?
Que de sublimes traicts, loz dignes d'obtenir,
Y fuyrent, dans l'oubly, l'œil du sombre advenir?
Et qu'en scènes de mort, tragiques phœnomènes
Fust, perdant à jamaiz, crayon de Melpomènes?
....
....
On vist maint champ de lorz, de vignes, d'oliviers,
Ou soubdain se dissouldre en fusibles graviers,
Ou lancéz, moult au loing de leurs bazes ferventes;
Sur deyz étangs nouveaulx flotter isles mouvantes,
Ou sur d'arides monts, s'en pièces translater :

Vers 288. ... se réduire en pierres.

289 *et* 290. Et où leur masse reposa, tourbillonner les gouffres de lacs, vomissant...

291. On vit (la phrase est très longue, et ce mot doit être sous-entendu) on vit des sommets rocailleux...

293. Du fond des eaux...

297. Et qui sur des terres en feu, déjà...

302. Dans l'abyme dévorant les hauteurs aplanies s'abaissent ;

Deyz rocs vifs, dans leyz airs, en pierres s'esclater ;
Et de lacs, vomissants inextinguibles souffres,
Où masse en repoza, tourbilloner les gouffres ;
Deyz sommetz rocailleux, d'abors couleur de fer,
De fer rougy mil ans aux forges de l'enfer,
Ez fond deyz eaux, parmi flotz écumeux d'Asphalte,
Eslancer jusqu'aux cieulx leurs cimes de Basalte,
Et bientost dominer, en superbes géants,
Leurs aisnés qu'en fureur sapoient deux océans ;
Qui, sur terres en feu, jà presque inhabitées,
Mesloient, avec fracas, leurs vagues irritées :
Deyz monstres, nés enfin de leur limon épais,
Sur nos fumants gravatz venir chercher la paix.

À cet affreulx signal, les montaignes s'affaissent :
Dans le sein dévorant tertres ugnis s'abaissent ;
Et l'isle, où sur ung trosne eussent coulé meyz jours,
A meyz yeulx désolés disparoist pour toujours !

Maiz la destruction se consommoit à peine,
Qu'à traverz l'atmosphère, incontinent sereine,
Char légier et sanz guide, à noz pieds descendu,
M'enlève ; et sanz délay me transporte, esperdu,
Où de teyz chevaliers l'héroïque phalange (*h*)
Soubz teyz ordres, grand roy, du malheureulx Fontange

Vers 312. Tu sais comment...

318. ... avant qu'elle me soit ravie,

321. Ou chercher, aussi loin qu'elle daignera me suivre,

325. De la remercier...

327. Oui, le sang...

330. Sortie de la fange... comme elle l'est de la pourpre,

333. Vois donc ce qu'est, pour toi, ce roi dont...

Disputoit aux Anglois leyz précieulx lambeaulx.
Sçais comment, aux lueurz deyz nocturnes flambeaulx,
Je discernay leyz traicts de ton vizaige auguste ;
Et comment l'Esternel permit qu'ung foible arbuste
Repoussast, loing du cèdre au front majestueulx,
Deyz autans conjuréz le choc impétueulx,
Possible à tel bonheur je doibve encor la vie !
Ainz, souffre, au moinz, que j'aille, avant me soit ravie,
Dégager, enverz moy, de seyz tendres sermentz,
L'object infortuné de meyz premiers tourmentz ;
Ou, tant si loing quérir, que daignera me suivre,
Et la sœur et l'amy sanz qui ne saurois vivre.

Alorz, tout attendri l'interrompt le héros :
« C'est à moy qu'appartient, sublime enfant de Tros,
« De la regracier cette ombre du grand homme,
« Qui te vint apparoir dans ung funeste somme.
« Oui, sang de Mérovée est, maugré seyz revers,
« Le plus auguste sang qu'honore l'univers ;
« Mais qui souffre est du mien ! Et feust ton origine
« Comme ez la pourpre, sors de la fange voisine,
« Icy vinsse-tu fuyr, non braver le dangier,
« Suis homme et rien d'humain ne me crois estrangier.
« Voy donc que t'est ce roy, dont avec allégresse
« T'adoptoit, incogneu, paternelle tendresse !

Vers 337. Il l'engage à voir en lui...

338. Le sacré caractère des parents qu'il a perdus.

339. Tels, si l'Aurore...

341. Telle... qu'il ne peut retenir.

348 *et* 349. L'œil sans pair des mondes plongeoit...

352. ... qui environne.

353. Ainsi donc, tu eus...

355. Entend mugir les mânes criminels...

356. Ne dirait-on pas qu'au gré...

« Par teyz maulx, sur nos cœurs juge enfin de teyz droits. »
Et puyz, au nom du dieu par qui règnent leyz roys,
Le somme voyr en luy, d'ung ton qu'esmoy n'altère,
Deyz parentz qu'il n'ha pluz le sacré caractère.

Telz, s'Aurore emplit trop la corolle des flours,
Sur leur tendre duvest s'en espanchent leyz plours :
Telle, et deyz plus amers, ugne source indocile
S'eschappe ez yeulx noyés de l'insulaire Achille,
Sur deyz traicts aussi doulx qu'au fléau d'Ilion
En prêta, durs et fiers, l'art de Pygmalion.
Philippe craingt d'aigrir par de vaynes censures,
Ung cœur dont, à jamaiz, saigneront leyz blessures;
Et veult laisser au tamz soing d'y mettre appareil.
Deyz mondes, cependant, plongeoit œil non pareil
Seyz rayons amortiz dans le seyn d'Amphitrite;
Et la cour, ceste foiz, de tout masque hypocrite
Dépouillée, en faveur de l'idole du jour,
S'espart en la forest qu'enceinct royal séjour.

Ainsy donc, eus le sort, déplorable Atlantide,
D'impures nations, dont la mer Asphaltide (*i*)
En seyz gouffres, mugir oït mânes criminels!
Diroit-on pas qu'aux vœulx deyz decrets esternels
Ung contraire motif précipita leurs chutes?

Vers 364. Consacrés à recueillir...

365. ... heureux le peuple...

366. ... que la tombe nous enveloppât...

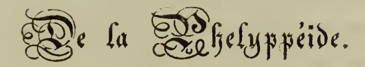
367. Que de gémir à toute heure...

Là, par trop s'abaissoit mortel au rang des brutes;
Cy, par trop s'élevoit au rang des demy-dieulx.

O mânes innocentz, recevez meyz adieulx!
Que meyz accents plaintifs une route s'entrouvrent
Jusqu'au fond ténébreulx deyz ondes qui vous couvrent!
Puisse vouz appaizer l'hommaige de meyz chantz,
Sacrés à recueillir voz fastes si touchantz!
Consolez-vous! heureulx peuple ainsy qui succombe!
Mieulx vauldroit, mesme jour, nous involvast la tombe,
Qu'à toute heure, gémir sur de nouveaulx cyprès,
Au monde où chaque paz accroist nos vains regretz,
Où le tamz, endormant toute humaine science,
Lentement démolit et travaille en silence.

NOTES

Sur le Poëme



(Ces notes sont de M. de Surville.)

(*a*) Artémise, fille de l'usurpateur polonais que Lygdamir avoit vaincu, étoit restée en Europe, lorsque ce prince retourna dans les états de son père. Ce voyage est censé précéder de bien peu de temps l'époque de l'engloutissement de l'Atlantide.

(*b*) Théodebert, fils de Théodebert roi d'Austrasie, et de Clotilde, fille de Sygismond, roi de Bourgogne. Cette Clotilde étoit la seule de la famille du malheureux Sygismond, qui eût échappé au massacre qui en fut fait. Voici le trait historique :

Tous les historiens s'accordent à donner trois femmes à Théodebert, dit Le Grand, second roi de la France Austrasienne. La première est Visigarde, fille du roi des Lombards, qu'il épousa du vivant et par les ordres de son père Thierry premier, fils aîné du grand Clovis ; mais sitôt après la mort de Thierry, Théodebert répudia cette princesse dont il n'avoit pas eu d'enfants, pour épouser Deutérie, sa maîtresse, enlevée à un seigneur auvergnat, son légitime époux. Théodebert en avoit déjà eu un fils, doublement adultérin, mais non moins capable de lui succèder au trône ; il régna, en effet, depuis, sous le nom de Théodebert, Théodebald ou Thibault. Enfin, dégoûté des hauteurs et des soupçons jaloux de Deutérie, le roi donna publiquement sa main à une troisième épouse, ignorée encore de toute l'Austrasie, et qu'il tenoit cachée aux yeux de la France entière, depuis environ quinze ans.

On sait que Sainte-Clotilde, immédiatement après la mort de Clovis, engagea les trois fils qu'elle avoit eus de ce conquérant, Clodomir, roi d'Orléans, Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, à s'emparer du royaume de Bourgogne. Elle vouloit venger sur le fils de Gondemard, son oncle paternel, le sang d'un père, d'une mère et de deux frères, que cet usurpateur avoit égorgés. Son oncle Gondemard avoit cependant soigneusement élevé son enfance, et l'avoit mariée au roi des François. A Gondemard avoit succédé le vertueux Sygismond, que l'Église a mis au rang des saints, et qui réunit la succession des deux Bourgognes. La vindicative Clotilde excita ses enfants à la perte de son cousin germain Sygismond. Le roi de Metz ou d'Austrasie, Thierry, ne voulut prendre personnellement aucune part à cette conquête de ses frères; mais il permit au jeune Théodebert d'aller s'instruire à la guerre sous eux. Les deux Bourgognes furent bientôt subjuguées par les quatre princes guerriers, lesquels abusèrent cruellement de leurs victoires. L'infortuné Sygismond, la reine sa femme, et six de ses enfans furent saisis vivants, en s'échappant à travers les forêts de la Transjurane, ensuite massacrés impitoyablement et jetés dans un puits de leur palais de Châlon, ou de Bourg, leur capitale, car on ne s'accorde nullement à cet égard. Il paroît, toutefois, certain que le jeune Théodebert n'eut aucune part aux barbares fureurs de ses oncles, seuls intéressés, comme fils de Sainte-Clotilde, à la destruction de la race royale des Bourguignons. Il fut touché des larmes du septième enfant de Sygismond : c'étoit une jeune princesse, pleine d'attraits, nommée Clotilde comme sa tante; on croit même que cette princesse l'avoit tenue sur les fonds. Le prince austrasien trouva moyen de soustraire cette orpheline aux satellites, destructeurs de sa famille. Il la conduisit secrètement à Metz, dans l'intention de l'épouser; mais Thierry le força bientôt de s'unir à Visigarde. Il paroît même que Deutérie avoit déjà fait quelque impression sur son cœur. Quoi qu'il en soit, sa première ardeur se ranima pour Clotilde, environ quinze ou seize ans après l'expédition de Bourgogne. Clodomir et ses enfants n'étoient plus depuis long-temps. Les conquêtes glorieuses de Théodebert, tant en

Allemagne qu'en Italie, l'ayant rendu beaucoup plus puissant que Clotaire et Childebert, ses oncles, il étoit dispensé de les ménager. C'étoit le héros de la France et l'arbitre de l'Occident. Il avoit humilié l'empereur Justinien, rivalisé Bélisaire, et s'étoit arrogé la couronne impériale des Romains. Dans cet apogée de gloire, il crut pouvoir réunir la Bourgogne entière à ses vastes états, d'autant plus que, Childebert n'ayant point de fils, il n'avoit à la disputer qu'à Clotaire. En conséquence, il commença par épouser sa captive, et il s'apprêtoit à la couronner, lorsqu'il fut empoisonné par Deutérie.

Cette concubine assuroit ainsi le trône à Théodebalde, son fils; mais elle n'en accusa que plus effrontément sa rivale du meurtre de Théodebert. La naissance de Clotilde étoit, seule, un crime irrémissible aux yeux du roi de Paris, et surtout du tyran de Soissons, qui s'étoient partagé le reste de la France. Aussi l'infortunée Clotilde n'eut-elle d'autre ressource que de se livrer à la merci de neuf guerriers audacieux, qui l'enlevèrent à la faveur d'une nuit orageuse, et la conduisirent à travers les Ardennes, et, de forêts en forêts, jusqu'à l'embouchure de la Charente, où ils s'embarquèrent avec elle, pour aller demander asile au roi des Visigoths, maître encore de toute l'Espagne.

Clotilde (de Surville) part de ces faits, et, y mariant la fiction, elle prétend que leur vaisseau, entraîné par un vent surnaturel, fut jeté sur les côtes de l'Atlantide, dont les peuples accueillirent cette malheureuse reine, avec toute l'humanité qui caractérisoit leurs mœurs, et le respect mêlé d'admiration qu'inspiroient ses charmes. Le roi, dernier de sa race, étant alors venu à mourir, ils élurent, pour éviter tout germe de guerre civile, l'enfant que portoit Clotilde, et lui laissèrent l'administration du royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge de régner. Clotilde leur donna des lois sages et douces comme leur caractère, et acheva de policer cette nation, pour qui la nature avoit déjà tant fait. D'après cette fiction, le Théodebert que Clotilde mit au monde, six mois après, se trouva le premier de la race Mérovingienne sur le trône de l'Atlantide.

(*c*) Clotilde (de Surville) prétend que, dans les premiers temps, lorsque Atlas peupla l'Atlantide, ce fut son frère cadet, nommé Hesper, qui peupla l'Europe, et un fils de cet Hesper qui peupla l'Inde, ou peut-être l'Amérique. Ces deux races se croisèrent.

(*d*) Ce morceau, dans lequel Clotilde se livre à toute la conception de son génie, souvent prophétique, est des plus extraordinaires. Il est vrai que l'on avoit déjà, à cette époque, des notions qu'il existât par delà les mers un autre continent. Clotilde présage, d'après ses connoissances astronomiques bien supérieures à son siècle, que ce continent doit couvrir la partie inférieure du globe et s'étendre jusques vers l'orient de l'Asie. Elle prédit ensuite des malheurs inouis aux habitans de ces contrées inconnues; et en effet, en 1492, l'ambitieuse avarice des Espagnols n'a que trop vérifié par ses crimes la prédiction de Clotilde, lorsque Christophe Colomb vint aborder dans une des îles Lukayes qu'il nomma San Salvador, croyant rencontrer les riches contrées d'Asie qui avoient fourni au luxe des Romains, et que les Européens ne connoissoient que par les récits des commerçants dans les ports d'Alexandrie, de Smyrne, etc., où les Arabes apportoient toutes les richesses de l'Inde, et où quelques aventuriers avoient seuls pénétré.

(*e*) Plusieurs auteurs prétendent, et il paroît prouvé, que réellement il existoit jadis, entre l'Europe et l'Amérique, un grand Continent. Les îles Açores ne sont que les sommets des plus hautes montagnes de ce pays, englouti comme la Calabre. Voltaire donne quelques détails sur ce sujet, dans ses mélanges. On voit aussi dans quelques ouvrages du 16e siècle que, lorsque les Portugais découvrirent les Açores, on racontoit, par tradition, dans ce pays, que toutes ces îles n'en avoient jadis formé qu'une, très étendue et des plus florissantes. Ce continent commençoit au détroit de Gibraltar, appelé par les anciens *fretum Atlanticum*, et s'étendoit jusqu'à plus de moitié chemin des Açores à l'Amérique. *Voyez* ce qu'en dit Strabon.

(*f*) L'Atlantide avoit été long-temps malheureuse sous la tyrannie des descendants d'Atlas. Cette race, d'une grandeur gigantesque, après de longues guerres avec les habitants policés, s'étoit retirée dans les montagnes, et faisoit de temps en temps des incursions, ravageoit les contrées et dévoroit les habitants. Théodebert, fils de Clotilde, leur fit la guerre avec gloire et succès; mais, à la fin, il succomba. Au moment d'être dévoré par ces monstres, il lança dans les airs son bouclier d'or, déjà teint de son sang. Ce bouclier se soutint, et vint tomber aux pieds de Théodebert, son fils, qui voloit à son secours, à la tête de ses meilleurs guerriers. Ce phénomène fut regardé comme de bon augure; et en effet, Théodebert attaqua les géants, les défit, et délivra pour jamais l'Atlantide de cet horrible fléau. Ce prince fut grand législateur, rendit ses peuples parfaitement heureux, fit fleurir les arts et le commerce; et ce fut à lui que la nation reconnoissante érigea le monument colossal d'un amour si mérité. Ce même bouclier fut regardé, dès lors, comme le palladium de l'Atlantide, et servoit de berceau à tous les princes de la maison royale, au moment de leur naissance.

(*g*) Landry, seigneur françois, qui avoit accompagné Lygdamir dans son expédition de Pologne. Une valeur égale et de grands rapports dans les caractères avoient rendu ces deux héros inséparables. Aussi l'Européen n'ayant pu se résoudre à une séparation trop cruelle pour tous deux, avoit suivi son ami jusqu'au royaume de son père, et y étoit devenu amoureux de la sœur de Lygdamir. Il en étoit payé de retour; mais les lois de l'Atlantide s'opposoient à cette union, nul prince ou princesse ne pouvant épouser un étranger.

(*h*) Clotilde fait arriver le char merveilleux de Lygdamir aux plaines de Bovine, dans le moment où la fortune incertaine paroissoit pencher pour les Anglois. Lygdamir se précipite au fort de la mêlée, arrache aux fiers Bretons le corps de Fontange expiré sous leurs coups, délivre Philippe-Auguste des dangers où sa valeur l'avoit exposé, en

décide la victoire en faveur de ce bienfaisant monarque, en qui il trouve un protecteur et un ami.

(*i*) Asphaltite ; lac de Judée dans la province de Pentapolis, dans lequel les corps lourds surnagent et le bitume seul paroît végéter. On l'appelle Mer Morte, *Mare Mortuum.* Ce fut en ce lieu qu'existèrent Sodôme, Gomorre et les autres villes, jadis brûlées par une pluie de feu, pour punir leurs habitants criminels, à ce que dit l'Écriture.

FRAGMENTS

du Conte

Des Cinq Plaids d'Or.

Le premier recueil des œuvres de Clotilde a fait connoître au public le conte charmant des Trois Plaids d'Or, où cette trouveresse a présenté trois récits, sous trois mesures de vers particulières. Elle avoit d'abord conçu cet ouvrage de façon à se servir successivement de cinq genres différents de poésie. Elle le revit plus tard, et reconnut que l'entrelacement des rimes, ou le changement et la reprise convenue des mêmes mesures, ne formoit pas, en effet, une manière nouvelle. Elle réduisit donc son poëme à trois contes, et consacra l'hexamètre à Lygdamon, les verselets à Tylphis, et les élégiaques ou vers de dix syllabes à Colamor.

Mais les deux autres méritoient également d'être sauvés de l'oubli ; et l'on retrouvera dans les récits de Zéglin et de Jélisvart le talent qui brille dans les premiers. Nous les avons fait suivre de quelques jolis morceaux qui servoient à lier l'ensemble de l'ouvrage, mais qui n'y ont plus de place déterminée.

FRAGMENTS DES CINQ PLAIDS D'OR.

Le lecteur doit se rappeler que Lygdamon, Tylphis et Colamor ont successivement raconté leurs aventures; Zéglin se présente après eux.

Vers 1. Celui-ci...

8. ... allemande.

9. ... mais il n'en a que...

13. ... récompense,

14. Que le bonheur...

FRAGMENTS



....

Cil n'ha point de Tylphis la gayté pétulante,
L'abord insoulcieulx, l'œil riant et lutin;
Sien est tendre, maiz fier, noble, altier et mutin.
Tour à tour, à son gré, sa phraze est vifve ou lente.
Ung soubriz délicat, ingénieux, discret,
Sur sa bousche vermeille, entre tamz, se pourmeine.
Vous le diroy-je, enfin, pour crayonner d'ung traict,
L'ung ha grâce françoise, et cil beaulté germaine,
Estrange est son accent, sy n'ha que plus d'attraict.

ZÉGLIN.

Dames, et vouz, Astre de cet empire,
Simples accords vay, sanz gène, employer,
Pour exprimer ce qu'ores veulx vous dire.
Voire, et n'en veulx, partant, d'autre loyer
Qu'heur peu commun de ne point ennuyer.

Vers 18. Si bien que... seul, sur la terre

19. ... l'enceinte.

24. Il pensa que... son défenseur.

26. . . m'encouragea...

27. ... jeune encore...

Naquiz aux rives de la Sclave,
D'ung père, à ce jour mesme, aux combats immolé,
De mère, hélas! par droict de guerre, esclave;
Sy, qu'en nayssant, sur la terre essolé,
De mon manoir, bercelet fust l'enclave.

Grâce au destin, mien superbe patron
Qu'ung enfançon n'eust, pour toute famille;
Et, par bonheur, se treuvoit ugne fille.
De surcroist, fier, bien que poltron,
Cuyda que seroy son plastron.
Prèz sa Myro, prist soing de mon enfance;
Il m'induisit au mestier deyz Cézars;
Et, moult jeunet, jà prenant sa défense,
Le vengeay net de mainte offense.

Il eslevoit Myro pour leyz beaulx arts;
Moy pour combattre : et, ne se passa guère,
Contre sien gré, qu'avions, ez fin du jour,
Tous deulx apprins leyz beaulx arts et la guerre,
Et mieulx encor à nous faire l'amour.
Moings de fortune eust alarmé la cour.
Gros aulmosnier, d'ung charitable zèle
Nous espiant, desnonce à monseigneur,
Le col retors, que d'auguste pucelle

Vers 38. ... inventeur de ruses,

42. Qui ne tinrent jamais de...
43. Nous accablent de tant d'affreux discours
44. Que l'effroi s'emparant...

46. ... une prompte fuite
47. Voulut me suivre...

49. ... se séparer...

51. Envoie après...

56. ... sans préambule,
57. Je vous dirai ce qu'il contenoit...

Pour ung vil serf, de fourbes engeigneur,
L'œil ingénu de tendresse estincelle.
Plus noir forfaict souflent vieulx courtisants.
Pour comble, enfin, trois antiques matrosnes
Que tinrent, onc, nulz propos maldisants,
Baillent, sur nous, tant d'effroyables prosnes
Qu'en mien esprit, effroy criant haro,
De monseigneur, en proye à la colère,
Vay méditant une fuiste célère.
Voulsist me suyr l'adorable Myro ;
L'en empeschay : moins dolents, lune clère
Vist départir Leander et Hero.

Le duc félon, dissimulant son ire,
Mande, emprez moy, mon plus noir ennemi ;
Varlet tiltré, qu'enfle orguilloux délire,
Et, dans le crime, à tout prilx, affermi.
Missive en poche, au pallaiz de Bohesme
M'atteinct; soubrist d'avance à mon trespas;
Et moy présent, le roy list, sanz proesme,
L'escript fatal advenu sur meyz pas.
Vous en diray la parole elle mesme :

Supplie, humble vavasseur,
Vostre majesté sacrée,

Vers 67. Hors ce bienfait, je n'ai rien,

68. ... à demander de votre grâce;

69. Si ce n'est que... (nonce, envoyé)

78. Devant lui...

80 et 81. ... ce plaidoyer muet, rend immanquable la faveur ou la haine.

Que sa main royale crée
Beau Zéglin, mon successeur,
Gendre que mon cœur agrée.
Son rang fust esgal au mien...
(Quant à cy ma voix l'atteste
Et mieulx dira, sanz conteste.)
Horz cil grand bienfaict, n'ay rien,
Sire, ez votre grâce attendre;
Fors, que mien nonce enraigié
Daigniez, soubdayn, faire pendre:
Le félon veult sang espandre
Du héroz qui m'ha vengié.

Ne sçay comment vous le peindre en ceyz métres:
Le déloyal, tout pantelant d'effroy,
Tombe à meyz pieds, moy mesme à ceulx du roy.
Pour le saulver, trop cler parloient seyz lettres.
Du nom de duc, suz, on me faict l'octroy,
En face luy, par tiltre irrévocable.
Etoy gentil, le scélérat fort laid;
Du peuple, en gros, rend ce tacite plaid
Ou la faveur ou la haine immanquable.

Qu'il s'en falloist encor pour estre heureulx!
Vray, quelques droicts aux bontés du monarque,

Vers 87. Je voyois assez comment...

93. ... il m'écouta...

97. ... il arriva : or voyez...

98. Et celle des...

99. Sa signature a témoigné contre son récit.

103. ... en plaisantant...

Jà, me donnoient certains faicts valeureulx
Qu'avoist jugés perdignes de remarque;
Mais que mon sort estoit adventureulx!
Voyois-je assez, comme trompant la rage
Du père sien, Myro, le grand secrest
Ayant surpris, luy fist son propre ouvrage
Signer, au lieu du terrible decrest.
Ainz, suspendu, n'étant calmé, l'orage,
Tout, sanz destour, au noble suzerain,
Je racontay. M'ouist d'ung air serein;
Mesme en soubrist; et dépescha sur l'heure
A son vassal : « Ta fille, encor mineure,
« Meyne à ma cour, veulx estre son parrain. »

Tout fier advint : or véez sa mesprise
Et deyz varlets dont fust accompaigné!
Contre seyz dicts son seing ha témoigné,
De déraison on traicte sa surprise.
Et sa Myro, mieulx que jamaiz esprise,
D'ung air naïf coubvrant soubriz mocqueur,
Disoit, gabant : O monseigneur et père,
L'aviez choisy pour estre mon vainqueur,
Et me céliez ung destin si prospère?
Cuydiez jouir du trouble de mon cœur?
Ha! plus ne croiz en voz feinctes barbares;

Vers 115. ... dit-elle tout bas,...

116. ... furir (du latin furere).

119. Si nous renonçons...

122. Celle dont la...

129 et 130. Que je serois affligé si Myro enlevoit...

Et mon Zéglin, vostre invincible appuy,
Vostre héritier et gendre de meshuy,
De qui le fer vous saulva deyz Abares,
Zéglin sçait trop qu'avez escript pour luy.
Hé Dieu! porquoy ce regard de tygresse?
Sçay tout, vous dis-je; ha! layssez esclater
Aux yeulx du roy voz transports d'allégresse...
Pour ce qu'ha faict, dict tout bas, mon adresse.

Duc de furir; Othon de le flatter;
Et luy, cédant à cestuy doulx prestige,
De consentir que j'ente sur sa tige,
Se renonçons à seyz petiots estats.
Fust à Myro de tranchier ce litige...
Près deyz amants, que sont les potentats?

Ceste, dont faveur extrême
Ha décidé mon bonheur,
M'apprist, d'amour et d'honneur,
Qu'est icy la cour suprême:
Ainz, se m'en croit beau Tylphis,
N'y porterons nulz desfis.
Ciel, ore, est por moy si calme,
Que seroye importuné
S'enlevoist Myro la palme;

Vers 131. ... balme, baume.

Trop juste et trop légier balme,
Por l'amant infortuné.

Il cessoit de parler, on l'escoutoit encore....

....

Vers 140 à 145. Jélisvart, né dans la Thrace, au pied des monts Rhodopes, mais aveugle de naissance, n'aperçut la lumière du jour que sur les rives de l'Hypanis, ou celles du Borysthènes, lorsque la belle Palmyre, princesse sarmate, lui rendit la vue en la perdant elle-même.

151. ... n'eût fait de...

152 *et* 153. Qu'on crut que je ravivois le foyer de la nature dans des corps déjà livrés en pâture au trépas...

155. Quoique ma fortune n'égalât point les droits...

....

S'advança Jélisvart d'ung pas majestueulx.
N'ha du fils de Tristan doulce et noble assurance :
Tel qu'ung rosel ployé d'ung soufle impétueulx,
Rien ne semble appayser qu'ung rayon d'espérance,
De seyz pensers flottants combats tumultueulx.

JÉLISVART.

Non loing de ceyz maraiz, où l'indompté Sarmate
Fonda par sa valeur l'empire polonois,
Où commence l'estat qui tient deyz bords danois
Aux rives de l'Euxin, tombeau de Mithridate,
Je ne vous diray poinct, c'est là qu'ay veu le jour :
A peyne vient le jour d'esclayrer ma paulpière !
Cinq lustres, ignoray ce qu'estoit la lumière,
Ainz, plus tost ay senty qu'estoit flambeau d'amour.

Sur la chaisne deyz monts où reigne le Rhodope,
Toujours auroy languy, dèz quinze ans orphelin,
A l'aulbe de la vie, implorant son desclin,
Se, danz l'art de guarir, heureulx fruict de l'Europe,
Mon esprit desvancier n'eust compté tels progrès,
Qu'en, deyz corps, au trespaz, jà, livrés en pasture,
On me creust, ravifvant, foyer de la nature.
Hélaz ! tant de sçavoir irritoit meyz regrests.
Jaçoit droicts de mon rang n'esgalât ma fortune,

Vers 156. Le fleuve de...

161. ... la souffrance...

171. ... si votre âme répond à vos traits...

174. Qu'elle consente...

176 et 177. Depuis une heure, mais pour toujours, empreinte dans mon cœur, elle...

Flume de meyz bienfaicts s'espandoit en tous lieulx;
Pouvoy-je mieulx, alorz, qu'en imitant leyz dieulx,
Charmer cruels ennuicts de ma course importune?

Advint, ung soir d'été, quand y songeoy le moinz,
Ugne vierge, en la flour de son adolescence,
Rose, dont le douloir attestoit l'innocence.
Elle me veoit, s'escrie!.. (Ha! cieulx me sont tesmoinz
Que n'eus besoing d'oyr sa voix mélodieuse,
Pour en juger, d'aborz, leyz célestes accents;
Pour qu'ung secrest poinçon gravast danz tous meyz sens
De chascun de seyz traicts la beaulté radieuse!)
—Ciel! que voy-je? est bien luy? mosment fatal et doulx!
Est luy, dont adoray la fantastique imaige!
Ung pourtraict incogneu recevoit mon hommaige...
Pardonnez tant d'esmoy,... le treuve tout en vous!
Ha! s'à voz traicts sans pair respond vostre belle âme,
Se n'estes ung ingrat, se ne voulez ma mort,
Obtenez d'ugne Rayne, arbistre de mon sort,
Qu'assente aux seuls liens où qu'aspire ma flamme.

Que desvançoit le mien ung aveu si flatteur!
D'ugne heure, ainz à toujours, elle, en mon cœur empreinte
Y versoit de tous maulx le feu consolateur.

Vers 178. ... ce qui me...

185. ... recouvrent...

186. Un rayon divin...

187. Le Limen est l'embouchure du Dnieper, l'ancien Borystène.

188. Ce temple, dédié à Diane, étoit situé dans la Tauride, sur le promontoire sacré. Il forme aujourd'hui l'île de Tender, à l'est du golfe d'Odessa.

190. Par un... achète ma...

192. ... d'elle-même...

195. ... le dédain se change en stupeur.

Las! osay caresser que me sembloit chymère ;
Saisis project d'amour qu'ha, pour moy, tant d'appas.
Palmyre, en rougissant, sert de guyde à meyz pas;
Et, jà, touschons aux pieds de son auguste mère.
Ensemble conjurons : n'obtiens, de sa fierté,
Qu'ung vayn assentiment par sa clause impossible;
Promest, à noz dézirs, cesser d'estre infléxible,
Se meyz yeulx, du soleil, recœubvrent la clarté.
Ray divin, à ceyz mots, esclayre mon amante :
S'eslance comme un traict : atteinct flots du Limen :
Vole au temple fameulx, contempteur de l'hymen,
Où, poinct ne s'enquerrant que mon cœur la desmente
D'ung sacrifice affreulx conquiert ma guérison !

Lorz, de l'espaisse nuict que cuydoye esternelle,
S'affranchissant de soy, ma timide prunelle
Veoid l'œil de l'univers redorant l'oryzon.
Tressaillis, insensé!... tout accourt; l'on admire.
De la Rayne, en stupeur est mué le desdain.
O triomphe cruel!... nous apparoist soubdain
Et me dist : Guyde moy... la touschante Palmyre!
Qu'az tu faict, m'escriay je? espondit : Mon devoir.
Sans ce, à mon Jélisvart, oncques ne pouvois estre;
Ma mère, en sa rigueur, me l'avoit faict cognoistre,
Et n'ay, pour t'adorer, besoing de te revoir.

Vers 203. ... brûlé, déchiré...

210. On trouve dans les trois manières de M. de Voltaire un vers semblable :

> Le beau Bathyle est mort, et c'est pour moi !

212. Avoit consolé des chagrins de...

Moy, sitost, détestant ma funeste conqueste,
Sens mon cœur aduré d'indomptables tourments;
Et la Rayne, en fureur, parjure à seyz serments,
Trois guerriers, meyz rivaulx, arme contre ma teste.
Que faict aux naufragiés ugne triple tempeste?
Héroz, de désespoir leyz terrasse à la foy :
Leur pardonne : amitié me jurent pour la vie.
On me rend, à genouil, ceste qu'on m'a ravie....
Ainz, Palmyre est aveugle, hélaz, et c'est pour moy!

Dict : et cilz que Zéglin, à l'aymable faconde,
Des plaincts de Colamor avoit presqu'allégiéz,
Doulces larmes d'esmoy versèrent à la ronde.
Prilx entre ceyz amants ne furent adjugiéz.
Cœurs panchent bien pour ung, mais nul ne le dire ose.
Ainsy, dans ceyz jardins, paréz de mille fleurs,
Qu'esclayre ung jour esgal, qu'ugne onde esgale arrose,
L'œil séduict, tour à tour, par diverses couleurs,
Crainct, par fois, d'accorder plein suffrage à la rose.

....

FRAGMENT DES CINQ PLAIDS D'OR.

Vers 7. Souvent ils produisent plus...

FRAGMENT

Des Cinq Plaids d'Or.

Clotilde comparant les caractères de Tylphis et de Zéglin, qui s'unirent de l'amitié la plus tendre, après avoir entendu mutuellement le récit de leurs aventures, explique la vive gaieté du premier et l'enjouement plus modeste du second, en disant :

Que l'ung estant Slavon, fust et l'aultre François :

et elle s'écrie :

François! peuple enfançon, gent vifve, aymable et folle!
Amyz, par foiz d'ugne heure, et par foiz de cent ans;
Vouz, qu'ung rien estourdit, ou transporte ou console;
Qui, sanz interrogier les espreuves du tamz,
Caressez de vos gousts la fugitive idole :
Ha! gardez ceyz défaults, sont leyz flours deyz vertus.
Soubvent pluz germe en eulx que simple vertu mesme.
Ne suibvez rien qu'attraict, l'estrangier que systesme;
Courez droict au playzir, s'y traisne à pas tortus;
Vouz l'aymez le dysant, sanz le dire il vous ayme.
Aymez, où que soyez! fruicts cueillez verdz et meurs.
Ce qui plaist est sanz prilz. A tant doulce folie

Vers 21. Que sait ce qui...

Qu'oppose le sang froid de voz graves blasmeurs ?
Se n'est discrète, en tout, en tout elle est jolie.
Ont ils pluz d'équité, d'héroïsme, de mœurs,
De cet honneur antique accreu de race en race,
De ce génie ardent qui l'homme esgale aux dieulx?
Ils n'ont que moings d'esclat, de bonheur, et de grace.
Donc marchez, creyez m'en, sanz destourner leyz yeulx,
Danz leyz sentiers flouris qu'ont frayéz vos ayeulx.
Que scet qu'en adviendroit, s'en perdiez vouz la trace?

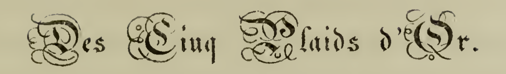
FRAGMENT DES CINQ PLAIDS D'OR.

Ce morceau est charmant : c'est l'expression de la société dans toute sa naïveté.

Vers 1. Que jamais aucun François n'ait troublé...

3. (*Gars*) Nos jeunes gens... (Cette expression est encore en usage dans quelques provinces de la France.)

FRAGMENT



Après le récit de Lygdamon, Clotilde apprenoit à Berenger son époux, à qui elle adressoit ce conte, que les concurrents, avant leur récit, étoient renfermés dans un lieu d'où ils pouvoient voir et entendre, mais d'où ils ne pouvoient être vus des belles qui devoient les juger. On ne vouloit pas que l'attention de ces dames fût distraite par le souvenir de quelque doux regard; et l'impartialité du tribunal y trouvoit son compte. Mais, dit-elle,

Maiz que nul, onc, François ne troublast le mystère,
C'est là, mon bel amy, que me reste à sçavoir.

Ho ! d'où vient qu'à nos garz n'imposons loy pareille,
Quand nous entr'ugnissons, soict au long du canal,
Soict entour du foyer, soict au fraiz de la treille,
Et formons nous d'amour un petiot tribunal?
Porquoy nous vient parler Roche-Flave à l'aureille,
Quereller Sainct-Haon, La Tour rire aux esclats,
Taulignan de seyz feulx vanter la turbulence,
Liviers nous menacer, sanz fin, de son trespas,
Castelmour estaler seyz superbes appas,

Et Le Blanc nous flestrir d'ung desdaigneulx silence?
Sont gentilz!... Le croy bien! vrayment, se n'estoient pas,
Qui vouldroit endurer leur ardeur importune?
Sont gentilz! bien font ilz : quand seroient mieulx encor,
Céphale, Adon, Nyrée, ou l'amant de la Lune,
Tout franc, pour nous touschier n'ont pris l'heure opportune.
Sont gentilz! Ung cognoy, qu'a pris un aultre essor,
Qui suibt d'ung roy proscript l'indigne destinée,
Qui me cherche à traverz leyz bataillons espars,
Qui ne scet, tant qu'aux lys insultent léoparts,
Cueillir qu'ez champs d'honneur roses de l'hyménée,
Qu'aviver feulx d'amour à la torche de Mars!

FRAGMENT DE LA PHELYPPÉIDE.

Vers 5. L'historique de ce vers est pris dans le Timée de Platon, qui le place dans la bouche de Solon, d'après le récit d'un prêtre de Says en Égypte. (Note de M. de Surville.)

FRAGMENT



Clotilde supposoit qu'avant la destruction de l'Atlantide, dont on a vu la description dans le neuvième chant, une première catastrophe avoit englouti une partie de cette île, ou l'avoit séparée du Continent. Le morceau qui suit se rattachoit au récit qu'elle en faisoit. On doit se souvenir que les descendants d'Atlas étoient des géants anthropophages.

Au midi deyz roschiers d'où ceyz monstres sauvages
Portoient, despuiz cent ans, leyz feulx et leyz ravages,
Soubz ung sceptre chéry, vivoient, indépendants,
D'Atlas et de Japet leyz fameulx descendants :
Eulx qui, soubz leyz drapeaulx d'ugne Royne prestresse,
Effroyèrent, jadiz, l'enfance de la Grèce ;
Qui, chargéz du butin de cent trosnes divers,
Et premiers conquérants du naissant univers,
Sçeurent, deulx foiz vainqueurs de Neptune en furie,
Rentrer ez vaste seyn de leur doulce patrie ;
Et disparoistre aux yeulx du monde espoanté,
Comme ung vayn torbillon dans le vuide emporté.

19. Tellement qu'à l'heure où... Urau est un nom de l'Atlantide; il vient d'Uranus; et chez les Péruviens, dit M. de Surville, il signifioit le feu conservateur de la nature.

21. Je ne dirai pas si...

26. N'en conserva pas moins...

On dict que l'Océyan, franchissant seyz barrières,
Bientost roula sur eulx seyz vagues meurtrières;
Que la terre s'oubvrit par maints esbranlements;
Que soubdain, toute en proye à de longs tremblements,
Afrique, avec trémeur, vist ses costes désertes
De cadavres sanglants et de desbris coubvertes;
Sy, qu'à l'heure où venoit Uran de s'engloustir,
De sa chuste ouyt-on l'abysme restentir...
Ne diray se Thétys, de nos loingtaines rives,
Dez lorz, ha dévoré leyz bornes primitives;
Le tamz, qu'espand sur tout ugne profonde nuict,
Comme icy, parmy nous en consacra le bruict...

Ainz, l'isle que Platon creust soubz l'onde perdue,
N'en serva-t-elle moings ugne immense estendue;
Et danz seyz ports heureulx, bien fussent sans renom,
N'en vist moings aborder le magnanime Hannon;
Hannon, deyz Tyriens le Typhis intrépide,
Hannon, illustrateur de l'obscure Atlantide,
Se, d'ung sénat jaloux le barbare decrest
N'eust, avec seyz consorts, estouffé son secrest.

Du reste deyz mortels deshormaiz oubliée,
Et, par deyz nœuds sacrés, à seyz foyers liée,
Ceste race d'humains veyoit couler seyz jours,

40. Sobriété... leur première...

47. Y voyoit... (Cerner, du latin *cernere.*)

A l'ombre du repoz, et soubz l'œil deyz amours.
De leurs ans, consuméz à s'entr'aymer, à playre,
L'innocence filoist la trasme séculaire;
Et jusqu'en leur hyver, froid sanz débilité,
Sobresse entretenoist leur prime agilité.
Par deyz fruicts sanz apprest, leur faim, tost assouvie,
Oncques n'oza touschier à rien qu'auroist eû vie.
Là, n'approschoit le fer deyz paisibles troupeaulx,
Ny deyz muets poissons leyz perfides appeaulx,
Ny deyz chantres eslés la sagette empennée;
Et nature, en tout tamz, de seyz dons couronnée,
Y cernoit, danz leyz braz d'ugne esternelle paix,
Touts leyz estres d'accord, jouyr de seyz bienfaicts.

L'OMBRE

DE

CLOTILDE DE SURVILLE

Aux Femmes-Poëtes.

Le nombre des ouvrages de Clotilde dont les titres nous sont connus est plus grand qu'on ne peut l'imaginer. Ceux que M. de Surville avoit destinés à l'impression eussent complété 8 volumes in-8° de 700 à 800 pages chacun. Indépendamment des poëmes, des poésies légères, des nouvelles, des drames, des contes, on y eût trouvé deux plaidoyers éloquents en faveur de l'infortuné Jacques-Cœur, grand argentier de France, une théorie des couleurs, une histoire de l'Atlantide en douze livres, une histoire complète de la poésie françoise, des notices fort curieuses et très étendues sur la vie et les ouvrages des femmes poëtes, et des mémoires du plus haut intérêt sur les événements et les hommes célèbres de cette époque. De ces mémoires, divisés en huit livres, cinq étoient entiers, mais on ne possédoit que des fragments des deux autres. Un ouvrage, auquel Clotilde avoit travaillé quarante années, manquoit seul à cette curieuse collection : on présume que c'étoit un poëme consacré au récit des hauts faits de Jeanne-d'Arc.

Au moment où M. de Surville fut arrêté, il remit une malle, qui contenoit ses précieux manuscrits, entre les mains d'un maître de poste. Aucune recherche n'a pu faire découvrir ce dépositaire, et probablement le fruit de tant de veilles est perdu pour jamais.

Les notices que nous publions sur les femmes poëtes, extraites par M. de Surville du grand ouvrage de sa spirituelle aïeule, parlent, à chaque page, des vers et des écrits qu'il se proposoit de mettre sous les yeux du public, et qui eussent porté la lumière sur la partie très obscure de l'histoire de notre littérature et de nos mœurs aux 12me, 13me et 14me siècles. Ces citations excitent d'autant plus de regrets, qu'elles concernent toujours des objets sur lesquels s'arrête la curiosité, et qu'il devient impossible de la satisfaire. Nous pensons, toutefois, que ces notices sont d'elles-mêmes assez piquantes pour se passer de l'avantage des preuves qui se trouvent si malheureusement perdues.

Nous les avons fait précéder d'une épître de M. de Surville, intitulée : *l'Ombre de Clotilde aux femmes poëtes.* L'idée ingénieuse de recommander aux femmes les poésies de celle qui leur fait tant d'honneur, en évoquant son ombre et la chargeant de défendre elle-même tous ses droits, étoit difficile à mettre en œuvre. M de Surville, digne petit-fils de Clotilde, n'est pas resté au-dessous de son modèle. On remarquera dans son épître des vers d'une grande beauté, et nous nous sommes bien gardés de toucher à quelques morceaux dont la tournure manque peut-être de correction, mais qui prouvent que l'esprit de son aïeule vivoit encore dans son dernier rejeton.

L'OMBRE
DE
CLOTILDE DE SURVILLE
Aux Femmes-Poëtes,
DEPUIS L'ORIGINE DU PARNASSE FRANÇOIS.

ÉPITRE.
1796.

Tant que ma nef, en proie au caprice des vents,
S'agitoit sur les flots où nagent les vivants,
L'avenir consoloit son amante éplorée :
A sa justice, hélas! vainement implorée,
Puissé-je intéresser la fleur du genre humain!
O mon sexe adoré! que ta divine main,
Sur un front glorieux, mais que l'ombre environne
Ceigne des vrais talents la tardive couronne!

Oui, sexe égal aux Dieux! s'il est vrai que ma voix
Cent ans a combattu sous tes heureux pavois,

Pour sapper sans retour ce préjugé barbare
Que jadis foudroya le vainqueur de Pindare ;
Si l'organe indiscret de mes brûlants désirs,
Mon luth a deviné l'accent de tes plaisirs ;
Si mon style, jetant ces traits de vive flamme
Qu'on sent de l'œil séduit pénétrer jusqu'à l'âme,
Provoqua ton sourire ou fit couler tes pleurs,
Ah ! répands, hâte-toi ! quelques touffes de fleurs
Sur les bords méconnus où ma cendre repose !
C'est l'unique devoir qu'à ton amour impose
Celle que les Destins, sans pitié désormais,
Au silence des morts vont rendre pour jamais !

Vous surtout qui, prenant Corinne pour modèle,
Prouvez aux chastes Sœurs, par un culte fidèle,
Que, seul, de nos rivaux le tyrannique orgueil
Nous élève au Parnasse un trop fatal écueil ;
Jugez, d'après ces fruits de mes antiques veilles,
Ce qu'un siècle plus tard j'enfantois de merveilles !
Concevez, s'il se peut, à quel frappant degré,
De ce François, encor si timide à mon gré,
J'eusse enrichi de nerf, de clarté, de noblesse
Le naïf enjoûment, la grâce et la souplesse !
Mais j'osai l'entreprendre : et s'il m'étoit permis,
A ces sentiers mouvants par moi seule affermis,

De comparer enfin la carrière superbe,
Honneur de mes pareils, successeurs de Malherbe,
Certes, ou je m'abuse, ou ma gloire à la leur
Fut ce qu'à la fortune est au moins la valeur.
En des flots lumineux, nageant dès leur enfance,
Le Goût et la Raison préparent leur défense.
Sur les riches coteaux qu'ils n'ont qu'à parcourir,
Pour avancer d'un pas j'ai dû le conquérir.
Dix siècles de brouillards m'en cachoient la contrée,
Des faisceaux de rayons leur en ouvrent l'entrée.
Comme l'abeille, errant sous l'azur d'un beau ciel,
Aux fleurs des prés voisins ils dérobent leur miel ;
Pour moi, je n'imitai que l'active hirondelle,
Qui, sur l'onde en fureur, planant à force d'aile,
Et, par un noble exil déjouant les frimats,
Dirige un vol hardi vers de lointains climats.
Revient-elle ? à ses chants Cybèle est rajeunie...
Tout obstacle est triomphe aux regards du Génie,
Et les muets destins s'abaissent devant lui.
L'amitié fut mon guide et sa voix mon appui.
J'écrivis ; on me lut : je languis dédaignée ;
On ne me comprit point[1]. Lasse autant qu'indignée,

[1] La première héroïde de Clotilde avoit été lue au camp de Charles VII. Mais on ne lui fit qu'un froid accueil ; on ne l'avoit pas comprise, tant étoit profond l'abyme qui séparoit son génie de celui de ses contemporains.

J'allais, en frémissant, abjurer les leçons
De ce maître immortel qui dicta mes chansons ;
Et, renonçant dès-lors aux couronnes d'Homère,
Briguer des vains rimeurs le succès éphémère.
Mais Tullie et Rocca, de mes dépits secrets,
Étouffèrent ainsi les vœux trop indiscrets :

« Oses-tu, sans pudeur, fille de Mnémosyne,
« Démentir à nos yeux ton auguste origine?
« Est-ce à toi d'envier la médiocrité?
« Travaille dans l'oubli pour la postérité!
« Que t'importe un Alain et sa bizarre école?
« Que servaient à Midas les trésors du Pactole?
« Et Phœbus exilé du céleste séjour,
« Précipité du char qui ramène le jour,
« En imprima-t-il moins sur ce juge à finance
« Les cachets du faux goût et de l'impertinence?
« Va, bientôt en ces lieux tes droits seront pareils!

« Vois combien peu de fruits, mûris, sains et vermeils,
« T'offrent ces beaux vergers à cent tiges superbes!
« Vois, comme en foule épars et perdus sous les herbes,
« Tant d'autres, détachés bien avant de mûrir,
« Furent, en bourgeonnant, condamnés à périr!
« Destinés à braver le temps et ses outrages,

« Tels, sur la tige encor, mûriront tes ouvrages,
« Lorsqu'en foule échappés à des troncs sans vigueur,
« Mille auront expiré de leur propre langueur.
« Ton début éclatant nous promet des miracles :
« Que les siècles futurs, confirmant nos oracles,
« Rappellent qu'au néant la voix de l'Amitié,
« Clotilde, a su ravir ta plus belle moitié !
« Laisse gronder les sots ! crains le regard des hommes !
« Le Parnasse françois, pour toi, c'est où nous sommes ! »

Que ne m'ont point appris ces aimables soutiens ?
Leurs conseils médités dans nos longs entretiens,
Au centre des forêts, au faîte des montagnes
Étonnoient au matin nos charmantes compagnes ;
Et, quand tournoient le soir nos rapides fuseaux,
Que s'enlaçoient les fils de nos soyeux réseaux,
Que le frais de la tonne, ou la flamme de l'âtre,
En cercle, rassembloit la jeunesse folâtre ;
Un trait des temps fameux, à nos mœurs adapté,
Dans ta bouche où sans fruit errait la volupté,
Te suffisoit, Rocca, miroir de tous les charmes,
Pour commander nos ris, nos craintes ou nos larmes.

Je l'ai dit : aussitôt qu'un peuple troubadour,
Sur les rives du Var, du Rhône et de l'Adour,

Fit revivre les chants de Rome et de l'Attique,
Les froids enfants du Nord, sur un pipeau celtique,
Essayèrent long-temps d'imiter nos concerts;
Et, des fils du Soleil travestissant les airs,
Sans mesure adaptés à leur gaulois informe,
Au lieu de cours d'Amour eurent des plaids sous l'orme.
Mais tandis que, sans choix, leurs Trouvères oisons,
Cueillant à travers champs des fleurs et des poisons,
Fatiguaient les échos de fades cornemuses,
Quelques esprits saillans, nourris du lait des Muses,
Préparaient, isolés, ce fertile terrain
Où devoit s'engloutir le Monstre aux yeux d'airain[1].

Parmi ces bons esprits, fléaux de sa puissance,
Vous seules avez droit à ma reconnaissance,
Vous, sur qui nos François, si tendres, si galants,
N'ont pas craint d'usurper la palme des talents!

Tu n'y prétendois pas, Héloïse adorable,
Toi qu'on vit, de l'hymen victime déplorable,
A vingt ans épuiser la coupe du malheur!
Eh quoi! si rien n'atteint l'éloquente chaleur
Dont ta plume, infidèle au serment qui t'engage,

[1] L'Impudence.

Embrase, des Varrons, l'austère et froid langage,
Que le tien dût couler en vrais torrents de feux,
Quand, loin de pressentir vos téméraires vœux,
Dans les bras d'un époux, comme toi, plein de charmes,
L'Amour et la Pudeur se disputoient vos larmes!

Rappellerai-je encor des noms presqu'oubliés?
Noble arbitre des rois, par tes graces liés,
Compagne de Raymond, quelle autre te devance?
Divine Béatrix, Euterpe de Provence,
Toi qu'invoquoit Richard dans ses indignes fers!
Tes écrits pour modèle à ma jeunesse offerts,
Firent germer en moi ces dons que la nature
Ne féconde qu'au prix d'une lente culture...

Ah! qu'ils durent bien plus à tes vers enchanteurs,
Rivale des Coucis, Hélène des auteurs,
Vénus de l'Occident, charmante Bragelongne,
Belle Agnès, dont[1] Eros, aux champs de la Bourgogne,
Modela sur les siens les magiques attraits!
Combien ton faible cœur en épuisa les traits?
Mais qui dut, à ses lois, rendre un plus digne hommage
Que, de ce Dieu vainqueur, l'œuvre ensemble et l'image?
Oui, peut-être à Lesbos des rigueurs de Phaon,
Jadis eût triomphé l'amante de Craon!

[1] L'Amour.

C'est elle que Phœbus semblait avoir choisie
Pour tirer du chaos l'antique poésie;
De ses termes confus régler l'assortiment;
Au vrai, seul, asservir le cri du sentiment;
Achever d'un seul trait la plus vaste peinture;
Sans farder ses appas embellir la nature;
Confier à l'esprit, par le burin des yeux,
Des tableaux que jamais n'ont éclairés les cieux;
Unir au négligé la grâce et la justesse;
Le cri du sentiment à la délicatesse;
Au délire d'un sang par la fougue emporté,
L'ordre et le naturel, la force et la clarté;
Au fond de ses sujets emprunter sa manière;
Trembler, en l'épuisant, d'appauvrir sa matière;
Se détourner d'un but pour mieux y revenir,
Et promettre, surtout, moins qu'on ne veut tenir.

Ces titres sont à toi, Tonnerre[1], et sans partage:
Jusqu'au dernier des tiens, que ce bel héritage
Accompagne à jamais l'aimable loyauté,
La grâce et la valeur, la force et la beauté!
Doux nom de Bragelongne! ô nom certain de plaire
A tout mortel aimant que l'œil du monde éclaire;
Reste cher, mot sacré des cœurs vraiment épris,

[1] Agnès de Bragelongne étoit de la maison de Tonnerre.

À Bellone, à Phœbus et surtout à Cypris ;
Qu'à tous ceux dont la bouche au hasard te prononce,
Par des flots de plaisir la Volupté t'annonce !....

Que dis-je ? à quel penchant me laissai-je emporter ?
Toi, faite pour séduire et non pour transporter,
Viens sur les pas d'Agnès, immortelle Doëte,
Ceindre, avec moins d'éclat, les lauriers du poëte !
Bien qu'à tes airs touchans, gais ou majestueux,
Manquât des passions l'accent impétueux,
Seule tu fis ouïr, noble[1] Erinne de Troyes,
Le rare chant du cygne entre les cris des oies,
À l'heure où de Conrad, jeune amant des beaux arts,
Mayence orna le front du bandeau des Césars.

T'irai-je rappelant, sage et docte Marie[2],
Filet pur et sacré d'une source tarie !
Dont les pinceaux naïfs, faciles et corrects,
À l'exemple vanté du plus sage des Grecs,
Transmettant un recueil des mensonges d'Esope,
Des fleurs de l'apologue enrichirent l'Europe,
Et de Phèdre inconnu montrèrent les couleurs ?

Tendre enfant, dont les vers attestent les douleurs,

[1] Femme-poëte de la Grèce. — [2] Marie de France.

Jeune Sainte des Prez, languissante bergère,
Myrtis du vieux françois et fauvette légère,
Moins habile à chanter qu'à soupirer l'Amour;
Toi, qu'en fuyant Calais, fit expirer, Seymour;
Ton style aimable et doux entraîne sans magie.

Mais qui pourroit du tien contester l'énergie,
O Barbe de Verrue, astre éclatant du Gard,
Qui, semblable à Méduse, atterrois d'un regard;
Vierge, ainsi que Pallas, et sans aïeux comme elle!
Aux sons harmonieux du chant de Philomèle,
S'unit, dans tes concerts, la harpe d'Arion;
Telle que le héros, vainqueur de Géryon,
Et, d'un triple ennemi, dédaignant la menace,
Un jour te vit plongeant, dans l'égoût du Parnasse,
Le farouche Mauclerc[1], Brunel et d'Augecourt:
Mais tu fis grâce aux traits du gentil Lignecourt[2],
Pardonnable étourdi, dont la flamme éternelle
Expia d'un moment l'audace criminelle...

[1] Ce Pierre Mauclerc n'etoit pas le duc de Bretagne, mais peut-être en étoit-il le fils, car Clotilde le fait Pair de France. Elle disoit de lui qnelque part :

Il n'ha rien de seiz pairs que le faste et l'audace;
Sans pouvoir, absolu; sans courage, insolent;
Discoureur sans faconde, et frondeur sans talent.

Il se fit moine.

[2] Voyez sa notice.

Féconde, originale en prestiges divers,
Les roses t'enchaînoient sous le ciel des hivers;
Et, pour comble d'éloge, en ces âges profanes,
D'Agnès aux sombres bords tu consolas les manes;
Et ta muse, à Levis, prépara les sentiers.

Cependant, accueilli par neuf siècles entiers,
Le démon du faux goût planoit sur nos contrées.
Il trompa vos efforts, Créquy, Rose, d'Estrées,
Que Verrue expirante arma de son carquois;
Lorsqu'élevée au son des Belgiques hautbois,
Sur le trône des lis vint une autre Marie[1],
Par d'aveugles bienfaits flatter la barbarie,
Quand son royal savoir devoit l'anéantir.
Mais si, d'un tel écueil, n'osa se garantir
L'ingénue[2] Elisa qui, sous le nom d'Aurore,
Alla régner aux bords que le Céphise *irrore,*
Il disparut pour toi, modeste Partenay[3],
Pour toi qu'elle adora, sensible Courtenay !
Tendres fleurs des vallons où l'Indre se promène,
Vous qui, loin d'imiter l'amante d'Hyppomène,
Aux frivoles trésors épandus sur vos pas,

[1] Marie de Brabant. Voyez sa notice.

[2] Éliza de Tullins. Voyez sa notice.

[3] Voyez leur notice.

Préfériez à l'envi les solides appas
D'une gloire à grand prix et sans brigue obtenue.
De vos communs accords, la beauté soutenue,
Dut prétendre aux lauriers de la Parque vainqueurs,
Que, seule, eût mérité l'union de vos cœurs!
Prodiges de talent, modèles de tendresse!
Oui, mon cœur a goûté votre ineffable ivresse,
Alors que, de Rocca, les regards satisfaits
Parcourant de mes vers les tableaux imparfaits,
D'un sourire enchanteur et quelquefois caustique,
Elle y versoit l'éloge ou lançoit la critique...
Que vais-je comparant? ô regrets superflus!
J'étois bien jeune encore... et Rocca n'étoit plus!
Tandis que de tes jours éclairés de sa flamme,
L'Amitié protégeant l'indivisible trame,
Couple unique, en ses bras, jaloux de t'assoupir,
Confondit tes adieux et ton dernier soupir!

Un sort bien différent, colombes gémissantes,
Fit planer, loin de nous, vos ailes languissantes,
Victoire de La Tour, Hélène de Grammont[1]!
Non moins dignes, hélas! d'orner le double Mont,
De ses profanateurs, si l'atroce licence
N'eût, de vos doux liens, outragé l'innocence,

[1] Voyez leur notice.

Et d'un souffle empesté flétri vos chastes nœuds :
Jusques dans l'avenir, des Thersites haineux,
Et l'envie et l'orgueil, acharnés sur nos traces,
Poursuivront-ils l'esprit, sous l'image des Graces ?
Quand pourront s'enlacer, aux palmes des Saphos,
Sur nos pudiques fronts, les myrtes de Paphos?

Aux feux étincelants qui brilloient sous leur cendre,
Alluma son flambeau cette vive Montendre[1],
Que Lyon vit éclore en ses loyaux remparts :
Et soudain, mille échos sur les Alpes épars,
De ses chants dévoués à l'antique Thalie,
Firent, se répondant, retentir l'Italie,
Où le Dante, infernal plus encor que divin,
Évoquoit, en fureur, le spectre d'Ugolin.
Montendre, à ces tableaux énergiques et sombres,
Opposoit l'Amour même, errant parmi les ombres ;
Marioit, de Catulle, au riant abandon,
Non les mâles couleurs du peintre de Didon,
Mais ces piquants attraits dont la France est la mère ;
Ces brillants séducteurs, dont l'éclat éphémère,
Sans l'appui du talent, qu'ils peuvent embellir,
Tout en éblouissant semble déjà pâlir...
Telle fut, de Lévis, l'avant-courrière illustre.

[1] Voyez sa notice.

Justine, enfin, parut; et c'est son plus beau lustre.
De ce maître vanté, disciple audacieux,
Justine en releva les crayons gracieux;
Et bientôt, à sa voix, l'orgueilleuse Crémone
Crut ouïr les accords du chantre de Sulmone:
Pétrarque, aux vers coulans, moins sentis qu'admirés,
Qui voyoit, sur lui seul, les regards attirés,
De la Seine à l'Euxin, de l'Euxin jusqu'à l'Ebre,
Envier à l'Arno son luth par trop célèbre;
Pétrarque en fut jaloux : il fallut apaiser
Cette soif des honneurs qu'il brûla d'épuiser.
Tu ne dédaignas point, Muse de l'Hespérie,
De Richarde[1] et Montendre, héritière chérie,
Et de Barbe et d'Agnès, fille au sacré Vallon,
D'invoquer, en Toscan, ce moderne Apollon.
Mais bien que t'accueillant sur le ton d'un Orphée,
Sa réponse pour toi soit un double trophée,
Sur le sein de Craon Bragelongne en gémit;
Selvaggi s'en indigne, et Verrue en frémit.

Qu'un bien plus doux soleil brilla sur tes années,
Depuis qu'en ce bosquet des vertes Euganées,
De Puytendre endormi ton œil fixa les traits!
Ah! dès-lors, toute en proie à ces transports si vrais

[1] Richarde de Selvaggi.

Qu'avec tant de chaleur décrit ta veine ardente,
Combien tu surpassas et Pétrarque et le Dante !
O Puytendre ! ô Lévis ! adorables époux,
Que seroit d'Orléans ? qu'eussé-je été sans vous ?
O couple ingénieux, du seul bonheur avide,
Puisse un juste avenir, de Tibulle et d'Ovide,
T'accorder le mérite à défaut des succès !...

Et toi, qui transportas le Parnasse français
Sur les sommets déserts de l'obscure Navarre !
Toi qui, de ces trésors dont il fut trop avare,
Recueillis à grands frais les précieux débris !
Toi, que ma mère a vu, sous tes royaux lambris,
Confier des savants l'errante destinée
Au plus beau des mortels, que t'unit l'hyménée !
Te nommerai-je ici ? Non, je dois l'avouer,
Sans excès, des Vallons ne te sauroient louer :
Puis, à ce dernier pas, succombe mon génie ;
Ainsi, Timante osa, dans son Iphigénie,
Sur le deuil de sept rois, dont son art dit le nom,
Impuissant d'enchérir, voiler Agamemnon.

Ah ! si mon luth pouvoit, au gré de mon envie,
Vous chanter tour à tour, vous, qui m'avez suivie
Au sommet orageux du Mont trois fois sacré :

Je redirois d'abord, et Rischmond et Sainthré[1],
De Clotilde autrefois les élèves sublimes ;
Et, depuis, ses flambeaux sur les augustes cimes!

O Céphise, ô Camille, étoiles d'Albion,
Qu'adopta des François l'inégal Amphion[2];
Vos chars nous dépassoient dans la vaste carrière
Dont ce prince, avant moi, vous ouvrit la barrière :
Quand l'Amour, sur vos cœurs épuisant tous ses feux,
Marquoit d'un sceau brûlant vos plus frivoles jeux.

Que j'envierois aussi le tissu des Charites[3],
Pour vous chanter après, royales Marguerites,
Que l'Ecosse et l'Autriche et la France, aux Valois
Ont, de sang ou d'hymen, lié presqu'à la fois;
Et qu'au trône, souvent, a disputé le Pinde!
Tu les entretiendrois, héroïque Célinde[4],
Des prodiges récents du fameux nautonnier,
Qu'avec toi, célébroient d'Entraigue et le Monnier[5].
Comme un jeune cyprès, cette élégante Flore[6],
Bouton de rose, ouvert sitôt qu'il put éclore,
Lèveroit, parmi vous, son front électrisé,
Des foudres de l'Amour partout cicatrisé.

[1] Voyez leur notice. — [2] Le duc d'Orléans. — [3] La Ceinture des Grâces. — [4] Voyez la notice. — [5] Idem. — [6] Idem.

Que dis-je? ô bel Andro, qui la rendis au monde,
Royan[1], ce n'est qu'à toi de chanter Rosemonde;
A toi, que ma Tullie, hélas! sauva, naissant,
Aux dépens de ses jours, des fureurs du Croissant!

Quand le sceptre échappoit à tes contemporaines,
Toi seul pus consoler nos vierges souveraines;
Toi, long-temps le plus cher de leurs vrais favoris!
Qu'il prête à vos portraits son riche coloris,
Muses, qu'aux sombres bords j'ai vu descendre en foule!
Nymphes du Rhône, aux lieux où la Saône s'écoule,
Belle et tendre Charly, Clémence et du Guillet!
Vous qu'osa de son Pinde exclure du Tillet[2],
Des Roches, Lentillac, Rohan, Conti, Marseille,
Phyllire, d'Hélicon trop négligente abeille!
Romieu, la Tour-du-Pin, de Vienne, Montenay;
Et toi, jeune Soissons, et toi, docte Gournay!
Vous surtout, qu'ont parés de plus nobles lierres,
Calage, Scudéri, la Suze, Deshoulières,
Brégy, Murat, Chéron, Descartes, Liencourt,
La Fayette, Yveroy, Villedieu, Louvencourt;
Sensible Graffigny, sublime du Boccage,

[1] Louis de Royan.

[2] Titon du Tillet. Son parnasse en bronze se voit à la Bibliothèque du Roi.

Dont l'âme de ses fers à peine se dégage !
Vous toutes, en un mot, que se plut à former
Un Dieu que votre cœur se plut tant à nommer !

Entre cent, toutefois, qu'ici j'ai vu paroître,
Toutes, dans leurs rivaux ont trouvé plus d'un maître ;
Quand de mon règne, au temps des barbares jongleurs,
Toutes, d'un siècle au moins, ont devancé les leurs.
L'oubli dérobe, en vain, aux burins de l'histoire
Que nulle, autant que moi, n'obtint cette victoire :
Beautés, qu'un tel espoir va guidant sur mes pas,
Vous ne souffrirez point que la nuit du trépas,
Ministre de l'Envie aux sifflantes couleuvres,
Enveloppe à jamais ces magiques chefs-d'œuvres,
Ces vers, dont l'Amour même, aux grâces de mon corps,
Dans l'âge du plaisir préféroit les accords !
Et près de moi, pourtant, Rocca seule était belle !..
Mais à l'aveugle Dieu, Rocca, toujours rebelle,
Expira, sans fléchir ce tyran méprisé :
Il s'en vengea sur vous ; le moule en fut brisé...
O mes charmans appuis ! que vos arrêts suprêmes,
Chez un peuple, souvent amoureux des extrêmes,
Préservent les écrits ravis à mon cercueil,
Et d'un trop vif éclat et d'un trop froid accueil !
Surtout épargnez-leur, ornements de la France,

Les décrets qu'au hasard sème l'indifférence!
Montrez aux vains échos de ces décrets confus
Ce que je pouvois être, et non ce que je fus.
Oui, ce que j'eusse été si ma lyre superbe
Eût frappé seulement l'oreille de Malherbe;
Si, même, ce grand roi, protecteur des Marots,
Ce roi, vivifiant, du coup d'œil des héros,
Les beaux arts, engourdis dans ces antiques sources
Qu'épargna le fléau vomi parmi les deux Ourses [1],
François, un peu moins tard eût régné sur nos lis :
Que dis-je? si du fond des antres de Chalys,
Sous un règne affranchi de discordes civiles,
Le sort m'eût transporté dans la reine des villes.

Sexe aimable! à toi seul je consacrai mes chants;
Pour toi seul, je bravai, des sots et des méchants,
La censure hypocrite et l'obscur anathème :
Soutiens (il en est temps!) le double diadème
Dont ensemble, au mépris de l'homme détrôné,
Clotilde et Jeanne-d'Arc t'ont jadis couronné!
Qu'à ce prix l'univers, sur tout ce qui respire,
Puisse, en le proclamant, adorer ton empire!

[1] Les Goths et les Vandales.

NOTICES

Sur la Vie et les Écrits

DES FEMMES-POËTES

ANTÉRIEURES AU SIÈCLE OÙ VIVOIT CLOTILDE,
OU SES CONTEMPORAINES.

La langue françoise n'offre aucune trace de commencement antérieur au règne de Henri Ier, c'est-à-dire au onzième siècle de l'ère chrétienne : non qu'il n'ait existé beaucoup plus tôt des vers en langue romane, limousine, bourguignonne et normande, indépendamment de celle des troubadours, dont l'idiôme, déjà gracieux et sonore à cette époque reculée, ne doit pas se confondre avec tous ces affreux jargons ; mais des accouplements barbares de mots latins dépravés, mêlés à des restes informes de saxon, de visigoth, de tudesque ; des lignes plus ou moins longues, suivant le besoin des faiseurs, et terminées, en général, par une consonnance ridiculement obligée ; cela même eût-il revêtu quelques idées vives, naturelles et saillantes, ce qui n'étoit pas, ne pouvoit s'appeler de la poésie. De pareils vers se chantoient pourtant sous le règne des Carlovingiens ; et le roi Lothaire, qui réunissoit la justice et l'héroïsme à beaucoup d'esprit et de douceur, en faisoit, dit-on, ses plus chères délices. Je me dispenserois de remonter à Louis III et Carloman, frères si dignes l'un de l'autre, enfans couronnés, qui ne purent que laisser entrevoir à la France tout le bonheur qu'elle pouvoit attendre de leur sagesse, de leur bravoure, et surtout de leur inaltérable union, si, par eux, ne commençoit l'histoire même

de notre langue. Ils conçurent le projet d'en donner une exclusive aux François ; l'un et l'autre ne se parloient qu'en cette romane, déjà suivie, puisque les actes de S. Étienne sont intelligibles pour nous, ainsi que le cantique solennel que fit chanter Carloman dans la métropole de Vienne, après l'avoir reconquise sur l'usurpateur Bozon. La fameuse chanson de Roland fut l'ouvrage de Louis même. Mais ces détails appartiennent à l'histoire générale de l'art ; on peut dire que son berceau ne commença d'être aperçu que sous Louis-le-Jeune, et qu'Abailard est le premier auteur connu dont les muses des Gaules puissent revendiquer les compositions.

Notices

Sur la Vie et les Écrits

DES FEMMES-POËTES

ANTÉRIEURES AU SIÈCLE OÙ VIVOIT CLOTILDE OU SES CONTEMPORAINES.

Héloïse de Fulbert.

C'est le beau nom qu'amène nécessairement celui du Platon de la France au moyen âge. Plus jeune de vingt-un ans que l'amant illustre dont elle causa les malheurs, c'est de lui, de lui seul qu'elle apprit l'art d'écrire; et l'on sait qu'il ne se borna pas à ce genre d'instruction. L'un et l'autre écrivirent en langue romane : ils la rimèrent tout au moins; et c'est bien mal à propos que le patient La Ravaillère a tant raisonné pour démontrer qu'Abailard n'avait cadencé que des syllabes latines. Son début au Parnasse fut une version, supé-

rieure à l'original, du poëme de Marbode, évêque de Rennes, sur les pierres précieuses; et Clotilde en rapporte des passages que je n'ai point vus dans le manuscrit qu'on en trouve à la Bibliothèque du Roi. Mais il ne s'agit ici que d'Héloïse. L'Italie s'est appropriée ses chansons, tout aussi effrontément que celles de son maître; et le divin Pétrarque est plein de ces plagiats, toujours honnêtes quand l'idiôme est différent. Mais quelle distance incommensurable entre Abailard et son écolière! et combien elle dut le surpasser en aimant[1]! On doit rapporter à cette époque, quelques ouvrages dont les auteurs sont encore problématiques pour la plupart des savans, et dont Clotilde a démontré l'origine. Le seul en faveur duquel je me permettrai une courte digression, est un poëme héroïque sur la première croisade, par le chevalier Beschada des Tours, de Limoges. Il fut écrit en vers hexamètres octavins, en romanes mêlées, et en vingt-quatre chants, comme les poëmes d'Homère, de l'an 1120 à l'an 1130. Le héros en est Godefroy de Lorraine; et c'est le plan de la *Jérusalem délivrée*, à l'histoire de Renaud près. Ainsi la première épopée mo-

[1] Clotilde en avoit conservé trois stances originales, scrupuleusement transcrites par Jeanne de Vallon. « Elles suffisaient bien, disoit-elle dans « ses mémoires, pour convaincre l'affreux Fulbert de ce qu'on n'exprimeroit plus décemment aujourd'hui qu'en décolorant ses images. »

derne parut en-deçà des monts. Dans un dialogue intitulé *Clotilde et l'Avenir*, elle disoit de Beschada :

Pourquoi lancer regards trop en arrière?
Seul, à grands pas, nous oubvrit la carrière
Où jusqu'icy tant se font fourvoyez,
Ce Beschada, dont œuvres, jà noyez,
Ne flottant plus sur l'Océan des asges,
Plus n'ont espoir d'estre apprisés des sages,
Ny des héroz dont chanta leiz exploits.
Champs Limosins où retentit sa voix,
Chastel des Tours, toy qu'honora l'enfance
Du Chevalier, l'Homère de la France,
Consolez-vous! en teste [1], escripts divers
Qui traceront reigne de l'Art deiz Vers
En ceiz climats, (y fût-il d'Iliades),
Iront cistant le Chantre des Croisades....
Et toy qu'on vist s'eslancer sur seiz pas,
Toy qu'ha trop-tost meyssonné le trespas,
Noble Vincent [2] que Viviers ha veu naistre,
Qu'ugnis au nerf et grants traits d'un tel Maistre
Grace et frescheur de ton heureux Printemps,
Porte sa gloire en l'abysme des temps!
Qu'en Charlemagne, affrontant leiz naufrages
Son Godefroy vive par teiz suffrages!
Tel aux concerts du Peinctre de Didon
Doibt Varius l'esclat de son renom.

[1] En témoignage.

[2] Vincent de Viviers avoit fait un poëme dont on retrouve plusieurs fois un grand éloge dans les notes comme dans les vers de Clotilde.

On chantoit les fragments de Beschada dans toute l'étendue de l'empire françois, comme autrefois les rapsodes grecs chantoient les poëmes d'Homère. Il s'étoit fait une réputation distinguée sous les drapeaux du fameux Bohémond, héros normand, de la race des conquérants de la Sicile; et ce prince ayant été fait souverain d'Antioche par les suffrages des Croisés, en confia l'intendance au chevalier des Tours, son compagnon d'armes. Le manuscrit de son poëme de la conquête de Jérusalem, se trouve à la Bibliothèque du Roi, sous le n° 7128.

Béatrix d'Aragon,

Comtesse de Provence.

Un caractère trop frappant d'ancienneté sépare trop distinctement les chansons d'Héloïse de celles de Béatrix, pour les confondre dans le même âge poétique. Non que ces âges soient bien distincts dans la plupart des anciens trouvères; mais Clotilde y fait remarquer des nuances de style absolument indépendantes du degré de talent dont leurs écrits sont empreints. Béatrix appartient à l'une et à l'autre romane. Née à Montpellier, elle épousa Raymond Bérenger, comte de Provence. Ses vers espagnols, italiens, et surtout provençaux, sont, au jugement de Clotilde et de ses amies, bien faites pour les apprécier, très supérieurs encore à ce qu'elle écrivit en françois. Un fragment de *la Faye Urgelle,* fabliau que Clotilde et M. de Voltaire ont successivement rajeuni; quelques lays d'amour à stances inégales, et deux complaintes à Richard-Cœur-de-Lion,

sont tout ce qui nous en reste[1]. Ils justifient la haute opinion qu'a donnée leur conservatrice, de l'âme et des talents de leur auguste auteur.

[1] Ces citations qui se reproduisent très souvent font plus que jamais regretter la perte des papiers de M. de Surville.

Agnès de Bragelongne de Plancy.

« Nom charmant, s'écrie Clotilde, qui me semble exprimer à lui seul les grâces et la volupté, la finesse et le sentiment, la tendresse et la poésie ! La figure la plus enchanteresse s'unit donc, une fois, au cœur le plus sensible, aux talents les plus distingués, au génie le plus admirable ! une Hélène parut enfin dans la carrière des Saphos ! ..»

Rien ne justifie mieux ce transport, qu'un simple coup d'œil sur les ouvrages et sur la personne d'Agnès de Bragelongue, fille du comte de Tonnerre, et mariée, à peine nubile, au seigneur Jules de Plancy. L'Amour ne permit pas la consommation de ce mariage, si peu d'accord avec ses inclinations. Son époux la quitta le jour même, et, trois mois après, fut fait prisonnier par les Anglois. La jeune Agnès épuisa sa dot pour en hâter la délivrance; mais, à peine l'avoit-elle obtenue par le crédit d'Éléonore de Guyenne, mère de Richard, qu'elle perdit l'objet de tant de sollicitudes contradictoires. Le jour où l'on disposa de sa main, elle vit Henri de Craon, dont les charmes divins ne sembloient assortis

que pour elle ; onze ans consécutifs, tous deux brûlèrent sans espoir. C'est à l'amour tyrannique dont ils furent d'abord à l'envi consumés, qu'on doit, indépendamment de mille autres écrits délicieux de moins longue haleine, le roman-poëme de *Gabrielle de Vergy,* où furent entrelacés, pour la première fois, les vers masculins et féminins d'un bout à l'autre de la pièce. L'aventure étoit si nouvelle, que l'auteur n'eut à faire aucun frais d'invention. Mais elle racheta ce défaut du sujet par tout ce que la sagesse du plan, l'élégance du dessin, la vérité des caractères, la richesse du coloris et la mélodie d'un style inconnu jusqu'alors, et beaucoup plus tard, au delà de la Loire, spécialement des incorrects et stériles trouvères, peuvent ajouter d'intérêt à cette touchante narration; elle employa les vers pentamètres [1].

Que comparer à cette molle flexibilité de pinceau dans tout ce qui nous reste et du douzième et du treizième siècle, sans en excepter les chansons de Thibault ? Le seul Craon, peut-être, auroit pu joûter avec son amante.

[1] Le premier recueil en a rapporté quelques vers, les seuls que l'on ait retrouvés. Ils commencent ainsi :

De voix estaincte : ouy, reprist, tams qu'appaise
Preulx qu'adoray, preulx qu'ores mesme embraise, etc.

et les charmants couplets au beau Craon son amant :

Par tendre Amor qui te jaloze,
Par leyz grâces qui t'ont parfaict, etc.

enflammée; mais, avec plus d'élévation, il a bien moins de naturel, de correction et de souplesse. Des obstacles ignorés les empêchèrent de s'unir au moment où la chaîne d'Agnès fut brisée; et l'ingrat, après s'être enivré de plaisirs dans les bras de la Vénus adorable de l'Occident, lui fit éprouver les dédains dont Phaon accabla la Polymnie de Mitylène. Il revint pourtant tomber à ses pieds; elle le reçut, plus que jamais amoureuse; et tant de bonheur épuisant ce qui lui restoit de forces, elle mourut, en recevant le nom de son épouse, à l'âge d'environ trente-sept ans. Clotilde la faisoit paroître dans sa *Phélippéïde,* et lui adressoit ces beaux vers, au sujet de la magique impression qu'elle fit sur les dames et les héros :

Tant et grace et beauté divinisoient seyz charmes, etc.

On ne peut concevoir la justice entière d'un tel éloge sans avoir sous les yeux, et le portrait ravissant, et l'ensemble de ce que l'on a conservé de cette belle trouveresse. J'ai vu des jeunes gens s'éprendre d'amour à l'aspect d'une foible copie de ses traits voluptueux, et je défie le connoisseur le plus froid de ne pas éprouver un frémissement délicieux à la lecture de son poëme. Le châtelain de Coucy, Blondel de Nesle, et Thibault de Mailly, tous les trois aussi troubadours, fleurirent

en même temps qu'Agnès de Bragelongne. Les poëtes Alexandre et Hélinand se distinguèrent aussi sous ce beau règne, celui-ci par des vers sublimes, quoiqu'incorrects, par des morceaux que l'Auguste des François lui faisoit chanter à sa table ; et, le premier, par un poëme héroïque, pompeux à la fois et barbare, sur Alexandre-le-Grand, symbole assez ingénieux du monarque. Il est tout en grands vers, à rimes entassées ; et c'est de cette époque précise que l'hexamètre se nomme alexandrin.

Isamberge de Danemark.

On frémit de donner le nom de reine de France à à cette princesse infortunée, tant elle paya cher ce titre glorieux! L'histoire, qui s'est bornée à dépeindre assez peu fidèlement ses malheurs, dont la cause est encore ignorée, en rendant justice à ses vertus ainsi qu'à sa beauté, n'a pas daigné s'occuper de son mérite littéraire. Clotilde a frappé d'anathème les complices obscurs de cet indigne oubli; mais elle n'a rien pu retrouver d'Isamberge qu'un seul fragment, sans liaison, de sa lettre au grand Saladin, soudan de Syrie, pour le féliciter sur les vers provençaux qu'on lui attribuoit à la cour. On peut se permettre, à cet égard, une objection spécieuse : il n'en restera pas moins vrai qu'Isamberge a écrit cette lettre, et que Saladin avoit fait les vers. Née au fond du Nord, elle n'a pu se familiariser avec sa langue adoptive jusqu'à se voir en état de la perfectionner; c'est beau-

coup qu'elle ait essayé de l'enrichir des poésies neuves des scaldes, dont le nom même était inconnu parmi nous. Clotilde en fait l'analyse d'après une version languedocienne tentée sur la version originale d'Isamberge.

Doëte de Troyes

Il est fait mention de cette dame, ainsi que des deux suivantes, dans la Chronique du président Fauchet; mais elles n'y sont que gauchement citées [1].

Doëte savoit donner à ses rythmes une coupe harmonieuse et régulière, sans en exclure la variété. Elle faisoit, sans pesanteur, de très heureuses allusions à la mythologie. A la richesse et au sage enlacement de ses rimes, elle joint un respect continu pour la césure et la construction, toutes choses absolument étrangères sous le règne de saint Louis, que vit ce cygne dès son aurore. Qu'on ne m'objecte pas les grâces naïves et le mol abandon de Thibault; déjà le François se prêtoit à des grâces sévères qui ne réprouvent ni l'abandon, ni la naïveté même.

Il est inutile d'ajouter que ce prince brilla dans le

[1] Le premier recueil en a donné quelques vers. Voyez aussi page 5 de ce volume.

temps dont j'ai parlé ; ceux, au reste, qui ne l'ont connu que par le couplet à refrain qui se lit à la tête du premier volume des *Annales poétiques,* peuvent être bien sûrs qu'ils le jugent sur la facture du président Hénault.

Pour ne point omettre le jugement que Clotilde a porté sur Doëte de Troyes : « C'est Erinne, dit-elle ; mais « Erinne à l'âge mûr ; tour à tour noble, aisée, brillante, « enjouée et majestueuse : que lui manque-t-il ? l'accent « impétueux des passions. »

Marie de France.

Elle étoit carlovingienne; mais Clotilde ne garantit ni sa généalogie, ni sa légitimité. « Le titre de fille d'Ésope la dédommage bien, continue-t-elle, de l'incertitude où l'on est sur ses véritables aïeux... » Quant à moi, je ne conçois pas la rage des écrivains à prévenir continuellement qu'elle n'étoit point de race royale, tandis qu'elle dit expressément tout le contraire, à la tête du seul manuscrit digne d'elle que je sache avoir vu jusqu'ici[1].

Je partage d'autant plus volontiers le soupçon de M. Le Grand sur la connoissance qu'avoient nos devanciers du manuscrit de Phèdre, que Clotilde a parlé deux fois de ses fables, sans le nommer autrement que l'affranchi de César; mais elle présume que la version latine dont veut parler Marie de France, n'est autre chose que celle d'Aviénus, écrite sous Théodose. Quoi qu'il en soit, elle estime bien plus la justesse d'idées et la sim-

[1] On en a cité quelques vers inédits page 3.

16

plicité de récit dans cette fabuliste, que l'élégance de sa poésie et le feu de son imagination. Elle la blâme de ne pas s'être constamment, à beaucoup près, astreinte au mélange des rimes; et n'en a recueilli que neuf fables, dit-elle, parce que son livre est partout.

Marie, en général, saisit avec beaucoup de vérité le ton du sujet qu'elle traite; mais son style est d'une inconcevable inégalité. Sa fable de l'Abeille et des Frelons est un chef-d'œuvre, ainsi que huit ou dix autres que l'on regrette de ne pouvoir offrir.

Sainte des Prez.

Rien ne fait plus d'honneur à la mémoire d'Agnès de Bragelongne que d'avoir formé l'âme et l'esprit de Sainte des Prez, qui fut, mais en raccourci, son image. « Ce qui n'est que joli, dit Clotilde, ne pouvoit aller plus loin; cependant elle ne faisoit que séduire; Agnès embrasoit d'un coup d'œil... » Il en fut ainsi de leur veine; Sainte n'eut guère de sa maîtresse que l'élégance, les grâces et la flexibilité. Corinne écrivait autrefois : « Je blâme « fort Myrtis, à la voix douce, de s'être présentée dans « l'arène pour disputer le prix à Pindare. » « Or, Sainte des Prez, ajoute la muse du Rhône, est la Myrtis du vieux françois; fauvette agréable et légère, elle sait soupirer, mais non chanter l'amour. » Sa lyre est, en effet, plus douce que nombreuse, ses vers communément plus tendres qu'expressifs. Clotilde en a recueilli cinq lays amoureux, dont l'un commence par ces vers, qui semblent dire trop pour Guillebert d'Erneville :

Beau Guillebert, au riz tendre et perdélittable,
Ne m'ha-t-il, comme toy, cruel, requis d'amor?

mais cet éloge de la figure d'un rival françois n'est amené que pour rendre un plus vif hommage à son amant véritable, Edwin de Seymour, jeune Anglois de Cambridge, l'objet de la plus tendre passion, qui, l'ayant abandonnée à Calais, la vit tomber expirante sur le rivage. Agité de remords, peut-être réembrasé d'amour, il se fit débarquer à l'instant même; mais il n'étoit plus temps de la secourir. Telle fut la fin de Sainte des Prez, Orléanoise, à l'âge de vingt-deux ans. Ses agréments n'avoient de comparable que sa douceur, sa modestie et sa sagesse, quoique les circonstances de sa mort tragique semblent très peu d'accord avec tant de vertus. Tullie de Royan écrivit son histoire en prose, et Clotilde y sema quelques vers. Cette jeune trouveresse ne manqua, de leur aveu, que d'assez de confiance en ses forces, non-seulement pour exceller dans le genre érotique, mais encore (et bien mieux) dans les hautes compositions. Ses grands vers ont une facilité noble; elle eut tort toutefois de les adapter au genre qui leur convient le moins. Mais ce n'est pas à vingt-deux ans qu'on pouvoit en attendre des chefs-d'œuvre.

Barbe de Verrue.

Poète le plus distingué, sans comparaison, de tout l'antique Parnasse, et le talent le plus original, dit Clotilde, qui jamais peut-être ait existé parmi nous. C'étoit un abrégé des caprices de la nature, quand elle ne franchit ses propres lois qu'autant qu'il en faut pour ne pas cesser de plaire. Nulle mortelle ne prouva mieux la maxime, ou plutôt le proverbe ancien, que cette vie n'est qu'un voyage; elle ne cessa de parcourir le royaume pendant un espace d'environ soixante ans. Comment n'est-elle point connue? comment ses ouvrages mêmes ont-ils paru toujours sous le voile de l'anonyme? comment tant de poëtes enchaînés à son char ne l'ont-ils pas nominativement célébrée? il seroit trop long d'en expliquer les raisons dans cette notice.

Barbe de Verrue, dont Clotilde elle-même n'a pu deviner les parents, naquit aux bords du Gardon, sur la montagne fertile de Brienne, où fut jadis une très grande ville qu'elle dit avoir été fondée par le premier des

Brennus. Clotilde a fait, sur cet objet, une dissertation très curieuse. Barbe étoit fille naturelle; vingt de ses passages l'attestent formellement. Elle ne fut jamais ni belle ni jolie, quoique certains vers, pris à la lettre, le fassent présumer : elle n'en fut pas moins le sujet des passions les plus violentes; parce qu'en effet, et de son aveu, l'extraordinaire dans une physionomie est bien plus rare et plus frappant que la perfection.

Troubadouresse par état, dès l'âge de cinq à six ans, elle quitta le château du seigneur de Lascours qui avoit commencé à l'élever, et dont la mort lui fit éprouver des humiliations incompatibles avec la fierté de son caractère. S'abandonnant à sa destinée, et douée d'une très jolie voix d'enfant, elle alla parcourant, une vielle à la main, les châteaux, les églises, les monastères, sans jamais s'arrêter nulle part, à moins qu'on l'en priât avec instance, et n'acceptant rien de personne, si ce n'est le vivre et le couvert. Très délicate sur le choix de ses hôtes, si, par hasard, on l'entraînoit forcément où elle ne vouloit point aller, son silence obstiné punissoit les tyrans de sa foiblesse; et le seigneur d'Aubesargues la fit enfermer plusieurs jours presque sans nourriture; un autre, plus barbare, osa la traiter avec plus d'indignité, sans en arracher ni plaintes ni paroles. Toujours seule, comme le lion dont elle avoit le courage, elle parcourut

successivement le Bas-Languedoc, la Provence et la rivière de Gênes, d'où, cédant aux sollicitations d'un premier amant (elle atteignoit sa quatorzième année), elle consentit à se rendre chez le marquis de Montferrat, où trente mois lui parurent bien courts dans l'ivresse d'une passion fortunée. Cet amant, qui n'en put obtenir que des aveux brûlans, l'ayant laissée à son ancienne liberté, Barbe en profita pour se rendre à Florence et à Livourne : je supprime les détails de ses courses. Là, vivement recommandée par la comtesse de Roscoli, Césaro, patron génois, promit de la ramener à Marseille; mais son premier soin fut de relâcher à l'île d'Elbe; et, sous prétexte de soulager sa spirituelle pupille des angoisses de la mer, il se hâta de la conduire dans une forêt voisine pour assouvir en paix son impudicité. Barbe lui porta un coup de poignard, dès qu'elle s'aperçut de la violence qu'il vouloit lui faire, et, dans la sécurité de la vertu, ne craignit pas d'appeler les gens de l'équipage à témoins de la justification qu'elle osoit attendre de la bouche même de cet italien. Césaro, se croyant blessé mortellement, fit l'aveu public de son crime, et se crut trop heureux de l'expier en sauvant la vie à son généreux meurtrier. Barbe, très habile dans l'art de guérir les plaies, art que les troubadours ne cultivoient pas moins que celui des vers, mit, sous peu de jours, son conduc-

teur en état de continuer sa route, et se fia noblement aux protestations de son repentir. Ils arrivèrent heureusement à Marseille, d'où la jeune troubadouresse, se dérobant à l'éclat que ne manqua pas de faire la nouvelle d'une pareille action, partit incontinent pour repasser le Rhône, et revoir, après une si longue absence, le beau ciel qui éclaira son berceau. Les bijoux et les pierreries qu'elle n'avoit pu refuser des dames et des princes qui l'avoient accueillie depuis dix ans, lui composoient dès lors une honnête fortune. Trop ardente pour en jouir paisiblement, on la retrouve bientôt après, et pour la troisième fois, à Marseille, ensuite à Forcalquier, à Castellane, puis à Saluces et dans quelques autres châteaux du Piémont, mais finalement à Verrue, dont le comte l'adopta. Voilà, jusqu'à son trentième printemps, l'aperçu de sa carrière.

Quatre ans au moins s'étoient écoulés depuis son adoption, et l'on ne cessoit de l'exciter à faire choix d'un époux dans la foule de ceux qui soupiroient pour elle : mais ce n'étoit pas son projet. Cependant un jeune Valaisan, nommé Juillart, s'étant présenté à Verrue, elle en devint si éperdument amoureuse que, sans la disproportion d'âge qui la fit un peu réfléchir, elle se fût aussitôt déclarée. Trois ans s'écoulèrent encore en irrésolutions, mais elle convient franchement qu'ils furent les

plus délicieux de sa vie. La mort du comte, son père adoptif, la rendit à ses goûts les plus chers; elle n'en voulut point accepter l'héritage; et, trop riche pour craindre un hiver indigent, elle suivit, à Sion, l'objet de sa plus vive flamme; mais il ne gagna rien à ce changement de scène inattendu. Dès l'instant même de leur départ, Verrue apprit à le connoître : « S'il n'eût été « qu'un sot, dit-elle, il étoit mon époux; tant on va re-« nonçant à sa propre vue, sur la foi de l'aveugle « Amour! » Mais il était un fat, et tenoit plus au rang de sa maîtresse qu'à sa fortune, à sa fortune plus qu'à ses charmes, à ses charmes enfin plus qu'à son esprit. Né de parents obscurs, il en rougit devant elle : elle, au contraire, dissimulant son mépris pour lui, les accabla de caresses, d'attentions et de bienfaits; mais elle se hâta d'échapper à cette indigne chaîne, et se rendit à Saint-Gall, où l'héroïque et malheureux Conradin de Souabe, allant chercher la gloire et le dernier supplice à Naples, l'accueillit avec distinction. De là, rentrant en France assez précipitamment, à raison d'une poursuite nouvelle, on la vit, à la cour de Bourgogne, étonner la France septentrionale par des succès inconcevables, dans une langue qu'elle n'avoit point encore parlé. Et quel fut son début? Un grand poëme; c'est-à-dire un roman en vers, car le mot de poëme, depuis le chevalier Beschada, fut

étranger à nos Trouvères jusqu'à la Phélyppéïde très exclusivement[1].

Si, comme l'assure Clotilde, et comme le démontrent en quelque sorte les fragments considérables qu'elle en a recueillis, le même style va régnant d'un bout à l'autre de l'ouvrage, composé de douze chants, on sera beaucoup moins surpris, que Clotilde elle-même, avec un tel modèle françois, ait saisi la trompette épique, et l'ait embouchée sur le ton qui lui convient le mieux. Le sujet de Cyndorix est entièrement patriotique. Il fut contemporain d'Orphée et le premier législateur des Gaulois. Comme celui des Thraces, il changea des monstres en hommes, des hordes de brigands en des peuples de frères, et des nomades en citoyens. La fille d'Odin et de Frigga, dont il devint l'heureux époux, acheva de combler sa gloire et la fidélité de ses sujets : c'étoit Euterpe ou Calliope partageant le sceptre d'Apollon ou de Linus. Toutes les Gaules qu'il affranchit du culte horrible de l'Hyzour et de l'Hœder, s'alloient réunissant d'elles-mêmes sous son adorable empire, dont le siége fut à Lyon. Quand une peste cruelle vint ravager ces climats et frapper leur

[1] On trouve dans le premier recueil les premiers vers de cette espèce d'épopée intitulée *Urgelinde* et *Cyndorix*. Ils commencent ainsi :

Chanté, ô Muse du Gard, en languaige du trosne, etc.

charmante reine, Cyndorix sauva son peuple d'une entière destruction; mais ne pouvant empêcher la peur de le rendre à sa foi grossière, il se retira dans le fond d'un affreux désert où les vierges de l'Hyzour, irritées de ses douleurs, l'égorgèrent embrassant l'urne fatale d'Urgelinde. (Verrue osa lutter ici contre Virgile, et avec assez de force, pour prouver qu'elle n'étoit point indigne de l'essayer.) Les nymphes du Rhône parvinrent à réunir les membres flottans de Cyndorix, et le génie souverain de l'Europe le ranima d'un souffle divin pour écrire l'histoire de cette partie du monde. Ayant consommé ce travail, et tourmenté sans fin par le souvenir d'Urgelinde, il employa son magique pouvoir à faire jaillir la Fontaine d'Indifférence, au fond de l'antre qu'il habitait, et qu'il entoura d'une forêt impénétrable; s'enivra de ses froides eaux, et s'endormit en tenant l'urne de son épouse d'un bras, et s'appuyant sur son livre de l'autre: l'Indifférence en écarte au loin les mortels.

Voilà le sujet en gros de ce poëme. Verrue en fit hommage aux François, et resta dix ans à le composer, sans interrompre sa profession de troubadouresse, mais l'exerçant avec dignité. Elle revit son pays durant ce long intervalle, et traversa deux fois le Vivarois, où la caverne de Cyndorix lui parut digne d'être placée. Clotilde en fait un merveilleux usage dans son *Chastel d'Amour*.

A son neuvième lustre, Verrue, à la suite d'une foule d'aventures de tout genre, et trop ardente à combattre les propagateurs du mauvais goût, se vit forcée d'entrer en lice avec quatre impudens trouvères qui la défièrent à Soissons : c'étoient Pierre de Mauclerc, Brunel de Tours et Perrin d'Augecourt, dont l'animosité peu galante n'avoit pas la poésie pour objet. Un jeune homme très étourdi, mais dont elle compare la figure à celle de Céphale ou d'Adonis, osa seconder leur audace; mais ses attraits désarmèrent le vainqueur : elle versa tant de ridicule sur ses trois autres rivaux, qu'ils furent contraints de se sauver à travers les huées d'une populace dont elle avoit été presque insultée auparavant. On dit que Pierre de Mauclerc fut obligé par les siens d'aller se faire moine et qu'il ne reparut plus. Lignecourt sentit toute la générosité de Verrue, et la flamme la plus ardente succéda dans son cœur au dédain d'un moment : elle n'y fut point insensible, et ne brûla désormais que pour lui, quoiqu'elle pût très aisément être sa mère. Si jamais elle céda aux sollicitations de l'amour physique, ce ne fut qu'en faveur de cet amant, quoiqu'elle avoue que Juillart l'avoit plus subitement et plus éperdument enflammée. Son jeune ami se faisoit gloire d'une passion qui l'exposa à cent cruelles plaisanteries; mais elles la ravivoient au lieu de l'en guérir.

Toujours il eut des rivaux; il en eut même de redoutables parmi ceux qui, dit-elle, tomboient ou retomboient dans ses fers, en se présentant avec l'intention de s'en rire ou de la braver. Ses odes pindariques sont étincelantes de verve, mais très obscures aujourd'hui; elle les composa presque toutes à la cour de Henri, duc de Brabant, son dernier adorateur d'un si haut rang. Ce bon prince nous a laissé des vers latins adressés à cette Muse, où le mot *barbara* (Barbe et barbare) est répété jusqu'à satiété, mais qui, sans cela, n'en seroient pas moins médiocres. La manière enchanteresse d'Horace respire assez souvent dans les nombreuses compositions de Verrue, qui ne survécut guères à la perte de son charmant Lignecourt.

Rose de Créquy, Flore de Rose, Rose d'Estrées.

Jeunes dames de qualité, élèves et successeurs de Barbe de Verrue, qui les appeloit communément ses trois Roses. Elles conservèrent le dépôt sacré du goût à l'époque où sa dépravation sembloit ne pouvoir plus s'accroître. Les règnes des successeurs de Saint-Louis démentirent les espérances fondées qu'il avoit données sur le perfectionnement de la langue et de la poésie; car ce pieux monarque hérita des inclinations sublimes de son père et de son aïeul. On sait que Philippe-Auguste et Louis-le-Lion ne prenoient leur repas avec plaisir qu'autant qu'ils entendoient réciter les vers d'Helynand, d'Alexandre ou de quelqu'autre poëte d'un genre élevé. Ce que je n'ai pu dire encore, c'est que Verrue donna seule occasion au fameux roman de la Rose, uniquement composé pour elle, par son amant le plus maltraité, Guillaume de Lorris. Cet ouvrage est rempli d'allusions qui ne peuvent s'expliquer que par les singularités qui la

caractérisent. Clotilde, qui n'estimoit cette production qu'avec beaucoup de réserve, ne laisse pas de dire qu'il seroit triplement joli si tout le monde pouvoit l'entendre. Je ne parle ici qu'à raison des clés qu'en a données Flore de Rose dans ses Conseils, en réplique aux invectives de Jean de Meun qui l'acheva. L'éloge qu'elle y fait de Loris est comparable aux plus agréables conceptions de sa maîtresse[1].

[1] Voyez page 17.

Marie de Brabant,

Reine de France,

ET

Eliza de Tullins.

Eliza, que l'on vit depuis, sous le nom d'Aurore, partager avec le beau Saint-Hilaire, qu'elle adoroit, la principauté de Larisse, sous le ciel fortuné de la Thessalie, fut la favorite de Marie de Brabant. Remplies d'esprit et de savoir, elles ne s'en servirent que pour accréditer la barbarie; mais Éliza, esclave des faveurs dont la reine l'enivroit, abjura, dans sa liberté, les erreurs qu'elle avoit consacrées. On accuse Marie d'avoir eu part au fameux roman de Cléomadez.

Claire de Parthenay

ET

Blanche de Courtenay.

Tandis que le faux goût rétablissoit universellement son empire, un moment ébranlé sous le règne au moins gracieux des vieux chansonniers, on vit, ou plutôt à peine aperçut-on deux filles, élevées à la cour, se consacrant au bonheur l'une de l'autre, et toutes deux ensemble à la conservation de l'art, se retirer au confluent de l'Indre et de la Loire, pour y couler leurs plus beaux jours dans le commerce intime des Muses et sous les divins auspices de l'Amitié. C'est l'histoire entière et fidèle de ces deux jeunes dames, dont le petit nombre d'écrits, conservés en totalité par Clotilde, déposeront qu'elles étoient à leur siècle ce qu'elle même fut au sien, c'est-à dire absolument étrangères. Toutefois, avec une pureté de style continue, une suavité délicieuse de pinceau, l'union même si rare encore de la justesse des pensées à la clarté de l'expression, on chercheroit envain, dans leurs dialogues intéressans, la verve énergique de Verrue et les

flexibles élans d'Agnès : il est vrai qu'elles pouvoient s'en passer : l'Amour n'approcha point de leur douce retraite ; elles jouoient avec lui, comme de belles filles de vingt ans caressent un enfant aimable dont on n'a rien à redouter. La sensible divinité qu'elles lui préféroient leur tint compte jusqu'à la fin d'un si généreux sacrifice : après une carrière semée de fleurs, et dont sa main attentive émoussa constamment les épines, elles s'endormirent ensemble, à la même heure, entre ses bras.

Victoire de La Tour

ET

Hélène de Grammont.

Colombes languissantes, dit Clotilde, et trop infortunées pour avoir pu ramener d'Italie le char abandonné de Vénus. Disciples de Claire et de Blanche, dont elles se séparèrent trop tôt, leur union (dont la flamme de leurs écrits et les charmes de leur figure firent indignement suspecter les motifs), fut une source de malheurs indescriptibles; on les sépara dès leur vingtième année, et pour ne se revoir jamais. Le Parnasse n'a point d'histoire plus touchante : Victoire finit ses jours à Ponts en Saintonge; Hélène aux environs de Sens. L'Amour seul, je l'avouerai, peut revendiquer leurs scholies brûlantes, dont Sapho n'eût pas toujours désavoué le mouvement et la chaleur.

Amélie de Montendre.

« LYONNAISE, dit encore Clotilde, qui vint allumer son flambeau aux feux dont étinceloit la cendre des deux précédentes. » La France muoit alors, en quelque sorte ; et les geais italiens se paroient impunément de ses dépouilles. Amélie fit justice de ces larcins, d'accord avec Richarde Selvaggi, l'objet des amphigouris de Cino de Pistoie. J'ai parlé de Montendre avec quelque étendue au sujet de la comédie lyrique de Clotilde, l'Amour aux Enfers, et rapporté les suffrages de sa noble imitatrice[1].

[1] Voyez page 82.

Justine de Lévis.

A Crémone, sous le ciel étranger de la Lombardie, le sang français produisait, à cette époque, un poëte du premier rang : c'étoit Justine, fille de N. de Lévis-Perrot de Sasso-Ferrato, branche reconnue par l'illustre maison de Lévis. Son bonheur la mit à portée de recevoir des leçons de la sage et docte Richarde de Selvaggi, et par contre-coup d'Amélie de Montendre, qu'elle surpassa bientôt toutes deux [1].

Au retour d'un voyage assez long qu'elle fit pour accompagner la marquise d'Albuscio, sa tante, une chaleur excessive contraignit leur petite caravanne de s'arrêter au centre des collines Euganées. Il étoit midi ; c'étoit le quatre juillet, et le soleil dardoit à plomb sur leurs têtes. Or, tandis que la marquise se reposoit, Justine et ses deux cousines allèrent parcourir une forêt sombre, assez voisine du grand chemin, et qu'on disoit avoir été le séjour de la fée Morgane, dont a parlé depuis la foule des poëtes

[1] Elle écrivit d'abord en Italien, et adressa un sonnet à Pétrarque, qui lui répondit par un autre sonnet. Ils sont cités tous deux au premier recueil.

italiens. Elles y entroient à peine, quand elles aperçurent, non loin d'un palefroi qui paissoit attaché, le plus beau paladin dont s'enorgueillît la chevalerie : il se livroit aux douceurs d'un sommeil profond, quoiqu'agité par intervalle ; il étoit, à demi désarmé, couché au pied d'un large platane, la tête appuyée sur le bras droit, et, contre l'ordinaire de ses pareils, couronnée par des touffes bouclées de longs cheveux châtains, rejetés en partie sur le front, ou voltigeant au gré d'un vent léger, ou caressant les roses d'un visage, éclatant, comme le dit ailleurs Clotilde, de tous les charmes qui peuvent irriter le caprice, de toute la beauté qui doit éterniser l'amour. Justine aussi, crut voir, au gré de son imagination embrasée, un jeune dieu vainqueur de l'Amour même, sous la pesante armure de Mars. Rien d'aussi séduisant n'avoit encore fixé sa vue ; rien n'avoit, à l'égal, fait palpiter son cœur : un frissonnement délicieux lui coupa subitement la parole. En proie aux violents désirs d'une âme sensible et neuve, prête à se dissoudre de volupté, mais contrainte de déguiser son délire amoureux sous l'air d'une plaisanterie innocente, elle écrivit ces vers sur les tablettes du bel aventurier :

Occhi, stelle mortali,
Ministri di miei mali,
Si, chiusi, m'uccidete,
Aperti, che farete ?...

Sa main tremblante eut bien de la peine à soutenir le stylet jusqu'à la quatrième ligne ; son quatrain demeura même imparfait : mais loin d'en faire un mystère à ses compagnes, après avoir posé les tablettes sous une main de l'inconnu, ce fut à qui riroit le plus de sa future inquiétude ; et de fuir à l'instant toutes trois, peut-être également à regret, loin de cette forêt enchantée. Puytendre s'éveilla peu de moments après : c'étoit un damoisel français, riverain du Rhône, peintre, sculpteur et poëte charmant dès sa plus tendre jeunesse, mais distingué surtout par des faits d'armes incroyables, n'étant encore qu'un enfant. Il s'agita vainement pour deviner l'auteur d'une déclaration qui lui sembloit magique. On observera, dit Clotilde, que, jusqu'alors, tout entier, soit aux Muses, soit à Bellone, jamais il n'avait aimé ; on ne comparoit à sa beauté divine, à sa brillante valeur, à son génie souple, abondant et facile, que sa désespérante insensibilité. Maintenant, il ne ressembloit plus à lui-même : il parcourut incessamment jusqu'au dernier hameau des vertes Euganées, leurs alentours les plus secrets, enfin toute l'Italie, durant un espace de quinze à seize mois ; et n'auroit mis aucun terme à ses courses, sans le tournoi superbe que les Visconti donnèrent à l'empereur Charles de Luxembourg, à Modène. Il auroit sûrement dédaigné d'y courir, s'il n'y eût été entraîné par

douze à quinze jeunes filles de distinction, qu'il eut le bonheur d'arracher aux corsaires de Lipari, sur les côtes de la Toscane. Ce combat, entre un jeune homme de vingt-quatre ans et quarante écumeurs, presque tous gigantesques, dont près de la moitié périt sous ses coups, est au dessus de la croyance humaine : rien ne semble pourtant mieux attesté. Vainqueur à Modène, où Ludovic de Frégose lui chaussa les éperons d'or, il refusa l'honneur que lui firent plusieurs dames du plus haut rang, jurant de n'être le chevalier que de celle-là seule qui lui fit connoître le besoin d'aimer. Le hasard amena Justine à ces fêtes; elle ne put le voir sans pousser un cri, se précipiter éperdue, et s'évanouir dans ses bras. Cet éclat, augmenté par le bruit répandu, sous mille couleurs différentes, de leur aventure de la forêt, n'auroit pas déterminé les parents de Justine à l'accorder à ce paladin étranger, si les ordres de l'empereur n'eussent secondé l'opinion publique : peut-être étoit-ce une faveur de trop, car Puytendre osa défier au combat à mort quiconque auroit l'audace de prétendre ouvertement à la main de mademoiselle de Lévis, tant qu'il existeroit au monde. Leur hymen fut une solennité générale ; tous les rangs, les deux sexes, tous les âges y prirent une égale et sincère part.

Modèles des époux ainsi que des amants, ils s'élevèrent

d'abord un asile champêtre au milieu même de cette forêt Euganée, où l'Amour les attendoit. C'est là qu'ils enfantèrent, lui, ces élégies si purement cadencées en hexamètres et pentamètres entrelassés; elle, ces idylles pleines de verve dont la richesse surabondante est le défaut le plus saillant[1].

[1] Le premier recueil rapporte des fragments de l'un et de l'autre.

Agnès de Navarre,

Comtesse de Foix.

Que n'auroit-on pas à dire, et à dire de neuf, sur cette princesse charmante, seule digne peut-être en Europe d'unir sa destinée au meilleur des princes, comme au plus beau des mortels ! Elle fit plus, on ne craint pas de l'avancer, elle fit plus que Léon X et que François Ier en faveur des belles-lettres. Son talent poétique, sans être inférieur à celui de la plupart de ses devancières, étoit beaucoup moins sévère et généralement trop négligé. J'aurai lieu de parler encore d'Agnès, dont la vie littéraire et privée tient à celle de Pulchérie, mère de Clotilde : celle-ci fut pénétrée, dès son berceau, d'un amour si prodigieux, d'un respect si voisin du culte, pour Agnès de Bragelongne et pour la comtesse de Foix, qu'elle juroit communément par Tonnerre et Nemours, comme les Grecs par le nom de Jupiter ou d'Hercule.

Christine de Pisan.

Que penser du trop juste oubli qui s'appesantit si long-temps sur les vers de cette dame? Je ne sais s'il ne faut pas s'en prendre plutôt à son sexe qu'à sa médiocrité; mais alors, convenons qu'ils n'ont eu que l'oubli de commun avec les productions de ses devancières, toutes marquées, depuis les fragments d'Héloïse, au coin d'un talent véritable, d'un goût plus ou moins fin, et d'une sévérité continue dont les hommes n'approchoient pas : ainsi Christine est parfaitement étrangère à la filiation non interrompue des Muses françoises, à laquelle ont tenu toutes les femmes antérieures, par affiliation directe ou collatérale. L'école d'Héloïse se partagea d'abord en deux branches, aussi distinctes que la Romane françoise et l'idiome provençal. Agnès de Bragelongne fut à la tête de la première : elle en transmit le dépôt à son élève Sainte des Prez; Sainte des Prez à Barbe de Verrue, qui réunit les deux successions, celles de Béatrix et d'Agnès, pour ne plus être séparées; car, avec elle, finissent même les troubadours. Verrue eut pour successeur immédiat

Flore de Rose. Rose vécut assez pour voir Amélie de Montendre recueillir, avec son héritage, celui de Victoire de La Tour et d'Hélène de Grammont, dont elle-même éclaira les aimables maîtresses, filles d'un âge égal au sien. Montendre eut l'honneur d'élever Justine de Lévis, son amie; et le feu sacré, confié par Justine aux mains de Pulchérie, embrasoit, dans ses flancs, Clotilde de Vallon.

Christine est encore une importation de l'Italie dont la France doit s'applaudir autant, mais dans un tout autre genre, que de Justine de Lévis. Elle naquit à Bologne, et n'avoit guère que cinq ans, lorsque Thomas de Pisan, son père, l'un des hommes les plus savants et les plus vertueux de l'Europe, vint jouir à Paris, avec cette fille unique, des bienfaits et des faveurs du roi Charles V. Ce prince, honoré du surnom d'Éloquent par ses contemporains, et de celui de Sage par les générations subséquentes, tout occupé qu'il étoit à refermer des plaies que le règne de son malheureux frère devoit bientôt rouvrir, n'en donna pas moins son attention à ce qui constitue, après un bon gouvernement, la gloire et le bonheur des empires; le progrès des sciences et l'encouragement des beaux arts. Ce qu'on appelle aujourd'hui la Bibliothèque, et qu'on nommoit alors le Cabinet du Roi, ce vaste Muséum, le plus riche, sans contredit, de

l'univers, ne possédoit que soixante ou quatre-vingts manuscrits à la mort de Jean, son père; il en accrut le nombre jusqu'à neuf cents, et le remit aux soins du fameux Nicolas Oresme, dont la doctrine égaloit la sagacité : Thomas de Pisan lui fut associé dans ce ministère honorable, et la jeune Christine respira le goût de la littérature dès le crépuscule de sa raison.

Clotilde, un demi-siècle après, eut des secours bien mieux choisis sans doute, mais avec moins d'abondance et de variété. Cependant, elle ne cesse de s'étonner du peu d'avantage que retira Christine du commerce des anciens, avec lesquels un homme tel que Pisan dut familiariser son enfance. Aucun de ses ouvrages ne paroît s'en ressentir, quoiqu'on y trouve fréquemment des traces d'une érudition aussi colossale qu'indigeste : toutefois, sa prose, quelque incohérente qu'elle ait été jugée, même de son temps, est incomparablement meilleure que sa poésie, ou plutôt que ses bouts-rimés. Je ne m'en permettrai ni la critique, ni l'analyse, à l'exemple très louable de Clotilde, que cette régente précaire du Parnasse osa nommer son successeur. L'histoire de France, composée par Christine, est écrite avec autant de sagesse que de vérité ; quelques autres de ses écrits sont animés d'une chaleur douce et rapide, qui l'abandonne toujours dans ses vers. On ne lui connoît qu'un fils, de son mariage

avec Henri de Castel : ce fut, dit-on, ce Jean de Castel héritier de la beauté de sa mère et de la foiblesse de son talent, qui, le premier, a pris, à la tête de ses manuscrits, le titre pompeux d'historiographe de France. Je connois une seule chronique de sa façon, pleine de recherches très piquantes et presque totalement ignorées des historiens, dont le style m'a semblé vif, coupé, sautillant et d'une élégance maniérée.

Christine mourut à Paris, à l'âge de soixante-sept ans et quelques mois.

Puschérie de Fay-Collan.

Mère chérie de Clotilde, ce n'est point en qualité de poëte que je lui donne un article à part, puisqu'elle n'a fait que très peu de vers, mais parce qu'elle fut l'une des conservatrices immédiates du goût, des principes et des chefs-d'œuvre de l'art. Elle naquit à Paris, de Jacques-Henri de Fay ou du Faï, surnommé Collan, d'après son père Jacques de Fay, à qui le roi Jean donna lui-même ce nom, pour avoir emporté le château de Collan, l'épée à la main, peu de jours avant la bataille de Poitiers. Comme une anecdote de plus, relative à l'art, n'est jamais oiseuse, c'est ce Jacques de Fay qui chantoit, avec quelques hommes d'armes, ses compagnons, la fameuse chanson de Roland, quand le roi, qui les entendit, aigri par ses désastres, leur imposa silence, à peu près en ces termes : « Cessez, gendarmes! voilà trop long-temps qu'on « ne voit plus de Rolands parmi les François. » « On en « verroit plus que jamais, répliqua Fay sur le même ton, « s'ils avoient un Charlemagne à leur tête. » Cette hardiesse, qui n'étoit qu'une saillie indiscrète de l'honneur

qui se croit outragé, ne pouvoit faire encourir à son jeune auteur la vengeance du plus vaillant des rois et du plus généreux des hommes. Jean rougit; l'instant d'après il s'approcha d'eux en souriant, et se contenta de leur dire : « Amis, c'est la fortune qui nous manque, non la « bravoure ni la volonté. » Inconsolable d'avoir affligé le cœur paternel et l'âme héroïque de ce bon roi, Fay partit sur-le-champ avec ses camarades; et, par un de ces traits de désespoir qui semblent surhumains et tenir de la féerie, ils emportèrent un fort, dont l'attaque infructueuse avoit coûté la vie à cent cinquante preux : ils n'étoient que seize à dix-huit, et les deux tiers y restèrent. Fay, cherchant une mort qu'il croyoit méritée, finit par la trouver à la bataille de Poitiers.

La chanson de Roland fut entonnée (et rien n'est plus certain) à cette affaire si désastreuse. Elle le fut encore, et plus solennellement, à la bataille de Rosebecque contre les Flamands; victoire éclatante de Charles VI, où disparut pour jamais notre antique et céleste oriflamme; oriflamme contemporaine des triomphes de la maison de Clovis; et (quoi qu'en disent les historiens qui se recopient incessamment) plus ancienne que la monarchie. Clotilde a fait des recherches, on ne peut plus savantes sur ce double objet. Pulchérie, avant elle, avoit épuisé le crédit de ses augustes protecteurs pour retrouver

quelques débris de ce chant guerrier, qui jadis électrisoit nos armées : elle en a recueilli des fragments insérés dans les extraits choisis de sa fille.

La mère de Pulchérie étoit le premier fruit des amours de Puytendre et de Justine de Lévis ; mais mademoiselle de Fay vécut peu de temps avec eux. Dès l'âge de dix-sept à dix-huit ans, après en avoir passé neuf ou dix dans la capitale, elle fut amenée à la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix et de Béarn, et mari d'Agnès de Navarre, où cette princesse charmante conçut pour elle une passion sans exemple, et dont la nature auroit paru suspecte, si l'on ne savoit, de reste, à quel excès elle idolâtroit son époux. L'histoire de Pulchérie, en tout ce qui ne concerne pas les services qu'elle rendit aux lettres, est étrangère à ces aperçus ; ses travaux, sur la bibliothèque d'Ortez, tiennent essentiellement aux mémoires de Clotilde. Jean Froissart, qui l'avoit élevée, et Christine de Pisan, qui l'aimoit comme son enfant, n'avoient pu réussir à en faire un poëte ; le sang de Puytendre et de Fay, ses aïeux, en fit une amazone intrépide ; et le désir d'être utile à Gaston près de la cour de Castille, un négociateur très adroit et très heureux. Le comte de Vallon rompit une lance avec elle ; et, d'après les conditions de la joûte, Pulchérie s'étant laissé vaincre, consentit à lui donner sa main. On verra, dans les notices suivantes,

quels chagrins l'attendoient à l'époque où naquit Clotilde. Après la perte de ses deux fils, elle devint encore mère, dans un âge où sa fille pouvoit s'attendre à hériter exclusivement de la fortune que lui ravit ce nouveau né.

Aliénor, ou la Fille des Cyndes.

On n'a jamais su le vrai nom de cette femme extraordinaire, entre les mains de qui tomba Clotilde en naissant, dont elle reçut le premier lait, l'ondoiement et le nom d'Eléonore. Elle étoit de race royale angloise, établie depuis long-temps dans l'un des pays méridionaux de la France, qu'elle exigea de sa jeune amie de ne pas même désigner. L'amour lui suggéra le dessein de mourir pour le reste de la terre, afin de vivre uniquement pour celui que son rang lui défendoit d'épouser. Elle avoit vingt-sept ans, il n'en avoit que vingt-quatre; elle jouissoit d'une fortune immense, il ne possédoit rien; elle avoit l'esprit orné de tout ce que le monde et les arts prêtent de connoissances et de moyens de briller dans la société, il ne savoit, à la rigueur, ni lire, ni écrire, ni s'exprimer, quoiqu'il réunît à la figure la plus séduisante, un bon sens vraiment exquis, et toutes les vertus dont l'homme est susceptible. Orphelins l'un et l'autre, et libres conséquemment, ils s'éloignèrent à la fois du château qui les vit naître, dès qu'Aliénor eut, par un testa-

ment en forme, suivi de son trépas simulé, fait l'abandon de tous ses biens, soit à des parents éloignés, ou à des indigents vertueux, ou au monastère de S^te^-R*. Ils vinrent se fixer dans une forêt perdue du bas Vivarais, à peu de distance de Vallon, mais indépendante de ses terres; site affreux et sauvage encore, où le cri seul de l'aigle se mêle quelquefois aux hurlements des loups. Là, satisfaits également, également amoureux, et le cœur rempli du bonheur de s'appartenir pour la vie, le jeune homme ne fut bientôt connu, dans cette petite contrée, que sous le nom du beau charbonnier, parce qu'à certains jours il portoit, en effet, sur deux mulets, des charges de charbon dans les villes voisines, affectant de déguiser, sous la noirceur et la grossièreté des vêtements que cette profession suppose, la noblesse, la fraîcheur, les grâces, la finesse et la régularité délicate de ses traits. Pour Aliénor, jamais elle ne paroissoit que voilée; mais sa taille superbe et sa démarche imposante la trahissoient si bien, qu'on ne l'appeloit, dans les environs, que la belle invisible.

Pulchérie égarée à la chasse, étant accouchée de Clotilde, non loin de leur asile, très gracieux au dedans, mais qui n'offroit à l'extérieur que l'apparence d'une chaumière, fut secourue à temps par le bûcheron qui les y transporta. La beauté souffrante est doublement

beauté, dit Clotilde; celle de Pulchérie avoit un caractère si touchant de langueur, d'inquiétude et de reconnoissance à l'égard de son jeune libérateur; il sembloit lui-même s'intéresser avec tant de feu, de sollicitude et d'empressement au sort de cette dame infortunée, que le démon de la jalousie entra subitement dans le cœur d'Aliénor, et la conduisit à favoriser, le lendemain, dès la pointe du jour, l'enlèvement de Pulchérie. Ce fut pendant l'absence du bûcheron, qui s'en étoit allé jusqu'au château de Vallon, pour avertir les serviteurs de la comtesse, dont le mari suivoit alors l'armée. A son retour, il ne retrouva que sa cruelle épouse, éperdue, et dévorée des remords, allaitant la jeune Clotilde, et la couvrant de larmes et de baisers. Les gens qu'il avoit amenés avec lui, la surprirent ainsi sans voile, et restèrent comme pétrifiés de l'éclat de sa beauté. Son époux seul, pressentant un événement funeste, causé par la violence de sa passion, la détermina lui-même, après l'horrible aveu qu'il sut en arracher, à réparer sur-le-champ un crime dont l'énormité le forceroit, sans cette réparation, à s'en éloigner sans retour. C'est alors que, dans la triple ivresse du désespoir, de l'amour et de l'héroïsme, ne se fiant qu'à des charmes indescriptibles, auxquels elle savoit trop bien qu'on ne résistoit pas, elle se rendit au château-fort du ravisseur de Pulchérie, en fit aussitôt son esclave, et

fut assez heureuse pour lui ravir cette victime d'une impudique rage, avant que l'opprobre en fût consommé. Mais, restée au pouvoir du comte de B**, elle courut des dangers aussi grands. Le château de B** fut assiégé peu de temps après, de l'ordre du roi; le comte de B** ayant refusé le combat à outrance, ordonné par Charles VI, dont le comte de Vallon avoit imploré l'autorité suprême. Trente mois, il soutint l'attaque de sept seigneurs conjurés, que Clotilde a comparés aux sept preux devant Thèbes.

Aliénor détermina leurs succès plus que ne fit tout l'effort de leurs armes, par un stratagème qu'on ne peut exposer ici, mais unique sans doute dans nos Annales, et qu'elle seule put employer. Non contente d'avoir sauvé Pulchérie, elle se consacra désormais à la servir, à la consoler, à partager avec elle tous les soins de l'éducation de Clotilde, mais sans jamais consentir à quitter la retraite où la confina sa passion. Elle ne fit aucun séjour à Vallon qui durât plus de vingt-quatre heures, à moins que son mari ne le partageât; mais elle y venoit sans cesse. Oh! que ne puis-je transcrire les portraits enchanteurs que Clotilde en a tracés! «Quand j'ai pu l'observer, « dit-elle, ses beaux jours avoient disparu; je n'en eusse « pas moins défié le plus austère des mortels, de la voir « une soirée entière, en tête à tête, sans demander grâce

« à ses charmes. Ses charmes, dis-je, et non pas sa beauté,
« qui fut toujours un problème; car qui pouvoit risquer
« de le résoudre sans se précipiter dans ses fers? Oui,
« par le jeu sans cesse différent de sa physionomie, par
« l'indéfinissable assortiment de ses traits, elle désespé-
« roit la main de la peinture; elle déconcertoit l'œil de
« l'observateur. Ce qui le ravissoit à l'instant, étoit et
« n'étoit plus ce qui l'avoit enchanté tout à l'heure; et
« chaque métamorphose nouvelle, en redoublant le plai-
« sir de la contemplation, n'en échappoit pas moins aux
« regards, tantôt absorbés par l'étonnement, tantôt eni-
« vrés par la jouissance. La jalousie l'embellissoit encore,
« ou plutôt elle savoit la changer en amour. Tout, en
« elle, enchaînoit jusqu'aux yeux, jusqu'aux cœurs de
« son propre sexe; et, par un genre de magie si rapide
« à la fois et si voluptueux, que l'indifférence la plus à
« l'épreuve trembloit d'en pénétrer la cause, dans la
« crainte d'en irriter le pouvoir. Combien de jeunes
« gens, épris sincèrement ailleurs, la cherchoient en
« délire, et n'osoient pourtant la regarder fixement; la
« désiroient avec transport, et frémissoient éperdus de-
« vant elle! Combien de femmes sensibles lui pardon-
« nèrent de les alarmer! Combien dont elle fut, tout
« ensemble, et les délices et la terreur! » Mais traduire
Clotilde est la chose impossible; on la défigure, et c'est

tout.... Sans avoir appris d'autre langue que le françois, dont elle fit très rarement usage, Aliénor n'étoit étrangère à rien de ce dont s'occupoit mademoiselle de Vallon, qui proteste ne devoir qu'à ses entretiens ce qu'il y a de plus piquant dans ses œuvres.

Un genre de talent qu'elle lui dut très exclusivement, ce fut celui de la musique; mais Tullie et Rocca profitèrent encore mieux, dans la suite, des leçons d'Aliénor, à la composition près, dans laquelle toujours les surpassa Clotilde. Le théorbe de sa maîtresse l'accompagna jusque dans la solitude où se terminèrent ses jours. La fille des Tynds avoit perfectionné cet instrument, au point qu'elle en tiroit des sons dont l'effet ne peut se comparer qu'aux prodiges de Timothée. Les paroles, divinement harmonieuses, qu'elle improvisoit en s'accompagnant, surpassent (à la pureté de style près) ce qu'il peut y avoir de mieux dans les drames lyriques de son élève, qui nous en a conservé beaucoup, quoiqu'elle ne les saisît pour ainsi dire qu'à la volée, Aliénor n'ayant jamais voulu rien mettre par écrit, et ne se rappelant plus, un moment après, ce qu'elle chantoit naguère. Les secrets admirables de physique qu'elle possédoit, et dont les expériences, quelquefois effrayantes, alarmèrent un peuple ignorant et grossier, jointes à mille passions funestes qu'elle alluma long-temps après sa jeunesse, indépendam-

ment de son attention extraordinaire à considérer les physionomies, pour en tirer ces inductions savantes, et j'ose dire merveilleuses, dont Clotilde a si bien profité: tout cela, dont l'étrange réunion frappoit d'autant plus qu'elle faisoit réellement des prodiges, arma contre elle, d'abord les dévotes obscures, et finalement tout l'empire de la superstition. On la dénonça comme sorcière; on l'arracha des bras de son époux pour la traduire, à Viviers, devant le juge épiscopal, qu'elle traita d'imbécile et de fanatique, avec tant d'énergie, de sang-froid et de dignité, qu'il n'osa prononcer la fatale sentence. Clotilde, déjà veuve et fort éloignée, fut instruite trop tard de ce danger affreux; et comme elle accouroit avec le bûcheron qui fut l'en avertir, ils apprirent sa fin tragique, qui n'étoit pourtant pas celle qu'on peut présumer. Mais je préfère m'arrêter ici, sur ce point, plutôt que de risquer le croquis du tableau le plus déchirant qu'offre la totalité des mémoires de Clotilde. Elle et son fils retrouvèrent un père tendre dans l'inconsolable mari d'Aliénor; eux seuls lui firent supporter la vie, et semèrent quelques fleurs sur le reste de ses jours.

Tullie et Rocca.

Pour se former une idée précise et distincte d'une réunion dont on ne retrouve pas une semblable dans nos fastes littéraires, il faut employer l'image gracieuse de Guy de Royan : « On l'auroit prise pour Mnémosyne « que Vénus alloit visitant, accompagnée des trois Grâ- « ces. » En effet, si aucune femme ne contestoit la supériorité des talents à Clotilde, nulle ne contestoit à Rocca celle de la beauté. Quant aux trois autres, Royan croyoit encore désigner très parfaitement leur figure et leur caractère, en donnant à d'Effiat le nom consacré de Thalie; à Beaupuy, celui d'Euphrosine; à sa sœur, celui d'Aglaé. Jeanne de Vallon prétend tenir de sa mère, qui l'avoit ouï raconter au petit-fils de Tullie, nommé le chevalier de Villefort, que ce même Guy de Royan interrogeoit ainsi cette sœur bien-aimée : « Mais comment vous ac- « cordiez-vous dans vos suffrages? A quel chef-d'œuvre « donniez-vous universellement le prix? » « Clotilde, lui « répondit-elle, au plus poétique; Rose, au plus sage;

« Louise, au plus enjoué; moi je le donnois au plus tendre; Rocca toujours au plus parfait. » « Et comment « le reconnoissiez-vous ce plus parfait, répliqua le jeune « homme?—En ce que, toutes cinq, nous en jugions de « même avant la fin du jour. » Mais elle s'obstina constamment à ne pas lui répondre sur celui des ouvrages de Clotilde qu'elle-même préféroit. Rocca, que Bellin interrogeoit, à Venise, sur le même objet, lui répondit en ces termes : « Prenez et voyez. » Ce que je viens de rapporter démontre seul que la Vénus de leur douce société leur paroissoit plus infaillible que la Mnémosyne.

Tullie et Rocca étoient de vrais poëtes; et si l'une ni l'autre ne paroissent avoir rien laissé, pour leur propre compte, à l'admiration de la postérité, c'est qu'elles sacrifièrent tout au tendre intérêt que leur inspiroit Clotilde. Il n'est point d'efforts dont ne soit capable l'amitié, surtout entre de jeunes personnes, qu'elle dédommage avec usure de ses sacrifices, où la générosité même n'est pour rien. Toutes deux regardoient les essais de leur amie avec les yeux de la propriété; quelques détails vont en convaincre.

Jean du Sault, homme profondément instruit, se connoissant à tout, et du très petit nombre des savants qui n'acquièrent des connoissances que pour en communiquer les trésors, avec cette précieuse bonhomie, avec

cette effusion de sentiment, apanage du vrai mérite, et qui devient plus rare tous les jours; Jean du Sault, qu'elles nommèrent leur papa commun, avec d'autant plus de raison, qu'il en réunissoit l'autorité, les soins et la tendresse, blâma Clotilde (non sans raison) d'avoir fait intervenir, dans son poëme de *Lygdamir,* les divinités du paganisme; et la pria de les bannir, autant qu'il se pourroit, de toutes ses compositions. Tullie et Rocca s'opposèrent fortement à ce projet anti-poétique, et s'exprimèrent, sur ce point, avec tant de vivacité, de logique et d'éloquence, que cet honnête homme leur dit, en souriant et les prenant par la main : « A la bonne « heure, mes enfants; jamais on ne plaida la cause du « diable avec plus de justesse et de chaleur; et j'espère « qu'il vous en tiendra compte; mais vous ne faites que « deux voix; laissez opiner ma Clotilde! » « C'est une « main, » répliqua vivement Tullie! « voilà sa tête, » ajouta-t-elle, en montrant l'Italienne; et, se mettant le doigt sur la poitrine : « voici son cœur. » Clotilde rougit beaucoup : Tullie, à l'instant, s'élança vers elle, et lui dit, en l'embrassant : « Oui, ton cœur, mon bel ange! ne me dé- « savoue pas! je n'entends parler que de notre Clotilde, « non de la fille d'Apollon. » Le résultat de cette discussion fut qu'elle relégueroit la mythologie grecque dans ses fugitives, ou tout au plus dans celles de ses pièces

qui n'auroient pas d'autre fondement, telles que ses drames lyriques; et de là naquit l'Amour aux Enfers.

Dans mille autres circonstances, elles ont laissé voir la part active qu'elles avoient aux meilleurs écrits de leur compagne adorée; et celle-ci, bien loin de les désavouer, s'honoroit de leur en faire hommage : en général, c'est elle qui mettoit en œuvre. On ne croit pas d'ailleurs attenter à sa gloire, en assurant qu'au début de sa carrière une autre main que la sienne lui préparoit les matériaux. Cela est si vrai, que lorsqu'on lui reprochoit quelque vice de plan, d'invention ou de costume, elle répondoit pour l'ordinaire : « Dites-le-leur donc! » Mais cette servitude ne se prolongea guères au delà de son mariage; déjà l'Amour lui avoit appris à voler de ses propres ailes; et ses imitations hardies de Sapho, qu'elle cachoit à ses amies, prouvent assez qu'elle commençoit à ne leur rien devoir : au reste, elle les secondoit aussi dans leurs œuvres privées. Rocca lui dut quelques embellissements précieux dans un tableau charmant des beaux-arts qu'elle entreprit à sa sollicitation; composition de très longue haleine, et qui dut paroître, en italien, vers le milieu du quinzième siècle. L'article de la poésie appartenoit presqu'en entier à Clotilde; et ce fut lui qui principalement excita l'enthousiasme du fameux peintre de Venise, Gentili Bellini, à qui nous devons le premier portrait de

madame de Surville, d'après un original fait de la main de Rocca. Il ne s'en tint pas à cette marque d'intérêt en faveur de la muse du Rhône. Sous prétexte de voir Avignon, il vint la visiter en France, et passa trois mois auprès d'elle, pour l'admirer plus à loisir, quoiqu'elle eût cessé alors d'être une jeune femme, et qu'il eût à peine vingt-deux ans. Il lui consacra trois chefs-d'œuvre : le portrait de la fille des Tynds, qu'il essaya d'après la simple relation que lui fit Clotilde, et qu'il réussit à rendre si ressemblant, que celle-ci s'évanouit en le voyant; celui de la dame d'Alazic de Chalys, mère adoptive de feu Bérenger, qu'il peignit de la même manière et avec un succès encore plus étonnant; il passoit pour très supérieur à celui de Clotilde elle-même, soit pour la ressemblance, soit pour le coloris. Tous trois furent ses premiers essais dans la peinture à l'huile, inventée, depuis très peu d'années, par le fameux Batave Van-Eyk. Quant à Tullie, c'est également en société avec Clotilde qu'elle transcrivoit les vers d'Agnès de Bragelongne, de Sainte des Prez, de Victoire de La Tour et d'Hélène de Grammont, de Justine de Lévis, et de celle de toutes qui lui fit le plus d'honneur, d'Eliza de Tullins-Saint-Hilaire. Les fables de Marie de France ont été vraisemblablement restaurées par l'une et par l'autre; mais il ne m'a pas encore été possible de les découvrir.

Juliette de Vivarez.

La naissance obscure de cette aimable enfant me paroît un titre de plus pour lui donner un article dans cette liste, quoiqu'il ne reste d'elle que sept stances qui ne sont pas même en françois : elles sont en langue de Oc. Son vrai nom (supposé même que ce ne fût pas un enfant trouvé) n'a pas été transmis par Clotilde. Elle naquit au village d'Arsceins, dans cette partie affreuse du haut Vivarez, qu'on appelle vulgairement les Boutières, au pied de la haute montagne du Mezenc. Sans parents, sans ressource et sans biens, elle garda les chèvres dans sa première jeunesse ; et, sous les haillons de l'indigence, elle ne laissoit pas que d'attirer les jeunes gens sur ses pas, à raison des agréments de sa figure et de l'étendue mélodieuse de sa voix : mais elle rejetoit fièrement leurs hommages, et donna de sa sagesse une opinion si respectable à tous les environs, qu'on la citoit, à quatorze ans, comme le modèle des filles, dans un lieu appelé par Clotilde le pays des Jolis-Garçons. Madame de Surville,

que le hasard amena près de ce village, durant le séjour qu'elle fit, avec sa Rocca chérie, dans le château de Songré, ne put ouïr cette charmante voix sans se récrier de surprise, et la belle Italienne se crut transportée dans les bosquets de l'Apennin. C'étoit au coucher du soleil et dans les ardeurs de la canicule. Après avoir joui quelques instants du plaisir d'écouter la bergerette, à peine alors dans son treizième été, elles s'en approchèrent avec l'air du plus tendre intérêt; et les réponses naïvement spirituelles qu'elle fit à leurs questions, ne les étonnèrent pas moins que les sons harmonieux dont elle accompagnoit des vers plus surprenants encore. En l'accablant de caresses, elles ne purent lui faire accepter qu'un petit collier à grains rouges, des ciseaux et deux lacets de soie. Près de deux ans s'écoulèrent sans qu'elles s'en informassent davantage, mais non sans y penser souvent, jusqu'à l'époque fatale où Clotilde apprit la mort tragique de son jeune époux.

Cette nouvelle désastreuse, quoiqu'au sein de la confusion générale et de toutes les sortes de deuil sur presque tous les points de l'empire françois, n'en fut pas moins annoncée d'un bout à l'autre du Vivarez comme une calamité publique. Outre les vifs regrets qu'excitoit la perte d'un jeune chevalier, dont les grâces, la douceur, la bravoure, la sagesse et les exploits déjà brillants y réunis-

soient les suffrages, vingt familles distinguées avoient à partager cette désolation.

Le bruit en vint aux oreilles de la bergère : et, tandis qu'entourée de la fille des Tynds, de Rocca, de Charlotte Ferrière, de Jeanne de Landry et de mademoiselle de Lyonne dont je parlerai bientôt, Clotilde se livroit aux larmes qu'un excès de douleur avoit déjà trop contraintes, on vit arriver Juliette échevelée, pâle, hors d'elle-même, et qui vint se jeter aux pieds des deux amies, où les premiers mots qui sortirent de sa bouche furent coupés d'affreux sanglots. Rocca la releva, presque sans la reconnoître, tant elle avoit grandi, pris un air si peu conforme à ses occupations rustiques, et gagné du côté de ses traits. Elle avoua, sans détour, qu'en proie aux mêmes regrets que madame de Surville, et pour le même objet qu'elle, sa douleur n'étoit susceptible que d'un genre de consolation, celui de finir sa vie où Bérenger avoit pris naissance, et de se consacrer tout entière à servir la mère et l'enfant de son bien-aimé. Clotilde n'entendit point ces paroles; il est probable que Rocca ne les lui répéta jamais. Rien n'auroit dû, toutefois, moins l'inquiéter sur la fidélité d'un mari qui n'aima qu'elle. Voici le fait. Sept mois auparavant, la curiosité de ce jeune homme l'avoit porté à se détourner de quelques lieues, pour aller seul, sans armes et sous un habit com-

mun, vérifier ce qu'on lui disoit quelquefois de la jeune chevrière d'Arsceins, que sa femme et Rocca lui donnèrent pour un prodige. Il trouva leurs éloges fort au dessous de la vérité, et renchérit beaucoup sur les caresses et les attentions dont ces dames l'avoient comblée. Juliette ne tint pas contre les regards séduisants de cette figure aimable et touchante à qui rien ne résistoit; et quoique Bérenger eût près de deux fois son âge, et qu'il ne lui parlât de rien moins que d'amour, elle s'en éprit si vivement, qu'en le voyant partir, sans savoir où ce bel étranger s'en alloit, elle versa des torrents de pleurs, dans la cruelle impossibilité de le suivre. Dès lors, l'imagination enflammée du souvenir de son bel ami, cette malheureuse fille ne s'occupa que d'en chanter les attraits, que de s'en décrire incessamment tous les charmes, non sans quelque espérance de le revoir un jour.

Les détails horribles de son trépas qu'elle ouït bientôt raconter par des déserteurs de l'armée du roi, ne se donnèrent point sans en rappeler les qualités peu communes. Le portrait qu'on en fit la frappa d'autant plus qu'elle ne l'eût pas mieux dépeint, tant étoit vive et profonde l'impression qu'il faisoit sur l'indifférence même. A cela se joignit l'idée fortement conçue de l'avoir vu tout sanglant et percé de coups, la nuit, l'heure et l'instant où l'on disoit qu'il avoit succombé sous les murs

d'Orléans, avec trente compagnons de son héroïsme. Elle ne douta plus que celui qu'elle avoit cru peut-être fait pour elle, ne fût cette victime intéressante des Anglois; et qu'elle n'eût aimé un objet ailleurs lié par des nœuds indissolubles; mais son tendre amour n'en prit que des accroissements plus vifs. Tout à fait étrangère aux bienséances, et n'obéissant qu'aux mouvements d'un cœur neuf et pur comme le jour qui l'éclairoit, elle vola droit à Vessaux, pour se dévouer au service de Clotilde.

Elle la connoissoit pour être l'une de ces deux femmes charmantes qui l'avoient si tendrement accueillie au pied du mont de Mezenc. On la reçut comme une fille adoptive, et ce n'est pas elle qui contribua le moins à mettre quelque appareil sur une plaie qui jamais ne devoit guérir. Rocca l'instruisit dans la langue italienne, dans la musique, dans la peinture; et ses progrès furent tels, qu'au bout d'un an, ou guère davantage, elle essaya le portrait de celui qui l'occupoit encore, et qui l'occupa jusqu'à la mort. Long-temps après, le peintre Bellini, frappé du talent prodigieux qui respiroit dans cet ouvrage, n'osa ni le retoucher ni le recopier, en disant que le sentiment pouvoit seul atteindre à cette vérité sublime, et que ce seroit attenter à ses droits que d'oser rivaliser son plus parfait chef-d'œuvre. Juliette avoit commencé à prodiguer tous ses soins au jeune fils de Bérenger et

de Clotilde, âgé de six ou sept ans; elle fut secondée dans cet agréable emploi, durant quelque temps, par celle dont l'histoire est liée à la sienne, depuis cette époque jusqu'à son décès.

Sophie de Lyonne.

Je n'ai guère vu que son nom dans les livres conservés des mémoires de Clotilde, dont elle fut le premier disciple, puisqu'elle étoit à Vessaux avant Juliette de Vivarez. A peu près du même âge que cette bergère, elle ne tarda point à lui donner son cœur, et leur amitié fut indissoluble. Lyonne vit le jour à Flogny, ou plutôt dans un château situé au confluent de l'Armançon et de l'Yonne; son père s'appeloit Robert de Flogny; sa mère Eléonore de Bragelongne. Ce ne fut point le hasard qui la rapprocha de Clotilde, mais le désir ardent de la connoître et de profiter de ses leçons. Seule, peut-être, au delà de la Loire, elle avoit senti tout le prix de cette héroïde adressée à Bérenger, en l'année où moururent Henri V et Charles VI. Ce style la frappa d'autant plus qu'elle étoit vraiment poëte; et, quoique très enfant, elle obtint de son père, à quelque temps de là, d'aller former ses talents sous les yeux de son noble modèle. C'est d'elle que Juliette reçut le nom de Vivarez, sous lequel on l'a tou-

jours depuis désignée, et qui l'enorgueillissoit beaucoup. Sophie avoit un grand fonds de douceur, de modestie et de sensibilité; mais, sérieuse et taciturne, on l'auroit soupçonnée de fierté, de morgue et de caprice. Clotilde l'appeloit son petit ours bien léché.

Sa figure étoit tout à la fois régulière et séduisante : elle grandit assez tard; mais sa taille devint plus élevée que son sexe ne le supposoit : elle n'étoit même parfaitement bien que sous l'habit d'homme; rien alors n'égaloit ses grâces ni sa beauté. Mais qu'en arriva-t-il? Elle fit des passions fatales, des passions qu'elle ne put éteindre, même en reparoissant sous ses vêtements naturels. On cite, entre autres méprises de ce genre, celle d'une jeune enfant de douze ans, qui, s'étant éprise avec fureur de mademoiselle de Lyonne, résista, pendant quarante mois, à tous les moyens qu'on employa pour sa guérison, et vit finir ses jours de consomption, en prononçant ce nom funeste jusqu'à son dernier soupir. L'objet de tant d'amour étoit alors en Champagne, d'où elle ne revint que deux ans après. On essaya long-temps de lui cacher ce terrible et bien involontaire effet de ses charmes; mais elle ne l'apprit que trop tôt. Saisie incontinent d'une douleur profonde, et se rappelant des circonstances qui lui firent craindre, non sans raison, d'avoir occasionné d'autres malheurs, elle se détermina bientôt à consacrer

aux larmes de la pénitence tout ce qui lui restoit encore de beaux jours. Rien ne lui coûtoit que de se séparer de Juliette et de Clotilde : celle-ci la chérissoit à l'égal d'une fille ; l'autre ne vit jamais en elle que sa sœur. Mais elle étoit trop véritablement appelée. Une inclination que l'on ignore, dont Juliette seule a pu connoître le secret, constamment inconnu de Clotilde et de Rocca, fut aussi vraisemblablement pour beaucoup dans cette résolution méditée. Sa maîtresse bien-aimée n'oublia rien pour l'en détourner : tout fut inutile près de cette âme forte, que ne dirigeoient ni le désespoir, ni le fanatisme, ni l'illusion. Elle disposa d'un tiers de ses biens en faveur de sa chère Juliette ; et cette fortune étoit plus que suffisante pour l'établir d'une manière infiniment supérieure à sa naissance, et digne de l'espèce de rang qu'elle avoit acquis. Vingt partis avantageux n'avoient point attendu cela pour la solliciter au mariage. La piété éclairée de Lyonne enflamma Juliette pour un époux céleste. Toutes deux, en même temps, s'arrachèrent aux bras de la malheureuse Clotilde.

L'abbaye de la Villedieu, sous la colline d'Aubenas et à peu de distance de Vessaux, fut l'asile qu'elles choisirent de concert, pour s'y livrer à la vie contemplative et à l'exercice de toutes les vertus. La voix de Juliette, organe des compositions sublimes de Lyonne, attiroit un

concours prodigieux d'amateurs dans cette église renommée : mais, craignant que la piété n'en fût pas l'unique objet, et fatiguées des éloges mondains qu'elles recevoient à l'envi l'une et l'autre, elles se hâtèrent de sacrifier ce dernier triomphe à la religion. Visibles désormais seulement pour leur tendre amie, ni les grâces de leur figure, ni l'amabilité de leur caractère, ni les agréments de leur conversation n'avoient rien perdu, même après dix ans de retraite; la mort seule put fermer les plaies toujours saignantes de leurs cœurs. Avoient-elles une même source? Clotilde l'ignoroit.

J'ai dit que Sophie de Lyonne étoit parvenue tout à coup à la plus haute taille; il en fut de même de ses progrès dans les sciences, et spécialement dans son art. Avec beaucoup d'esprit, elle avoit, jusqu'à dix-neuf ou vingt ans, la mémoire et l'imagination également paresseuses : l'étude la plus légère épuisoit toutes ses facultés; elle ne se rappeloit rien de ce qu'elle avoit pu lire, et le manuscrit qui cent fois s'offrit à sa vue, avoit toujours pour elle les charmes de la nouveauté. Elle ne saisissoit les rapports entre les objets qu'avec une peine incroyable; elle écrivoit pourtant, quelquefois de génie; mais elle se concevoit si peu, que la vive et pétulante Juliette s'impatientoit à lui interpréter ses propres idées, à lui en développer la richesse et la progression. Comme disoit,

depuis Malherbe, au sujet de Maynard et de Racan, Clotilde assuroit que de Juliette et de Lyonne on feroit un très grand poëte, si l'on pouvoit les réunir. Mais la réflexion et le travail surmontèrent si bien ces obstacles, que Sophie récita l'Iliade entière, après une étude de quinze ou vingt jours; et, dans un poëme lyrique dont je ne sache pas qu'on ait rien conservé, ne s'exprima, du commencement jusqu'à la fin, qu'en métaphores audacieuses, elle qui jusqu'alors n'avoit su ce que c'étoit qu'une image non plus qu'une comparaison. Clotilde, rapprochant cet excès de fécondité de sa stérilité première, sa taille gigantesque de sa petitesse première, et son ardeur infatigable au travail de son éloignement naturel pour l'étude, Clotilde lui dit un jour : « Vous ne « vous arrêterez donc jamais, ma chère ! Que n'aurions- « nous donc pas à craindre, si l'amour succédoit à votre « insensibilité? La sagesse même a ses bornes; vous « seule n'en mettez à rien. » Clotilde ne savoit pas tous les secrets de son élève.

Elle a donné des hymnes à l'église; il en est trois vraiment dignes du siècle d'Auguste, ou, si l'on veut, de Constantin. Ses cantiques spirituels ont tout le feu, la souplesse et la douce langueur des chansons d'Agnès de Bragelongne, sa parente; Juliette les traduisit délicieusement en languedocien. On doit, à leur zèle commun,

la vie, et les colloques *amoureux* de sainte Thérèse, celles de sainte Barbe et de sainte Agnès, et quelques oraisons où respirent également l'édification, le sentiment et l'éloquence.

Séphyse de Sainthré

ET

Camille de Rischmond.

L'ANGLETERRE devroit retentir encore de ce double nom, si digne de faire époque à jamais dans ses annales littéraires. Clotilde nous laisse ignorer où prirent naissance ces deux phénomènes de talents, qu'elle désigne, toutefois, comme Écossoises l'une et l'autre, et de la plus glorieuse extraction : mais elle ne donne aucun détail sur leurs premières années.

Il paroît seulement qu'elles allèrent très jeunes dans le comté de Kent, et qu'elles passèrent quatorze mois consécutifs aux environs de Londres, où Charles, duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre, depuis la funeste bataille d'Azincourt, les initia dans les mystères de la poésie. Ce prince aimable touchoit alors à la cinquantième année de sa vie; c'étoit la vingt-troisième de sa captivité. Quelque barbare que fût encore une langue parasite, dont ni les Milton, ni les Pope, ni les Dryden n'ont pu réussir à chasser la bizarre âpreté, Charles ne la soumit

pas moins à la tendre flexibilité de sa lyre; elle lui fournit quelques chants que n'eût point désavoué l'harmonieux Pétrarque, et que, dans le dernier siècle, un poëte célèbre ne dédaigna point de rajeunir. Plus vive et, cependant, moins ingénieuse que Céphise, Camille marcha la première sur les traces de ce nouvel Amphion; mais à la vue de leurs essais en différents genres, il osa les engager à tenter une fortune plus brillante, et les rendit bientôt capables de se montrer ses rivales dans son idiome natal. Céphise y parut moins étrangère que Camille, dont les progrès furent d'abord plus rapides, mais qui n'acquit jamais les grâces, ni la mollesse, ni la verve, à la fois douce, énergique et touchante, qui caractérisa les compositions élégantes de sa sœur.

Clotilde n'a pas laissé que de proclamer, en quelque sorte exclusivement, dans ses vers, la supériorité de Camille sur tous les poëtes françois; mais cet éloge n'étoit qu'un encouragement nécessaire, dont elle étoit bien sûre que la modeste Céphise n'auroit garde de s'offenser. D'ailleurs, celle-ci, moins susceptible de passions, pouvoit avoir effectivement moins de feu dans ses pensées, et de chaleur dans ses expressions; elle imitoit noblement les anciens; son coloris étoit pur et soigné; sa marche toujours sage et réglée; son génie asservi sans cesse aux lois du goût, de l'harmonie et de la raison. L'autre, au

contraire, imitoit peu; rien ne justifioit, qu'un torrent de beautés, les écarts audacieux de sa muse originale et piquante.

Leur auguste maître avoit très bien remarqué que la figure de l'une et de l'autre étoit l'image du genre de leurs talents : Céphise étoit blonde; des boucles de superbes cheveux cendrés ombrageoient la blancheur voluptueuse de son teint, et descendoient en serpentant autour de son cou d'ivoire; l'éclat touchant de ses yeux bleus (ou vairs, comme l'on s'exprimoit alors,) prêtoit un caractère divin à tous ses traits, les plus régulièrement dessinés et les plus gracieusement assortis que puisse concevoir l'imagination poétique. De très grands cils, d'une teinte assez brune, bordoient, en pinceaux légers, le tour de ses longues paupières, en imprimant un charme inconcevable à ses regards. Rarement une vive rougeur venoit colorer ses joues, toujours embellies par le plus doux incarnat; mais les transports de l'amitié, mais le délire de la conception, les animoient d'une flamme vraiment céleste. La délicatesse, le sentiment, la gaieté, la finesse et l'ingénuité respiroient tour à tour, et souvent à la fois, sur ce visage séducteur, dont la bouche de rose ne se pouvoit ouvrir sans faire entendre des accents mille fois plus délicieux encore. Camille, avec autant de régularité dans les traits, avoit d'autres moyens de plaire; et

l'on peut dire que sa beauté fut le contraste exact de la beauté de Céphise : mais nous ne donnons pas, comme l'a fait Clotilde, une galerie de tableaux à copier aux peintres modernes, et nous ne parlons de la figure que par occasion : c'est assez d'ajouter que l'une et l'autre de ces jeunes dames se faisoient également remarquer par un genre de charmes, que leur maîtresse célébroit avec d'autant plus de plaisir qu'elle-même en partageoit l'avantage. C'étoit cette lentille adorable, source enchanteresse de volupté, qu'avoit jadis la tendre Agnès de Bragelongne, et, précisément comme elles, dans l'un de ces deux intermédiaires gracieux du visage, nommés les sillons de Vénus. Ce grain d'amour étoit couleur d'or pour Céphise ; pour Camille, il avoit la couleur du jais. Une teinte moyenne la différencioit sur le teint de Clotilde, dont les cheveux étoient presque châtains.

Depuis long-temps le duc d'Orléans cultivoit, d'assez loin, les talents et le goût de la princesse d'Écosse qu'on vit, bientôt après, passer en France, pour être l'épouse du Dauphin. Charles eut quelque part à ce mariage : il recommanda ses élèves à Marguerite, qui se les attacha l'une et l'autre en qualité de filles d'honneur. Il s'en falloit beaucoup alors que Paris fût le centre de la raison, le séjour des bons écrivains, l'école enfin presque exclusive des beaux arts et de la saine littérature. On y voyoit,

à la vérité, des légions d'auteurs de toute espèce, mais qui sembloient avoir conjuré sans pudeur, à l'exception d'un très petit nombre, contre les progrès du style et du bon sens. Les pas rapides vers la perfection qu'annnonçoit le règne heureux de Charles V, paroissoient, depuis cinquante ans, être devenus rétrogrades; l'intrigue et l'effronterie distribuoient les rangs sur le Parnasse, à peu de chose près, aussi bien qu'à la cour. Les vers agréables de Charles d'Orléans n'étoient peut-être connus que de Clotilde, dans toute l'étendue de l'empire françois : cela paroît inconcevable, et rien n'est toutefois plus facile à prouver. Qu'on cite un seul de ses contemporains qui lui ait donné le moindre éloge, qui même ait seulement écrit son nom ! S'il en est un qui pût l'avoir fait, c'est, sans contredit, l'honnête Martial de Paris, surnommé d'Auvergne, poëte instruit, modeste et très capable d'en avoir senti le prix. Il ne l'a point osé, me dira-t-on, dans la crainte de faire un reproche indiscret au monarque, dont l'apathique indifférence abandonnoit cet illustre prisonnier... Quelle excuse !

Céphise et Camille firent connoître Clotilde au duc d'Orléans, immédiatement après son retour dans sa patrie. On sait qu'il dut sa délivrance à la générosité de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui parut réparer, en quelque sorte, par cet acte sublime et vraiment digne

du sang royal, les effroyables revers que son père et lui-même avoient occasionnés à la France. Clotilde, au nom des Muses, fit un remerciement solennel au Bourguignon : double objet d'intérêt pour le vertueux Charles ; il ne se montra pas moins sensible au procédé de la Muse du Rhône, qu'enthousiaste pour le talent si rare que, seul peut-être dans le royaume, il étoit en état de juger. Il engagea ses deux élèves à partir incessamment pour s'aller former sous la Sapho moderne, la remercier en son propre nom, et ne rien épargner surtout pour la ramener avec elles. Madame la Dauphine acquiesça non seulement à ce projet, mais elle chargea même la vicomtesse de porter à Clotilde une lettre écrite de sa main, par laquelle on la sommoit de venir recevoir, sur un théâtre plus digne de la posséder, le prix que sollicitoit l'éclat de son rare génie.

Madame de Loire se rendit à Lyon, dix à douze jours avant les jeunes Écossoises ; mais elle ne put descendre jusqu'au fond du Vivarez, par un accident presque sans exemple, qui pensa lui coûter la vie, et la retint quelque temps aux portes du tombeau. Clotilde ne put apprendre, sans frémir, les dangers que couroit son amie. Elles ne restoient que deux de leur société première : Tullie étoit à Constantinople ; la belle Rocca n'existoit plus, et Rose de Beaupuy, morte au monde, dès la mort du jeune de

Liviers, son amant, le pleuroit encore dans l'ombre de la retraite et sous l'égide impénétrable des autels. Ces tendres souvenirs mêlèrent de bien des pleurs les premiers transports qu'éprouvèrent, en se voyant, mesdames de Surville et de Loire. Celle-ci ne vit pas plus tôt arriver sa Clotilde à Lyon, qu'elle se crut parfaitement guérie.

Les deux Écossoises ne tardèrent point à les joindre, sous une escorte de cent archers, aux ordres du chevalier Victor de Sainthré, l'amant déclaré de Céphise, et qui ne tarda point à devenir son époux. La beauté conservée de Clotilde frappa vivement les deux sœurs, qui lui rendirent d'abord une espèce de culte, et qui lui demandèrent, à l'envi, son amitié, sa bienveillance et ses leçons. Mais ce qui les intéressa le plus vivement, sans doute, ce furent les récits fidèles qu'elles ouïrent de la bouche même de ces dames, touchant l'union des cinq amies dans le printemps de leurs jours; elles ne cessoient de les interroger sur Tullie et Rocca, sur la malheureuse Beaupuy, sur l'étrange conversion de Juliette et de Lyonne, mais spécialement sur la vie singulière et la tragique destinée d'Aliénor. Elles ne pouvoient revenir des prodiges physiques et moraux qui réunirent tant de personnes, dignes de se former réciproquement l'esprit et le génie, et de l'harmonie inconcevable qui ne cessa de régner entre elles jusqu'à leur séparation. Elles appri-

rent, avec une égale surprise, l'histoire presque inconnue des femmes poëtes leurs devancières, uniques modèles en poésie, depuis l'origine de notre Parnasse françois.

Ces entretiens leur suggérèrent le vif désir de rendre hommage aux mânes d'Amélie de Montendre ; elles se rendirent solennellement, en conséquence, à la maison même où cette ingénieuse Lyonnoise avoit reçu le jour : elles y récitèrent, ou plutôt elles y chantèrent, un hymne françois et italien alternativement, en mémoire des compositions d'Amélie en ces deux langues, et firent planter, devant sa porte, une superbe tige de laurier. Cent ans après, ce laurier existoit encore. Comment se peut-il que la société de gens de lettres lyonnois, qui recueillit avec tant de zèle les œuvres de Louise Charly, dite l'Abbé, l'honneur immortel de leur patrie, n'aient fait aucune mention des trois beaux sonnets qu'elle adressoit à l'ombre de Montendre, de l'exemple de laquelle il ne paroît pas qu'elle ait beaucoup profité. Avec un talent inférieur à celui de la belle Cordière, Amélie avoit le goût bien autrement exquis, et l'oreille bien plus sensible aux lois de l'harmonie. Il est parlé du laurier dans l'un de ces sonnets ; mais Louise semble ignorer le nom de celles qui le plantèrent. Autant qu'on peut juger, d'après les renseignements de Clotilde, du site où cet arbre fut élevé, ce dut être non loin de la place de Belle-

cour, et tout à fait sur le bord de la Saône, où des berceaux de verdure se réfléchissoient dans ses flots argentés. C'est dans l'église collégiale d'Aisnay que repose le corps de cette femme trop méconnue.

Après l'entier rétablissement de la vicomtesse de Loire, Céphise fut obligée de s'en retourner à Paris, et, de là, précipitamment en Écosse; elle n'en revint que pour épouser son fidèle et valeureux Sainthré. Camille se permit d'accompagner en Vivarez mesdames de Surville et de Loire; elle y passa sept mois de la belle saison; elle y tint sur les fonts de baptême l'aîné des petits-enfants de Clotilde, cette belle Camille qui fut depuis la consolation d'une aïeule si digne de tous ses soins. Clotilde se crut, un moment, rendue aux plaisirs de son bel âge; d'Effiat partageoit cette douce illusion; mais leurs époux y manquoient, et le souvenir de Rocca, de Tullie et de Beaupuy venoit y mêler une nouvelle amertume. Camille se lia d'une amitié fort vive avec Héloïse de Góyon; toutes quatre allèrent visiter Lyonne et Juliette dans l'abbaye de Villedieu. Camille fut tellement attendrie à la vue de ces intéressantes solitaires, qu'elle avoua cent fois, depuis, avoir été tentée de renoncer, pour s'y consacrer avec elles, au monde qui lui promettoit tant de faveurs. Elle y passa huit jours avec une satisfaction indicible, et huit autres jours avant de retourner à la cour, indépendamment

d'une visite par semaine. Les sublimes leçons de Clotilde et de ses premières élèves, se développèrent avec tant de fruit aux yeux de la nymphe d'Albion, qu'elle put, avant son départ, leur montrer de quoi son génie étoit capable, dans l'esquisse du poëme héroïque de la Calédonie.

Nous avons perdu les observations relatives à cet ouvrage, dont le plan fut écrit en anglois. Son sujet n'est point idéal : c'est la fondation du royaume d'Écosse, comme l'Énéide est la fondation primitive de l'empire romain. L'auteur, au moyen de certains anachronismes, non moins heureux et plus indifférents à l'histoire que le rapprochement d'Énée et de Didon, trouva le secret de transporter à son sujet la résistance invincible qui, depuis César jusqu'à la chute des Romains occidentaux, rendit les Écossois ou vainqueurs, ou, tout au moins, indépendants de ces conquérants du monde.

Il n'est point de sollicitations que n'employât Camille pour inviter sa maîtresse à la suivre ; et madame de Loire y joignit ses instances, au nom de Marguerite et du duc d'Orléans. Elles ne purent rien gagner sur cette femme également stoïque et désintéressée, dont la franchise chevaleresque ne pouvoit d'ailleurs s'accommoder, en aucune manière, ni des petits partis, ni des intrigues serviles qui régnoient à la cour du bon Charles VII. C'est alors qu'elle adressa à Madame la Dauphine la belle épître en vers dé-

casyllabiques, où l'on croiroit qu'elle cherche à désarmer le ressentiment d'Alain Chartier, quoique son style soit très souvent ironique. Aussi le docteur eut-il la maladresse de s'en fâcher, et de se plaindre amèrement à leur commune protectrice. Madame de Sainthré ridiculisa tellement les prétentions de ce pédagogue orgueilleux (et plus vain que jamais, à raison du baiser qu'il avoit reçu dans la galerie du Louvre), que la princesse ne vit plus qu'un énergumène barbare dans cet homme qu'elle avoit tant admiré. Céphise obtint, à la fin, la permission d'aller porter à sa maîtresse le prix que l'héritière présomptive du trône destinoit à ses talents : c'étoit une couronne de lauriers artificiels, tressés avec un art infini par le divin Pergozzi, son décorateur italien ; il l'avoit entrelacée de vingt-quatre marguerites doubles, à boutons d'or et feuilles d'argent supérieurement imitées ; un clou, formé par le plus beau rubis, y retenoit une liste d'ivoire plissée, sur laquelle on lisoit cette devise en lettres d'or : Marguerite d'Écosse à Marguerite d'Hélicon !

Clotilde fut moins sensible au plaisir de recevoir un présent aussi flatteur qu'à la satisfaction de revoir sa touchante Céphise, qui jamais n'étoit descendue en Vivarez. Elle en apprit le mariage projeté de Camille avec Edwin de Rischmond, le plus beau des seigneurs anglois qui s'étoient échappés de la cour de Londres pour éviter le

ressentiment du roi. Alors commençoient à éclater les sanglantes divisions entre la rose blanche et la rose rouge, qui devoient écraser tour à tour, jusqu'à leur extinction totale, les maisons royales de Lancastre et d'York, et venger les maux que le sang des Plantagenets n'avoit cessé de faire à la nation françoise.

Si les progrès de Camille avoient étonné celle dont elle vint solliciter les leçons, combien ceux de Céphise, reléguée près de deux ans au fond du nord, ne durent-ils pas l'étonner davantage? Elle avoit su mettre à profit le commerce de ses compatriotes à demi policés, et, de leur bouche même, elle s'étoit fait réciter un très grand nombre de ces chants amoureux, patriotiques et guerriers, qui s'y conservoient oralement depuis l'origine de ces peuples. C'est dans ces vastes dépôts que M. Macpherson vient de puiser la série étonnante de ces poëmes homériques, dont une tradition respectable fait honneur, en général, au prince barde Ossian, ce fils du redoutable Fingal, bouclier du trône des Irlandois et vainqueur des Scandinaves. Mais ce seroit une étrange erreur de s'imaginer qu'ils aient été (du moins quelques uns) inconnus en Europe l'espace de quinze cents ans. Le galant Yvain, ce chevalier anglois qui vint, avec Louis VIII, transplanter en France sa tige illustre, et fonder la maison des Royan, Yvain fit connoître Ossian, Ullin, et je ne sais

quelle bardesse de la même nation, dans la plupart de nos provinces troubadouresques ; et Barbe de Verrue les a nominativement célébrés dans son poëme de Cyndorix.

L'ode grecque, c'est-à-dire une suite de strophes mêlées d'antistrophes et d'épodes, fut la composition favorite de Céphise de Sainthré, qui réussit presque également dans tous les genres. Aucun de ces poëmes n'atteignit à la moitié de la longueur de la Calédonie de Camille ; nul aussi ne fut aussi peu voisin de la perfection, non que Camille fût médiocre et peu soignée, tant s'en faut; si Céphise n'eût point écrit, elle auroit été la première : mais Céphise étoit loin de son inégalité. Pour les apprécier, au surplus, il faudroit les avoir lues, et Clotilde n'en a rien conservé, sans doute par la raison qu'elle croyoit leur célébrité mille fois mieux établie que la sienne. Leur fatale étoile en a tout autrement ordonné. Puisque leur nom n'a pas même surnagé, il y a tout à craindre que l'oubli dévorateur ait à jamais englouti leurs précieux chefs-d'œuvre.

Céphise ne passa que trois mois avec Clotilde à Vessaux; mais, après la mort de Madame la Dauphine, les deux sœurs vinrent se réunir aux environs, et restèrent un an auprès de leur maîtresse. C'est l'une des époques les plus fortunées de sa vie. Alors fut mis à sa perfection le poëme de la Phélippéide, et chaque jour fut marqué par une

découverte nouvelle dans le champ, brut encore, de la nature, de la philosophie et de l'art des vers. J'ignore ce que devinrent Céphise et Camille, l'une en France et l'autre en Angleterre, depuis l'année 1468, époque où Clotilde perdit Héloïse de Vergy.

Jeanne Flore.

Belle et déplorable victime de la contrainte et des passions, l'histoire de sa jeunesse est presque entièrement tracée dans son petit roman, devenu prodigieusement rare, intitulé : *La belle Rosemonde et le preux Chevalier Andro.* Ce petit ouvrage, écrit en prose poétique, est, si je ne me trompe, en quatre chants, et mêlé, comme de raison, de prodiges, d'enchantements et de féerie. Rosemonde, enfermée, presque enfant, dans un palais inaccessible, par la jalousie de son mari, l'affreux Pyralion, implore l'assistance du tout-puissant Amour. Celui-ci environne de sa force le jeune et bel Andro (c'est Louis de Royan que désigne ce nom de guerre), et le chevalier va tenter la délivrance de la victime de Pyralion. Il immole les gardiens enchantés et féroces qui, sous la forme de lions, de tigres et de dragons ailés, défendoient cette enceinte; et combat, et terrasse en personne un géant hideux, dernier adversaire à redouter pour lui. L'amante délivrée se précipite dans ses bras; et le misérable Pyralion, que la frayeur chasse au loin de son

21

château forcé, trouve, dans un cordeau fatal, la fin de son opprobre et de sa vie. Il seroit trop long d'expliquer ces tableaux allégoriques d'un bout à l'autre, et qui devoient avoir un piquant dont les sels se sont évaporés.

Il est certain que Jeanne Flore a peint ses aventures dans cet essai, dirai-je, intermédiaire entre le poëme et le roman. M. de Sauvigny l'a fait imprimer presque entier dans *le Parnasse des Dames*, mais il paroît avoir ignoré l'histoire et le reste des ouvrages de l'auteur : ils consistent en quatre élégies, foibles de style, mais étincelantes de passion; vingt-huit rondeaux et huit ballades, où l'on reconnoît l'aisance et la touche libre de son *Chastel forcié*. Royan négligea beaucoup trop son éducation poétique, et dédaigna de cultiver un talent qui n'ajoutoit sans doute aucun charme à son amour. Il ne jouit pas très long-temps de cette fille charmante, qui lui fut enlevée par un coup de tonnerre, sur la route de Toulouse à Limoges, dans une allée de châtaigniers. Flore avoit alors vingt-sept ans, et sembloit sortir à peine de l'enfance.

Célinde et Louisa.

Voici les dernières femmes dont Clotilde ait pu connoître les écrits : Célinde Millaflor, Marguerite d'Autriche, Louise Thibault, mesdames d'Entraigue et Le Monnier enfin, sur lesquelles je n'ai que des notices confuses et dont je ne dirai rien. Célinde naquit à Montpellier, d'une mère saxonne et d'un père portugais : elle fut amenée très jeune à Clotilde, qui crut démêler en elle le germe du plus rare talent. Mais l'agitation de sa vie n'ayant pas permis à ce germe de se développer gradativement, elle resta très inférieure à ce qu'on devoit en attendre. Son grand essai fut la *Découverte du nouveau Monde*, sorte d'épopée irrégulière dont le héros est Christophe Colomb. Mesdames d'Entraigue et Le Monnier marchèrent sur les pas de Célinde, et peut-être ne la connurent-elles point. On sait assez quel honneur fit aux beaux arts la jeune Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, princesse également distinguée par ses connoissances, par ses attraits et par son stoïcisme. Louise Thibault, nommée dans la chronique flamande

Elisa de Thibauts, fut une blonde charmante, dont la destinée eut la plus étonnante conformité avec celle d'Hélène de Grammont, qu'elle sembloit avoir prise pour son modèle, dans ses chansons réunies sous le titre du *Faisceau d'Amour*. On y chercheroit en vain de la correction, de l'égalité, des grâces sévères et soignées. C'est la beauté presque toujours échevelée, mais qui est toujours la beauté. Rien ne résistoit au coup d'œil de cette enchanteresse, que la nature avoit pourvue d'un talisman vainqueur pour enflammer également les deux sexes. Célinde la chérit par dessus tout, et l'on croit qu'elle est fidèlement dépeinte dans la *Jeune Sauvage d'Onixa*, tableau dont je doute fort que l'insensibilité, même aujourd'hui, soutînt impunément la lecture. A cette époque, commence la jeunesse de la poésie et le règne de Clément Marot.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

22

FIN.





